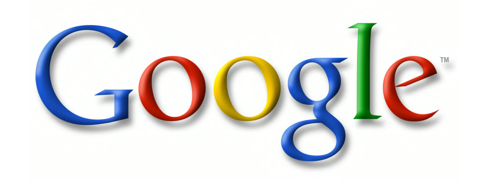



GIFT OF
ncais



PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES.

AVIS.

C'EST actuellement chez les sieurs Bélin, Libraire, rue Saint-Jacques, et Brunet, Libraire, Place du Théatre Italien, que l'on souscrit pour la *Petite Bibliotheque des Théatres.*

Les personnes qui auront quelque chose de particulier à communiquer aux Rédacteurs de cette Collection Dramatique, sont priées de l'adresser, port franc, au Directeur et l'un des Rédacteurs, rue Neuve des Petits-Champs, n°. 10, près la rue de Richelieu.

PETITE
BIBLIOTHEQUE
DES
THÉATRES,

CONTENANT un Recueil des meilleures Pieces du Théatre François, Tragique, Comique, Lyrique et Bouffon, depuis l'origine des Spectacles en France, jusqu'à nos jours.

A PARIS,

Chez { BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux Place du Théatre Italien. }

M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation, et Privilége du Roi.

TABLE

De ce qui est contenu dans ce Volume.

THÉATRE FRANÇOIS, COMÉDIES,

Tome quinzieme.

LES PRÉCIEUSES RIDICULES,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

DE MOLIERE.

A PARIS,

Chez { BÉLIN, Libraire. rue Saint-Jacques, près Saint-Yves, BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien. }

M. DCC. LXXXVII.

PRÉFACE.

C'EST une chose étrange qu'on imprime les gens malgré eux. Je ne vois rien de si injuste, et je pardonnerois toute autre violence plutôt que celle-là.

Ce n'est pas que je veuille faire ici l'Auteur modeste, et mépriser, par honneur, ma Comédie. J'offenserois, mal-à-propos, tout Paris, si je l'accusois d'avoir pu applaudir à une sottise. Comme le Public est le juge absolu de ces sortes d'Ouvrages, il y auroit de l'impertinence à moi de le démentir; et quand j'aurois eu la plus mauvaise opinion du monde de mes *Précieuses ridicules*, avant leur représentation, je dois croire maintenant qu'elles valent quelque chose, puisque tant de gens ensemble en ont dit du bien. Mais comme une grande partie des graces qu'on y a trouvées dépendent de l'action et du ton de la voix, il m'importoit qu'on ne les dépouillât pas de ces ornemens, et je trouvois que le succès

qu'elles avoient eu dans la représentation étoit assez beau pour en demeurer-là. J'avois résolu, dis-je, de ne les faire voir qu'à la chandelle, pour ne point donner lieu à quelqu'un de dire le proverbe; et je ne voulois pas qu'elles sautassent du Théatre de Bourbon dans la galerie du Palais. Cependant je n'ai pu l'éviter, et je suis tombé dans la disgrace de voir une copie dérobée de ma Piece entre les mains des Libraires, accompagnée d'un Privilége, obtenu par surprise. J'ai eu beau crier : ô tems! ô mœurs! on m'a fait voir une nécessité pour moi d'être imprimé, ou d'avoir un procès; et le dernier mal est encore pire que le premier. Il faut donc se laisser aller à la destinée, et consentir à une chose qu'on ne laisseroit pas de faire sans moi.

Mon Dieu, l'étrange embarras qu'un livre à mettre au jour, et qu'un Auteur est neuf la premiere fois qu'on l'imprime! Encore si l'on m'avoit donné du tems, j'aurois pu mieux songer à moi, et j'aurois pris toutes les précautions que Messieurs les Auteurs, à présent mes confreres, ont coutume de prendre, en semblables occasions. Outre quelque grand Seigneur que j'aurois

été prendre, malgré lui, pour protecteur de mon Ouvrage, et dont j'aurois tenté la libéralité par une Épître dédicatoire bien fleurie, j'aurois tâché de faire une belle et docte Préface, et je ne manque point de livres qui m'auroient fourni tout ce qu'on peut dire de savant sur la Tragédie et la Comédie, l'étymologie de toutes deux, leur origine, leur définition et le reste. J'aurois parlé aussi à mes amis, qui pour la recommendation de ma Piece ne m'auroient pas refusé ou des vers françois, ou des vers latins. J'en ai même qui m'auroient loué en grec; et l'on n'ignore pas qu'une louange en grec est d'une merveilleuse efficace à la tête d'un livre. Mais on me met au jour sans me donner le tems de me reconnoître; et je ne puis même obtenir la liberté de dire deux mots pour justifier mes intentions sur le sujet de cette Comédie. J'aurois voulu faire voir qu'elle se tient par-tout dans les bornes de la satyre honnête et permise; que les plus excellentes choses sont souvent sujettes à être copiées par de mauvais singes, qui méritent d'être bernés; que ces vicieuses imitations de ce qu'il y a de plus parfait ont été, de tout tems, la matiere de la Comédie,

et que, par la même raison que les véritables savans et les vrais braves ne se sont point encore avisés de s'offenser du Docteur de la Comédie et du Capitan, non plus que les Juges, les Princes et les Rois de voir Trivelin, ou quelqu'autre sur le Théatre faire ridiculement le Juge, ou le Prince, ou le Roi, aussi les véritables Précieuses auroient tort de se piquer lorsqu'on joue les ridicules qui les imitent mal; mais enfin, comme j'ai dit, on ne me laisse pas le tems de respirer, et M. de Luynes (1) veut m'aller faire relier de ce pas. A la bonne heure, puisque Dieu l'a voulu!

---

(1) Guillaume de Luynes. Nom du Libraire qui imprima cette Piece, en 1660.

SUJET

DES PRÉCIEUSES RIDICULES.

GORGIBUS, Bourgeois, nouvellement arrivé et établi à Paris, a une fille, nommée Madelon, et une niece, nommée Cathos, qu'il veut marier, toutes deux, convenablement; la premiere à un jeune homme, nommé La Grange, et la seconde à un autre jeune homme, nommé Du Croisy; mais Madelon et Cathos ont l'esprit gâté par la lecture des Romans héroïques qui sont fort à la mode. Elles ne parlent, elles n'agissent, et ne veulent que tout ce qui les entoure ne parle et n'agisse que de la maniere des Héroïnes et des Héros dont elles ont lu les aventures. Par conséquent, La Grange et Du Croisy, qui sont comme on doit être, ne leur plaisent point, et sont rebutés par elles. Pour s'en venger, ils imaginent de faire travestir leurs valets en gens de Cour, de les envoyer

leur débiter toutes les sottises qu'elles desirent entendre, et puis de jouir de leur erreur et de leur confusion. Mascarille, valet de La Grange, et Jodelet, valet de Du Croisy, s'introduisent chez elle, le premier sous le titre de Marquis, et le second sous le titre de Vicomte. Ils y font mille extravagances, et y tiennent les propos les plus ridicules. Elles prennent tout cela pour le ton de la Cour, et en sont enchantées; mais La Grange et Du Croisy viennent leur faire connoître à qui elles ont affaire, et les persiflent, en présence de deux de leurs voisines, qu'ils rencontrent chez elles. Madelon et Cathos sont désolées et honteuses, et Gorgibus, qui apprend qu'elles ont reçu cette avanie, les accable de reproches et veut, dans sa colere, jetter tous les Romans par les fenêtres.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR LES PRÉCIEUSES RIDICULES.

« Lorsque Moliere donna cette Comédie, la fureur du bel-esprit étoit plus que jamais à la mode, dit Voltaire, dans ses jugemens sur les Pieces de Moliere. Voiture avoit été le premier en France qui avoit écrit avec cette galanterie ingénieuse, dans laquelle il est si difficile d'éviter la fadeur et l'affectation. Ses Ouvrages, où il se trouve quelques vraies beautés, avec trop de faux brillans, étoient les seuls modeles, et presque tous ceux qui se piquoient d'esprit n'imitoient que ses défauts. Les Romans de Mademoiselle Scudéri avoient achevé de gâter le goût. Il régnoit dans la plupart des conversations un mélange de galanterie guindée, de sentimens romanesques et d'expressions bizarres, qui composoient

un jargon nouveau, inintelligible et admiré. Les Provinces, qui outrent toutes les modes, avoient encore renchéri sur ce ridicule. Les femmes qui se piquoient de cette espece de bel-esprit s'appeloient *Précieuses*. Ce nom, si décrié depuis par la Piece de Moliere, étoit alors honorable; et Moliere même dit dans sa Préface qu'il a beaucoup de respect pour les *véritables Précieuses*, et qu'il n'a voulu jouer que les fausses. »

« Cette petite Piece, faite d'abord pour la Province, fut applaudie à Paris, et jouée quatre mois de suite. La Troupe de Moliere fit doubler, pour la premiere fois, le prix ordinaire, qui n'étoit alors que de dix sols au Parterre. »

« Dès la premiere représentation, Ménage, homme célebre dans ce tems-là, dit au fameux Chapelain (comme autrefois dit Saint-Remi au Roi Clovis) : *Nous adorions, vous et moi, toutes les sottises qui viennent d'être critiquées; croyez-moi, il nous faudra brûler ce que nous avons adoré, et adorer ce que nous avons brûlé.* Du moins, c'est ce que l'on trouve dans le *Ménagiana*; et il est assez vraisemblable que Chapelain, homme alors très-estimé, et, cependant, le plus mauvais Poëte qui ait jamais été, parloit lui-même le jargon

des Précieuses ridicules, chez Madame de Longueville, qui présidoit, à ce que dit le Cardinal de Retz, à ces combats spirituels dans lesquels on étoit parvenu à ne se point entendre. »

« La Piece est sans intrigue et toute de caractere. Il y a très-peu de défauts contre la langue, parce que lorsqu'on écrit en prose on est bien plus maître de son style, et parce que Moliere, ayant à critiquer le langage des beaux esprits du tems, châtia le sien davantage. Le grand succès de ce petit Ouvrage lui attira des critiques que *L'Etourdi* et *Le Dépit amoureux* n'avoient point essuyées. Un certain Antoine Bodeau fit *Les véritables Précieuses*. On parodia la Piece de Moliere; mais toutes ces critiques et ces Parodies sont tombées dans l'oubli qu'elles méritoient. ».

« On sait qu'à une représentation des *Précieuses ridicules*, un vieillard s'écria du milieu du Parterre : *Courage, Moliere! Voilà la bonne Comédie!* On eut honte de ce style affecté contre lequel Moliere et Despréaux se sont toujours élevés. On commença à ne plus estimer que le naturel; et c'est peut-être l'époque du bon goût en France. »

« L'envie de se distinguer a ramené depuis le style des Précieuses. On le retrouve encore dans plusieurs livres modernes. L'un (Toureil), en traitant sérieusement de nos loix, appelle un exploit un *compliment timbré*. L'autre (Fontenelle), écrivant à une maîtresse en l'air, lui dit : *Votre nom est écrit en grosses lettres sur mon cœur... Je veux vous faire peindre en Iroquoise, mangeant une demi-douzaine de cœurs, par amusement*. Un troisieme (Houdart de La Motte) appelle un cadran au soleil un *Greffier solaire*, une grosse rave, un *phénomene potager*. Ce style a reparu sur le Théatre même où Moliere l'avoit si bien tourné en ridicule ; mais la nation entiere a marqué son bon goût en méprisant cette affectation dans des Auteurs que, d'ailleurs, elle estimoit. »

« Lorsqu'on représenta *Les Précieuses ridicules*, c'étoit une double nouveauté qu'une Comédie en un acte et en prose, observe M. Bret, dans l'Avertissement qu'il a placé au-devant de cette Piece, pour son édition de Moliere.... » (1)

(1) M. Bret combat l'opinion où étoit Voltaire, d'après Grimarest, Auteur d'une Vie de Moliere, que

« A peine la premiere année de l'établissement de Moliere à Paris fut-elle écoulée que, par une satyre, la plus vive et la plus nécessaire, il opéra dans les esprits de cette Capitale une révolution qui, depuis, l'a rendu dans toute l'Europe l'arbitre du goût dans tous les Arts.... »

« L'épidémie du bel esprit avoit alors infesté toute la France. C'étoit ce que les Italiens de la suite de Catherine et de Marie de Médicis nous avoient apporté, en échange de la fortune qu'ils étoient venus faire parmi nous. Cette fleur légere de l'esprit, cultivée avec tant de soin, au-delà des Alpes, étoit bientôt devenue trop commune, et avoit dégénéré dans nos climats. »

« Un ton de galanterie, qui devint l'esprit à la mode, attira tous les Ecrivains faciles et frivoles. Voiture fut un des plus célebres de ceux qui oserent prétendre à la réputation par un moyen aussi petit, mais qui intéressoit les femmes à leur

cette Comédie avoit été faite pour la Province; et les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre François*, pensent, comme M. Bret, que cette Piece n'avoit point encore été jouée en Province lorsqu'elle parut à Paris.

gloire. Avec quelque talent, sans doute, mais avec peu de génie, Voiture put se croire le plus grand homme de son tems. »

Une erreur si considérable, ouvrage du manége de quelques femmes enthousiastes, leur fit appercevoir de quelle influence elles pourroient être désormais pour les succès de l'esprit. Elles voulurent juger et la prose et les vers, et, successivement, elles arriverent jusqu'à disputer à leurs maîtres le prix des talens qui se trouvoient réduits à leur portée. »

« Cette prétention nouvelle, dont le danger ne fut pas senti dans son origine, confondit et la langue parlée et la langue écrite, et le langage des Poëtes et le discours familier, qui, nécessairement, ont des bornes entr'eux. La conversation perdit son aisance et son naturel; tout eut l'air de l'apprêt et de la gêne; et les gens simples et vrais n'entendirent plus qu'avec peine ce que disoient les virtuoses des ruelles de Paris. »

« On appeloit du nom de *ruelles* les assemblées de ce tems-là. Le nom bizarre d'*Alcovistes* (que prenoient les hommes qui assistoient assiduement aux assemblées qui se tenoient chez telle

ou telle femme) doit faire penser que le cercle se tenoit autour du lit de la *précieuse* ou de la *chere* (noms que prenoient les femmes qui tenoient assemblée). *Les Précieuses*, dit l'Abbé Cotin, *s'envoyoient visiter par un rondeau, ou une égnime; et c'étoit par-là que commençoient toutes les conversations.* En faveur de cet usage, le bon Abbé avoit donné un recueil d'énigmes, en 1648, et donna un recueil de rondeaux l'année suivante. »

« Dès que les femmes étoient devenues, les unes les protectrices, les autres les rivales, et, presque toutes, les juges de nos Ecrivains, il falloit qu'elles donnassent le ton aux nouveautés, et que le jargon des coteries devînt celui du plus grand nombre des ouvrages d'esprit. De-là ce déluge de Romans éternels, de conversations fades, de lettres galantes, de portraits de fantaisie, et d'autres frivolités dont la France fut inondée. »

« L'éducation du sexe ne lui fait voir, en général, dans l'amour, que le plus intéressant, le plus pur et le plus élevé des sentimens. C'est ainsi qu'il est un Dieu pour les Poëtes. Ce fut à cette

idole que sacrifierent nos Beaux-esprits, et leur culte alla jusqu'à la puérilité. La description du *Royaume de Tendre*, la *carte du pays* (dans le Roman de *Clélie*, de Mademoiselle Scudéri), jouirent, en naissant, d'une considération qui fait pitié. Si depuis nous en avons rougi pour nos peres, nous sommes forcés de convenir qu'il est encore des genres où la tradition fatale a trop conservé l'empire de l'amour. »

« Le désordre principal étoit tombé sur la langue, qui se dénaturoit chaque jour. On ne trouvoit pas plus de justesse dans les expressions que de vérité dans les idées de la plus grande partie des Ecrivains. Il sembloit qu'il y eût une espece de victoire à ôter à chaque chose son véritable nom, pour substituer à sa place un galimathias inconcevable. »

« Ce fut alors qu'on appela le bonnet de nuit *le complice innocent du mensonge*; le chapelet, *une chaîne spirituelle*; l'eau, *le miroir céleste*; les filoux, *les braves incommodes*, et que pour dire qu'il commençoit à faire jour, on écrivoit que *le Ciel étoit gros de lumiere*: qu'un souris dédai-

gneux étoit *un bouillon d'orgueil*, que l'action de tuer plusieurs personnes étoit *un meurtre épais*, &c., &c., &c. »

« Ce petit nombre d'exemple suffit pour faire connoître combien il étoit essentiel d'arrêter cette contagion. Sans doute, ce fut un des motifs du Cardinal de Richelieu, lorsqu'il fonda l'Académie Françoise; mais, il faut l'avouer, ce secours dogmatique ne pouvoit être, par sa nature, que successif et lent, et il étoit important de frapper les esprits par la terreur du ridicule, arme toujours sûre avec les François. Ce fut Moliere qui eut le courage de s'en servir, et qui, par ses *Précieuses ridicules*, ouvrit les yeux de la nation. Ainsi le pere de la Poésie Angloise, Chaucer, avoit porté le premier coup à la folie des mœurs gothiques et chevaleresques de son tems. »

« Il paroît, par la Préface de Moliere, qu'on distinguoit deux ordres de Précieuses, et les Mémoires du tems ne permettent pas de douter que cette appellation, toujours prise en mauvaise part aujourd'hui, ne fût alors moins injurieuse,

lorsqu'elle n'étoit pas accompagnée de l'épithete que lui donna le pere de la scene françoise. »

« *Le grand Dictionnaire des Précieuses*, imprimé chez Ribou en 1661, osa nommer ce que la France avoit de plus grand, de plus poli et de plus aimable. Les Longueville, La Fayette, Sévigné, Deshoulieres, Cornuel, Lenclos, &c., &c., &c, ôtent l'idée d'injure à cette liste nombreuse et hardie, dès qu'on avoit pu les y comprendre. »

« La Critique de Moliere ne tomba donc que sur des femmes, qui, par leur ridicule affectation, étoient devenues insoutenables; sur ces femelles docteurs, persuadées qu'une pensée ne valoit rien lorsqu'elle étoit entendue de tout le monde, qui croyoient qu'il étoit du bel usage de parler une autre langue que la multitude, et qui exigeoient de ceux qu'elles honoroient de leur estime des *clartés au-dessus du vulgaire*; sur ces folles qui se faisoient un mérite et une gloire d'altérer, de changer, d'innover tout dans le langage, qui se piquoient d'avoir un *Alcoviste* particulier, espece d'être qui, par état, étoit

toujours ou l'ami, ou le guide, ou l'amant d'une *chere*, et enfin qui se croyoient faites pour donner chaque jour *le droit de bourgeoisie* à quelque expression, ou à quelque tournure ridicule, et pour *mettre au monde* quelques nouveaux Auteurs, toujours pris, malheureusement, parmi ceux qui daignoient les consulter sur leurs productions. »

« *De belles Dames*, dit Scarron (dans l'Epître dédicatoire de son *Ecolier de Salamanque*, joué et imprimé cinq ans avant *Les Précieuses ridicules* de Moliere), *qui sont en possession de faire la destinée des pauvres humaines, ont voulu rendre malheureuse celle de ma pauvre Comédie. Elles ont tenu ruelle pour l'étouffer, dès sa naissance. Quelques-unes, plus partiales, ont porté contre elle des factums par les maisons, et l'ont comparée, d'une grace sans seconde*, à de la moutarde mêlée avec de la crême ; *mais les comparaisons nobles ne sont pas défendues.* »

« Ce sont ces femmes de parti, ces petites protectrices d'Ouvrages nouveaux que Moliere eut en vue, et qu'il couvrit de honte. Il faut pourtant observer que, pour éviter toute accep-

tion de personnes, il dessina son tableau de façon que ses Précieuses fussent deux Provinciales, nouvellement débarquées à Paris ; ce qui lui donnoit lieu de prononcer le trait un peu plus fortement, et ce qui rendoit, en même-tems, plus vraisemblable la Piece sanglante qu'on leur jouoit. »

« Les tours forcés, les pointes, les équivoques, le faux bel-esprit, enfin, n'oserent plus se montrer qu'en secret, dans le petit nombre de *ruelles*, qui ne rougirent pas de leur impertinence ; mais le Public, que Moliere venoit de remettre sur la bonne voie, commença, dès-lors, à s'égarer moins dans ses décisions et sur les objets dignes de son estime. »

« L'affluence et les acclamations avoient été si considérables à cette Piece, que, dès la seconde représentation, les Comédiens crurent pouvoir tiercer le prix, qui n'étoit alors que de dix sols au Parterre. Tous les Auteurs qui ont écrit sur le Théatre ont dit que le prix avoit été doublé ; mais, dès qu'il étoit de dix sols, c'est tiercer qu'il falloit dire, en se rappelant ce vers de Boileau, (sur la Tragédie d'*Attila*, de Pierre

Pierre Corneille, jouée en 1667, satyre neuvieme.)

« Un Clerc, pour quinze sols, sans craindre le hola, &c. »

« Il ne manquoit à Moliere dans son succès étonnant que les applaudissemens de la Cour. Son Ouvrage fut envoyé au bas des Pyrénées, où elle étoit alors occupée des plus grands objets. Il y réussit autant qu'à Paris; et la tradition nous apprend que Moliere, enchanté de ces nouveaux suffrages, dit hautement que l'étude du monde alloit désormais remplacer celle qu'il faisoit de Plaute et de Térence.... »

« Une Piece jouée quatre mois de suite dut éveiller l'envie des esprits médiocres, et bientôt on les vit en foule protester contre la gloire de Moliere. Il est vrai qu'il n'avoit pas redouté de se faire de pareils ennemis, en faisant dire à Madelon, dans la scene XII, qu'*une de leurs amies leur devoit présenter, à Cathos et à elle, tous ces Messieurs du Recueil des Pieces choisies.* » (1)

---

(1) Ce Recueil étoit celui qu'avoit publié Serci, et dans lequel se trouve ce Madrigal, que paroît avoir

« Le sieur Bodeau de Somaize fit paroître, en 1660, trois Pieces, dont la premiere avoit pour titre *Les véritables Précieuses*; (1) la seconde,

---

imité Moliere, dans la chanson qu'il fait chanter à Mascarille, même scene.

« Je sens une extrême douleur,
» Et je souffre un cruel martyre.
» Depuis assez de tems, je possédois un cœur,
» Que, depuis peu, je trouve à dire.
» Soit dit, sans vous mettre en courroux,
» L'auriez-vous pas pris, par mégarde?
» Faites, du moins, qu'on y regarde.
» Je crois, sans y penser, l'avoir laissé chez vous. »

(1) En voici le sujet, tel, à-peu-près, que le font connoître les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théâtre François*, tome huitieme, page 322 et suivantes. « Artémise et Iscarie sont deux amies qui affectent dans leurs discours des termes singuliers. Isabelle, femme-de-chambre de l'une des Précieuses, devient amoureuse de Flanquin, valet-de chambre du Baron de la Taupiniere, qui vient chez Artémise et Iscarie, à titre de Bel-esprit, et leur présente M. Picotin, Poëte dans le goût précieux, lequel leur rend un compte ridicule des nouveautés du Théatre, en blâmant ce qui est louable, et en louant ce qui est blâmable. Il leur lit, ensuite, de sa façon, une Tra-

Le Procès des Précieuses, dans laquelle l'Auteur introduit un Professeur de Langue Espagnole, Italienne et Françoise, un autre Professeur de langue *précieuse*, avec une écoliere, qui veut apprendre à parler *précieux*, (1) et la troisieme, qui n'étoit que la Comédie de Moliere, mise

gédie, intitulée *La Mort de Lustucru, lapidé par les Femmes*, et une Comédie intitulée, *Pantagruel*, et est interrompu par un M. de Grival, ami des Précieuses, qui le reconnoît pour un ancien laquais du Poëte Pierre du Ryer. »

(1) « Cette Comédie, si on peut l'appeler ainsi, disent encore les freres Parfaict, n'a aucun rapport à Moliere, ni à sa Comédie des *Précieuses ridicules*. Voici, en peu de mots, quel en est le sujet. M. Ribercourt, Gentilhomme Manceau, est député de sa Province pour venir à Paris demander la suppression du langage précieux. Il fait répondre sa Requête par un Académicien ; mais il se trouve fort embarrassé pour trouver des Précieuses. Enfin, il en découvre quelques-unes. Épicarie comparoît, au nom du corps des Précieuses, et plaide sa cause. M. Ribercourt répond, et les Juges lui accordent sa demande. Il jouit peu de tems de l'avantage qu'il vient de remporter. Épicarie lui remet une lettre par laquelle il apprend que tout ce qui vient d'arriver a été concerté pour se moquer de lui. »

en vers détestables. Les Préfaces des trois Ouvrages furent remplies d'injures. On y accusa Moliere d'avoir copié *Les Précieuses* de l'Abbé de Pure, canevas, joué aux Italiens (en 1659), et parfaitement oublié; les grimaces de Trivelin et de Scaramouche (1) (tous les deux du même Théatre), et de tirer enfin toute sa gloire des Mémoires de Guillot-Gorju (ancien farceur du Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, mort en 1648), qu'on vouloit qu'il eût achetés de la veuve de ce farceur. »

« Le même de Somaize sut encore profiter de la sensation qu'avoit excitée la Comédie de Moliere, en donnant au Public deux *Dictionnaires des Précieuses*, dont le second, beaucoup plus étendu et plus satyrique, confond insolemment les Précieuses que respectoit Moliere avec celles

(1) On avoit osé mettre ce quatrain au bas du portrait de ce bouffon de la Comédie Italienne:

« Cet illustre Comédien
» De son art traça la carriere;
» Il fut le maître de Moliere,
» Et la nature fut le sien. »

qu'il avoit si justement livrées au mépris public ; sans doute, afin de lui faire des ennemies des unes et des autres. »

« Parmi les diverses singularités de ce Dictionnaire, on trouve, depuis la page 148 jusqu'à la page 170 du premier volume, un entretien de deux Précieuses, avec un tiers, de la bizarrerie de leur néologisme, par des exemples tirés du grand Corneille. S'il étoit possible que la gloire de ce génie pût exciter encore quelqu'envie, on se feroit scrupule de tirer cette anecdote de l'oubli où elle étoit restée. Le sieur de Somaize manqua son objet, Corneille ne parut point à la tête des petits ennemis de Moliere »

On apprend aussi dans ce même Ouvrage, que c'étoit sur-tout au Marais, dans le quartier de la Place Royale, que les Précieuses faisoient le plus de bruit. C'étoit-là que les Abbés de Bellebat et Dubuisson jouissoient du titre singulier de grands introducteurs des ruelles. C'étoit chez le premier, sur-tout, que les jeunes gens alloient s'instruire des qualités nécessaires à un homme qui vouloit fréquenter les cercles des *cheres*, dans lesquels, comme le dit Saint-Évremont, *l'union de quelques*

personnes véritablement délicates avoit jetté les autres dans une affectation de délicatesse ridicule. »

« C'est de ces dernieres que la Comédie des *Précieuses ridicules* fit une justice éclatante. Elles disparurent tout-à-coup ; et *l'ouvrage*, dit M. de Champfort, dans son éloge de Moliere, *survécut à l'ennemi qu'il combattoit.* Elles crurent entendre par-tout la véhémente apostrophe de Gorgibus, qui termine la Piece par ces mots foudroyans : *Allez vous cacher, vilaines ! allez vous cacher !* »

« Moliere joua le rôle de Mascarille avec un masque, dans les premieres représentations. C'est ce que nous apprend le Comédien Villiers, dans sa Piece de *La vengeance des Marquis*, lorsqu'il fait dire à un de ses personnages que *Moliere n'osa d'abord le jouer autrement ; mais qu'à la fin il a fait voir qu'il avoit un visage assez plaisant pour représenter, sans masque, un personnage ridicule.* »

« On trouve dans la *Dramaturgie* de Léon Allazzi un Intermede comique et en musique, sous le titre de *La Précieuse ridicule*, représenté à Venise en 1719. »

LES PRÉCIEUSES RIDICULES,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

DE MOLIERE;

Représentée, pour la premiere fois, sur le Théatre du Petit-Bourbon, le 18 Novembre 1659.

PERSONNAGES.

LA GRANGE, } amans rebutés.
DU CROISY, }

GORGIBUS, bon Bourgeois.

MADELON, fille de Gorgibus, Précieuse ridicule.

CATHOS, niece de Gorgibus, Précieuse ridicule.

MAROTTE, servante des Précieuses ridicules.

ALMANZOR, laquais des Précieuses ridicules.

LE MARQUIS DE MASCARILLE, valet de La Grange.

LE VICOMTE DE JODELET, valet de Du Croisy.

LUCILE, } voisines de Gorgibus.
CELIMENE, }

DEUX PORTEURS DE CHAISE.

VIOLONS.

SPADASSINS.

La Scene est à Paris, dans la maison de Gorgibus.

LES PRÉCIEUSES RIDICULES, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LA GRANGE, DU CROISY.

DU CROISY.

SEIGNEUR La Grange!

LA GRANGE.

Quoi ?

DU CROISY.

Regardez-moi un peu sans rire.

LA GRANGE.

Hé bien ?

DU CROISY.

Que dites-vous de notre visite ? En êtes-vous fort satisfait ?

LA GRANGE.

A votre avis, avons-nous sujet de l'être tous deux?

DU CROISY.

Pas tout-à-fait, à dire vrai.

LA GRANGE.

Pour moi, je vous avoue que j'en suis tout scan-

dalisé. A-t-on jamais vu, dites-moi, deux Pecques Provinciales faire plus les renchéries que celles-là, et deux hommes traités avec plus de mépris que nous? A peine ont-elles pu se résoudre à nous faire donner des siéges. Je n'ai jamais vu tant parler à l'oreille qu'elles ont fait entr'elles, tant bâiller, tant se frotter les yeux, et demander tant de fois, quelle heure est-il? Ont-elles répondu que, oui et non, à tout ce que nous avons pu leur dire? et ne m'avouerez-vous pas, enfin, que, quand nous aurions été les dernieres personnes du monde, on ne pouvoit nous faire pis qu'elles ont fait?

DU CROISY.

Il me semble que vous prenez la chose fort à cœur?

LA GRANGE.

Sans doute, je l'y prends, et de telle façon que je me veux venger de cette impertinence. Je connois ce qui nous a fait mépriser. L'air précieux n'a pas seulement infecté Paris, il s'est aussi répandu dans les provinces; et nos Donzelles ridicules en ont humé leur bonne part. En un mot, c'est un ambigu de précieuse et de coquette que leur personne. Je vois ce qu'il faut être pour en être bien reçu; et, si vous m'en croyez, nous leur jouerons tous deux une piece qui leur fera voir leur sottise, et pourra leur apprendre à connoître un peu mieux leur monde.

DU CROISY.

Et comment encore?

LA GRANGE.

J'ai un certain valet, nommé Mascarille, qui passe, au sentiment de beaucoup de gens, pour une maniere de bel-esprit ; car il n'y a rien à meilleur marché que le bel-esprit maintenant. C'est un extravagant qui s'est mis dans la tête de vouloir faire l'homme de condition. Il se pique ordinairement de galanterie et de vers ; et dédaigne les autres valets, jusqu'à les appeler brutaux.

DU CROISY.

Hé bien, qu'en prétendez-vous faire ?

LA GRANGE.

Ce que j'en prétends faire ? Il faut.... Mais sortons d'ici auparavant.

(*Ils font quelques pas pour sortir ; mais ils apperçoivent Gorgibus, qui entre, et qui les arrête.*)

SCENE II.

GORGIBUS, DU CROISY, LA GRANGE.

GORGIBUS.

Hé bien, vous avez vu ma niece et ma fille ! Les affaires sont-elles bien ? Quel est le résultat de cette visite ?

LA GRANGE.

C'est une chose que vous pourrez mieux apprendre d'elles que de nous. Tout ce que nous pouvons vous

SCENE III.

SCENE IV.

MAROTTE, GORGIBUS.

MAROTTE.

Que desirez-vous, Monsieur?

GORGIBUS.

Où sont vos maîtresses?

MAROTTE.

Dans leur cabinet.

GORGIBUS.

Que font-elles?

MAROTTE.

De la pommade pour les levres.

GORGIBUS.

C'est trop pommadé ! Dites - leur qu'elles descendent.

(*Marotte s'en va.*)

SCENE V.

GORGIBUS, *seul.*

Ces pendardes - là , avec leur pommade, ont, je pense, envie de me ruiner. Je ne vois par-tout que blancs d'œufs, lait virginal , et mille autres brimborions que je ne connois point. Elles ont usé, depuis que nous sommes ici, le lard d'une douzaine de cochons, pour le moins, et quatre valets vivroient tous les jours des pieds de moutons qu'elles emploient!

SCENE VI.

MADELON, CATHOS, GORGIBUS.

GORGIBUS.

IL est bien nécessaire, vraiement, de faire tant de dépense pour vous graisser le museau ! Dites-moi un peu ce que vous avez fait à ces Messieurs, que je les vois sortir avec tant de froideur ? Vous avois-je pas commandé de les recevoir comme des personnes que je voulois vous donner pour maris?

MADELON.

Et quelle estime, mon pere, voulez-vous que nous fassions du procédé irrégulier de ces gens-là ?

CATHOS.

Le moyen, mon oncle, qu'une fille un peu raisonnable se pût accommoder de leur personne?

GORGIBUS.

Et qu'y trouvez-vous à redire?

MADELON.

La belle galanterie que la leur! Quoi! débuter d'abord par le mariage?

GORGIBUS.

Et par où veux-tu donc qu'ils débutent ? par le concubinage ? N'est ce pas un procédé dont vous avez sujet de vous louer toutes deux, aussi-bien que moi? Est-il rien de plus obligeant que cela ? et ce

lien sacré où ils aspirent, n'est-il pas un témoignage de l'honnêteté de leurs intentions?

MADELON.

Ah! mon pere, ce que vous dites-là est du dernier Bourgeois! Cela me fait honte de vous ouïr parler de la sorte, et vous devriez un peu vous faire apprendre le bel air des choses.

GORGIBUS.

Je n'ai que faire ni d'air, ni de chanson. Je te dis que le mariage est une chose sacrée, et que c'est faire en honnêtes gens que de débuter par-là.

MADELON.

Mon Dieu, que si tout le monde vous ressembloit, un Roman seroit bientôt fini! La belle chose que ce seroit, si d'abord Cyrus épousoit Mandane, et qu'Aronce de plein-pied fût marié à Clélie!

GORGIBUS, *à part.*

Que me vient conter celle-ci?

MADELON.

Mon pere, voilà ma cousine qui vous dira, aussi-bien que moi, que le mariage ne doit jamais arriver qu'après les autres aventures. Il faut qu'un amant, pour être agréable, sache débiter les beaux sentimens, pousser le doux, le tendre et le passionné, et que sa recherche soit dans les formes. Premiérement, il doit voir au Temple, ou à la promenade, ou dans quelque cérémonie publique, la personne dont il devient amoureux, ou bien être conduit fatalement chez elle par un parent ou un ami, et

sortir de-là tout rêveur et mélancolique. Il cache un tems sa passion à l'objet aimé, et cependant lui rend plusieurs visites, où l'on ne manque jamais de mettre sur le tapis une question galante qui exerce les esprits de l'assemblée. Le jour de la déclaration arrive, qui se doit faire ordinairement, dans une allée de quelque jardin, tandis que la compagnie s'est un peu éloignée; et cette déclaration est suivie d'un prompt courroux qui paroît à notre rougeur, et qui pour un tems bannit l'amant de notre présence. Ensuite il trouve le moyen de nous appaiser, et de nous accoutumer insensiblement au discours de sa passion, et de tirer de nous cet aveu qui fait tant de peine. Après cela viennent les aventures, les rivaux qui se jettent à la traverse d'une inclination établie, les persécutions des peres, les jalousies conçues sur de fausses apparences, les plaintes, les désespoirs, les enlévemens, et ce qui s'ensuit. Voilà comme les choses se traitent dans les belles manieres, et ce sont des regles, dont, en bonne galanterie, on ne sauroit se dispenser. Mais en venir de but en blanc à l'union conjugale, ne faire l'amour qu'en faisant le contrat de mariage, et prendre justement le Roman par la queue; encore un coup, mon pere, il ne se peut rien de plus Marchand que ce procédé, et j'ai mal au cœur de la seule vision que cela me fait.

GORGIBUS, *à part.*

Quel diable de jargon entends-je ici? Voici bien du haut style!

CATHOS.

En effet, mon oncle, ma cousine donne dans le vrai de la chose. Le moyen de bien recevoir des gens qui sont tout-à-fait incongrus en galanterie? Je m'en vais gager qu'ils n'ont jamais vu la carte de Tendre, et que Billets-doux, Petits-soins, Billets-galans et Jolis-vers, sont des terres inconnues pour eux. Ne voyez-vous pas que toute leur personne marque cela, et qu'ils n'ont point cet air qui donne d'abord bonne opinion des gens? Venir en visite amoureuse avec une jambe toute unie, un chapeau désarmé de plumes, une tête irréguliere en cheveux, et un habit qui souffre une indigence de rubans! Mon Dieu! quels amans sont-ce là! Quelle frugalité d'ajustement, et quelle sécheresse de conversation! On n'y dure point, on n'y tient pas. J'ai remarqué encore que leurs rabats ne sont point de la bonne faiseuse, et qu'il s'en faut plus d'un grand demi-pied que leurs hauts-de-chausses ne soient assez larges.

GORGIBUS, *à part.*

Je pense qu'elles sont folles toutes deux, et je ne puis rien comprendre à ce baragouin.... (*A Cathos et à Madelon.*) Cathos.... et vous, Madelon....

MADELON, *l'interrompant.*

Eh! de grace! mon pere, défaites-vous de ces noms étranges, et nous appelez autrement.

GORGIBUS.

Comment! ces noms étranges? Ne sont-ce pas vos noms de baptême?

MADELON.

Mon Dieu, que vous êtes vulgaire! Pour moi, un de mes étonnemens, c'est que vous ayiez pu faire une fille si spirituelle que moi. A-t-on jamais parlé, dans le beau style, de Cathos, ni de Madelon; et ne m'avouerez-vous pas que ce seroit assez d'un de ces noms pour décrier le plus beau Roman du monde?

CATHOS.

Il est vrai, mon oncle, qu'une oreille un peu délicate pâtit furieusement à entendre prononcer ces mots-là; et le nom de Polixene, que ma cousine a choisi, et celui d'Aminte que je me suis donné, ont une grace, dont il faut que vous demeuriez d'accord.

GORGIBUS.

Écoutez, il n'y a qu'un mot qui serve. Je n'entends point que vous ayiez d'autres noms que ceux qui vous ont été donnés par vos parrains et vos marraines; et pour ces Messieurs dont il est question, je connois leurs familles et leurs biens, et je veux résolument que vous vous disposiez à les recevoir pour maris. Je me lasse de vous avoir sur les bras; et la garde de deux filles est une charge un peu trop pesante pour un homme de mon âge.

CATHOS.

Pour moi, mon oncle, tout ce que je puis vous dire, c'est que je trouve le mariage une chose tout-à-fait choquante. Comment est-ce qu'on peut souffrir

souffrir la pensée de coucher contre un homme vraiement nu ?

MADELON.

Souffrez que nous prenions un peu haleine parmi le beau monde de Paris, où nous ne faisons que d'arriver. Laissez-nous faire à loisir le tissu de notre Roman, et n'en pressez point tant la conclusion.

GORGIBUS, *à part.*

Il n'en faut point douter ; elles sont achevées.... Encore un coup, je n'entends rien à toutes ces balivernes, je veux être maître absolu ; et, pour trancher touses sortes de discours, ou vous serez mariées toutes deux avant qu'il soit peu, ou, ma foi ! vous serez Religieuses. J'en fais un bon serment !

(*Il sort.*)

SCENE VII.

CATHOS, MADELON.

CATHOS.

Mon Dieu, ma chere, que ton pere a la forme enfoncée dans la matiere ! Que son intelligence est épaisse, et qu'il fait sombre dans son ame !

MADELON.

Que veux-tu, ma chere ? j'en suis en confusion pour lui. J'ai peine à me persuader que je puisse être véritablement sa fille, et je crois que quelque aven-

ture un jour me viendra développer une naissance plus illustre.

CATHOS.

Je le croirois bien.... Oui, il y a toutes les apparences du monde; et pour moi, quand je me regarde aussi....

SCENE VIII.

MAROTTE, CATHOS, MADELON.

MAROTTE, *à Madelon.*

VOILA un laquais qui demande si vous êtes au logis, et dit que son maître vous veut venir voir.

MADELON.

Apprenez, sotte, à vous énoncer moins vulgairement. Dites: « Voilà un nécessaire qui demande si » vous êtes en commodité d'être visible. »

MAROTTE.

Dame, je n'entends point le Latin; et je n'ai pas appris, comme vous, la filophie dans le grand Cyre.

MADELON, *à part.*

L'impertinente! Le moyen de souffrir cela!... (*A Marotte.*) Et qui est-il, le maître de ce laquais?

MAROTTE.

Il ma l'a nommé le Marquis de Mascarille.

MADELON, *à Cathos.*

Ah! ma chere! un Marquis! un Marquis!...

(*A Marotte.*) Oui, allez dire qu'on peut nous voir.... (*A Cathos.*) C'est, sans doute, un bel-esprit qui a ouï parler de nous?

CATHOS.

Assurément, ma chere!

MADELON.

Il faut le recevoir dans notre salle basse, plutôt qu'en notre chambre. Ajustons un peu nos cheveux, au moins, et soutenons notre réputation .... (*A Marotte.*) Vîte, venez nous tendre ici dedans le conseiller des graces.

MAROTTE.

Par ma foi! je ne sais point quelle bête c'est-là. Il faut parler chrétien, si vous voulez que je vous entende.

CATHOS.

Apportez-nous le miroir, ignorante que vous êtes! et gardez-vous bien d'en salir la glace, par la communication de votre image.

(*Cathos et Madelon sortent d'un côté, et Marotte sort d'un autre.*)

SCENE IX.

MASCARILLE, *arrivant dans une chaise à porteurs*; DEUX PORTEURS.

MASCARILLE.

HOLA! Porteurs, holà! Là, là, là, là, là, là.... (*A part.*) Je pense que ces marauds-là ont dessein de me briser, à force de heurter contre les murailles et les pavés.

LE PREMIER PORTEUR.

Dame! c'est que la porte est étroite. Vous avez voulu aussi que nous soyions entrés jusqu'ici.

MASCARILLE.

Je le crois bien. Voudriez-vous, faquins! que j'exposasse l'embonpoint de mes plumes aux inclémences de la saison pluvieuse, et que j'allasse imprimer mes souliers en boue? Allez, ôtez votre chaise d'ici.

LE SECOND PORTEUR.

Payez-nous donc, s'il vous plaît, Monsieur?

MASCARILLE.

Hé?

LE SECOND PORTEUR.

Je dis, Monsieur, que vous nous donniez de l'argent, s'il vous plaît.

MASCARILLE, *lui donnant un soufflet.*

Comment, coquin! demander de l'argent à une personne de ma qualité?

LE SECOND PORTEUR.

Est-ce ainsi qu'on paye les pauvres gens, et votre qualité nous donne-t-elle à dîner?

MASCARILLE.

Ah! ah! je vous apprendrai à vous connoître! Ces canailles-là s'osent jouer à moi!

LE PREMIER PORTEUR, *prenant un des bâtons de la chaise.*

Çà, payez-nous vîtement!

MASCARILLE.

Quoi?

LE PREMIER PORTEUR.

Je dis que je veux avoir de l'argent tout-à-l'heure.

MASCARILLE, *à part.*

Il est raisonnable, celui-là.

LE PREMIER PORTEUR.

Vîte donc.

MASCARILLE.

Oui-dà! Tu parles comme il faut, toi; mais l'autre est un coquin, qui ne sait ce qu'il dit.... (*Lui donnant de l'argent.*) Tiens, es-tu content?

LE PREMIER PORTEUR, *prenant l'argent.*

Non, je ne suis pas content; vous avez donné un soufflet à mon camarade, et.... (*Levant son bâton.*)

MASCARILLE.

Doucement!... (*Lui donnant encore de l'argent.*) Tiens, voilà pour le soufflet. On obtient tout de moi, quand on s'y prend de la bonne façon. Allez; venez me reprendre tantôt pour aller au Louvre, au petit coucher.

(*Les Porteurs sortent, avec leur chaise.*)

SCENE X.

MAROTTE, MASCARILLE.

MAROTTE.

MONSIEUR, voilà mes maîtresses qui vont venir tout-à-l'heure.

MASCARILLE.

Qu'elles ne se pressent point; je suis ici posté commodément pour attendre.

MAROTTE.

Les voici.

(Elle sort.)

SCENE XI.

MADELON, CATHOS, ALMANZOR, MASCARILLE.

MASCARILLE, *après avoir salué.*

MESDAMES, vous serez surprises, sans doute, de l'audace de ma visite: mais votre réputation vous attire cette méchante affaire; et le mérite a pour moi des charmes si puissans que je cours par-tout après lui.

MADELON.

Si vous poursuivez le mérite, ce n'est pas sur nos terres que vous devez chasser !

CATHOS, *à Mascarille.*

Pour voir chez nous le mérite, il a fallu que vous l'y ayiez amené.

MASCARILLE.

Ah ! je m'inscris en faux contre vos paroles. La Renommée accuse juste en contant ce que vous valez ; et vous allez faire pic, repic et capot tout ce qu'il y a de galant dans Paris.

MADELON.

Votre complaisance pousse un peu trop avant le libéralité de ses louanges ; et nous n'avons garde, ma Cousine et moi, de donner de notre sérieux dans le doux de votre flatterie.

CATHOS.

Ma chere, il faudroit faire donner des siéges.

MADELON, *à Almanzor.*

Holà ! Almanzor.

ALMANZOR.

Madame.

MADELON.

Vîte, voiturez-nous ici les commodités de la conversation.

(*Almanzor avance trois siéges, et se retire.*)

SCENE IX.

MASCARILLE, *arrivant dans une chaise à porteurs*; DEUX PORTEURS.

MASCARILLE.

HOLA! Porteurs, holà! Là, là, là, là, là, là,... (*A part.*) Je pense que ces marauds-là ont dessein de me briser, à force de heurter contre les murailles et les pavés.

LE PREMIER PORTEUR.

Dame! c'est que la porte est étroite. Vous avez voulu aussi que nous soyions entrés jusqu'ici.

MASCARILLE.

Je le crois bien. Voudriez-vous, faquins! que j'exposasse l'embonpoint de mes plumes aux inclémences de la saison pluvieuse, et que j'allasse imprimer mes souliers en boue? Allez, ôtez votre chaise d'ici.

LE SECOND PORTEUR.

Payez-nous donc, s'il vous plaît, Monsieur?

MASCARILLE.

Hé?

LE SECOND PORTEUR.

Je dis, Monsieur, que vous nous donniez de l'argent, s'il vous plaît.

MASCARILLE, *lui donnant un soufflet.*

Comment, coquin! demander de l'argent à une personne de ma qualité?

LE SECOND PORTEUR.

Est-ce ainsi qu'on paye les pauvres gens, et votre qualité nous donne-t-elle à dîner?

MASCARILLE.

Ah! ah! je vous apprendrai à vous connoître! Ces canailles-là s'osent jouer à moi!

LE PREMIER PORTEUR, *prenant un des bâtons de la chaise.*

Çà, payez-nous vîtement!

MASCARILLE.

Quoi?

LE PREMIER PORTEUR.

Je dis que je veux avoir de l'argent tout-à-l'heure.

MASCARILLE, *à part.*

Il est raisonnable, celui-là.

LE PREMIER PORTEUR.

Vîte donc.

MASCARILLE.

Oui-dà! Tu parles comme il faut, toi; mais l'autre est un coquin, qui ne sait ce qu'il dit.... (*Lui donnant de l'argent.*) Tiens, es-tu content?

LE PREMIER PORTEUR, *prenant l'argent.*

Non, je ne suis pas content; vous avez donné un soufflet à mon camarade, et.... (*Levant son bâton.*)

MASCARILLE.

Doucement!... (*Lui donnant encore de l'argent.*) Tiens, voilà pour le soufflet. On obtient tout de moi, quand on s'y prend de la bonne façon. Allez; venez me reprendre tantôt pour aller au Louvre, au petit coucher.

(*Les Porteurs sortent, avec leur chaise.*)

d'amener ici tous ces Messieurs du Recueil des Pieces choisies.

CATHOS, *à Mascarille.*

Et certains autres qu'on nous a nommés aussi pour être les arbitres souverains des belles choses.

MASCARILLE.

C'est moi qui ferai votre affaire, mieux que personne. Ils me rendent tous visite, et je puis dire que je ne me leve jamais sans une demi-douzaine de beaux-esprits.

MADELON.

Eh! mon Dieu, nous vous serons obligées, de la derniere obligation, si vous nous faites cette amitié; car enfin il faut avoir la connoissance de tous ces Messieurs-là, si on veut être du beau monde. Ce sont eux qui donnent le branle à la réputation dans Paris; et vous savez qu'il y en a tel dont il ne faut que la seule fréquentation pour vous donner bruit de connoisseuse, quand il n'y auroit rien autre chose que cela. Mais, pour moi, ce que je considere particuliérement, c'est que par le moyen de ces visites spirituelles, on est instruit de cent choses qu'il faut savoir, de nécessité, et qui sont de l'essence du bel-esprit. On apprend par-là chaque jour les petites nouvelles galantes, les jolis commerces de prose ou de vers. On sait, à point nommé: Un tel a composé la plus jolie Piece du monde sur un tel sujet; une telle a fait des paroles sur un tel air; celui-ci a fait un madrigal sur une jouissance; celui-là a composé des stances sur une infidélité; Monsieur un tel écrivit

hier au soir un sixain à Mademoiselle une telle, dont elle lui a envoyé la réponse ce matin, sur les huit heures; un tel Auteur a fait un tel dessein; celui-là est à la troisieme Partie de son Roman; cet autre met ses Ouvrages sous la presse. C'est-là ce qui vous fait valoir dans les compagnies; et si l'on ignore ces choses, je ne donnerois pas un clou de tout l'esprit qu'on peut avoir.

CATHOS.

En effet, je trouve que c'est renchérir sur le ridicule, qu'une personne se pique d'esprit et ne sache pas jusqu'au moindre petit Quatrain qui se fait chaque jour; et, pour moi, j'aurois toutes les hontes du monde, s'il falloit qu'on vînt à me demander si j'aurois vu quelque chose de nouveau, que je n'aurois pas vu.

MASCARILLE.

Il est vrai qu'il est honteux de n'avoir pas des premiers tout ce qui se fait.... Mais, ne vous mettez pas en peine; je veux établir chez vous une Académie de beaux-esprits, et je vous promets qu'il ne se fera pas un bout de vers dans Paris, que vous ne sachiez par cœur avant tous les autres. Pour moi, tel que vous me voyez, je m'en escrime un peu, quand je veux; et vous verrez courir de ma façon, dans les belles ruelles de Paris, deux cents chansons, autant de sonnets, quatre cents épigrammes, et plus de mille madrigaux, sans compter les énigmes et les portraits.

MADELON.

Je vous avoue que je suis furieusement pour les portraits; je ne vois rien de si galant que cela.

MASCARILLE.

Les portraits sont difficiles, et demandent un esprit profond. Vous en verrez de ma maniere, qui ne vous déplairont pas.

CATHOS.

Pour moi, j'aime terriblement les énigmes!

MASCARILLE.

Cela exerce l'esprit, et j'en ai fait quatre encore ce matin, que je vous donnerai à deviner,

MADELON.

Les madrigaux sont agréables, quand ils sont bien tournés.

MASCARILLE.

C'est mon talent particulier; et je travaille à mettre en madrigaux toute l'histoire Romaine.

MADELON.

Ah! certes, cela sera du dernier beau! J'en retiens un exemplaire, au moins, si vous les faites imprimer.

MASCARILLE.

Je vous en promets à chacune un, et des mieux reliés. Cela est au-dessous de ma condition; mais je le fais seulement pour donner à gagner aux Libraires qui me persécutent.

MADELON.

Je m'imagine que le plaisir est grand de se voir imprimé.

MASCARILLE.

MASCARILLE.

Sans doute.... Mais à-propos, il faut que je vous dise un impromptu que je fis hier chez une Duchesse de mes amies, que je fus visiter; car je suis diablement fort sur les impromptus!

CATHOS.

L'impromptu est justement la pierre de touche de l'esprit.

MASCARILLE.

Écoutez donc.

MADELON.

Nous y sommes de toutes nos oreilles.

MASCARILLE.

Oh! oh! je n'y prenois pas garde:
Tandis que, sans songer à mal, je vous regarde,
Votre œil en tapinois me dérobe mon cœur....
Au voleur! au voleur! au voleur! au voleur!

CATHOS.

Ah! mon Dieu! voilà qui est poussé dans le dernier galant!

MASCARILLE.

Tout ce que je fais a l'air cavalier; cela ne sent point le pédant.

MADELON.

Il en est éloigné de plus de deux mille lieues!

MASCARILLE.

Avez-vous remarqué ce commencement: *Oh! oh!* voilà qui est extraordinaire, *oh! oh!* comme un homme qui s'avise tout d'un coup, *oh! oh!* La surprise, *oh! oh!*

MADELON.

Oui, je trouve ce *oh! oh!* admirable!

MASCARILLE.

Il semble que cela ne soit rien.

CATHOS.

Ah! mon Dieu, que dites-vous? Ce sont-là de ces sortes de choses qui ne se peuvent payer.

MADELON.

Sans doute; et j'aimerois mieux avoir fait ce *oh! oh!* qu'un Poëme épique.

MASCARILLE.

Tudieu! vous avez le goût bon!

MADELON.

Hé, je ne l'ai pas tout-à-fait mauvais!

MASCARILLE.

Mais n'admirez-vous pas aussi. *Je n'y prenois pas garde, je n'y prenois pas garde....* Je ne m'appercevois pas de cela; façon de parler naturelle.... *Je n'y prenois pas garde. Tandis que, sans songer à mal....* Tandis qu'innocemment, sans malice, comme un pauvre mouton.... *je vous regarde;* c'est-à-dire, je m'amuse à vous considérer, je vous observe, je vous contemple.... *votre œil, en tapinois....* Que vous semble de ce mot, *tapinois*? n'est-il pas bien choisi?

CATHOS.

Tout-à-fait bien!

MASCARILLE.

Tapinois, en cachette; il semble que ce soit un chat qui vienne de prendre une souris. *Tapinois*.

MADELON.

Il ne se peut rien de mieux!

MASCARILLE.

Me dérobe mon cœur.... me l'emporte, me le ravit.... *Au voleur! au voleur! au voleur! au voleur!*... Ne diriez-vous pas que c'est un homme qui crie et court après un voleur, pour le faire arrêter.... *Au voleur! au voleur! au voleur! au voleur! au voleur!*

MADELON.

Il faut avouer que cela a un tour spirituel et galant!

MASCARILLE.

Je veux vous dire l'air que j'ai fait dessus.

CATHOS.

Vous avez appris la musique?

MASCARILLE.

Moi? Point du tout.

CATHOS.

Et comment donc cela se peut-il?

MASCARILLE.

Les gens de qualité savent tout, sans avoir rien appris.

MADELON, *à Cathos.*

Assurément, ma chere!

MASCARILLE.

Écoutez si vous trouverez l'air à votre goût.... (*Préludant.*) Hem, hem, la, la, la, la, la.... La brutalité de la saison a furieusement outragé la déli-

catesse de ma voix; mais, il n'importe, c'est à la cavaliere.

(Il chante.)

Oh! oh! je n'y prenois pas, &c.

CATHOS.

Ah! que voilà un air qui est passionné! Est-ce qu'on n'en meurt point?

MADELON.

Il y a de la chromatique là-dedans?

MASCARILLE.

Ne trouvez-vous pas la pensée bien exprimée dans le chant? *Au voleur! au voleur!* Et puis, comme si l'on crioit bien fort: *au, au, au, au, au, voleur!* Et tout d'un coup comme une personne essoufflée: *Au voleur.*

MADELON.

C'est-là savoir le fin des choses, le grand fin, le fin du fin! Tout est merveilleux, je vous assure! Je suis enthousiasmée de l'air et des paroles!

CATHOS.

Je n'ai encore rien vu de cette force-là!

MASCARILLE.

Tout ce que je fais me vient naturellement; c'est sans étude.

MADELON.

La nature vous a traité en vraie mere passionnée, et vous en êtes l'enfant gâté.

MASCARILLE.

A quoi donc passez-vous le tems, Mesdames?

CATHOS.

A rien du tout.

MADELON.

Nous avons été jusqu'ici dans un jeûne effroyable de divertissemens.

MASCARILLE.

Je m'offre à vous mener l'un de ces jours à la Comédie, si vous voulez? Aussi-bien on en doit jouer une nouvelle, que je serai bien-aise que nous voyions ensemble.

MADELON.

Cela n'est pas de refus.

MASCARILLE.

Mais je vous demande d'applaudir comme il faut, quand nous serons-là; car je me suis engagé de faire valoir la piece, et l'Auteur m'en est venu prier encore ce matin. C'est la coutume ici qu'à nous autres gens de condition les Auteurs viennent lire leurs pieces nouvelles, pour nous engager à les trouver belles, et leur donner de la réputation; et je vous laisse à penser si, quand nous disons quelque chose, le Parterre ose nous contredire! Pour moi, j'y suis fort exact; et quand j'ai promis à quelque Poëte, je crie toujours: « Voilà qui est beau » devant que les chandelles soient allumées.

MADELON.

Ne m'en parlez point; c'est un admirable lieu que Paris! il s'y passe cent choses tous les jours qu'on ignore dans les Provinces, quelque spirituelle qu'on puisse être.

CATHOS.

C'est assez, puisque nous sommes instruites, nous ferons notre devoir de nous écrier comme il faut sur tout ce qu'on dira.

MASCARILLE.

Je ne sais si je me trompe; mais vous avez toute la mine d'avoir fait quelque comédie?

MADELON.

Hé! il pourroit être quelque chose de ce que vous dites.

MASCARILLE.

Ah! ma foi! il faudra que nous la voyions! Entre nous, j'en ai composé une que je veux faire représenter.

CATHOS.

Hé, à quels Comédiens la donnerez-vous?

MASCARILLE.

Belle demande! aux Comédiens de l'hôtel de Bourgogne. Il n'y a qu'eux qui soient capables de faire valoir les choses. Les autres sont des ignorans, qui récitent comme l'on parle. Ils ne savent pas faire ronfler les vers, et s'arrêter au bel endroit; et le moyen de connoître où est le beau vers, si le Comédien ne s'y arrête, et ne vous avertit par-là qu'il faut faire le brouhaha?

CATHOS.

En effet, il y a maniere de faire sentir aux auditeurs les beautés d'un ouvrage; et les choses ne valent que ce qu'on les fait valoir.

MASCARILLE.

Que vous semble de ma petite oie? La trouvez-vous congruente à l'habit?

CATHOS.

Tout-à-fait!

MASCARILLE.

Le ruban en est bien choisi?

MADELON.

Furieusement bien! C'est Perdrigeon tout pur.

MASCARILLE.

Que dites-vous de mes canons?

MADELON.

Ils ont tout-à-fait bon air!

MASCARILLE.

Je puis me vanter, au moins, qu'ils ont un grand quartier plus que tous ceux qu'on fait.

MADELON.

Il faut avouer que je n'ai jamais vu porter si haut l'élégance de l'ajustement!

MASCARILLE, *montrant ses gants.*

Attachez un peu sur ces gants la réflexion de votre odorat.

MADELON, *flairant les gants.*

Ils sentent terriblement bon!

CATHOS, *les flairant aussi.*

Je n'ai jamais respiré une odeur mieux conditionnée!

MASCARILLE, *leur faisant sentir les cheveux poudrés de sa perruque.*

Et celle-là?

MADELON.

Elle est tout-à-fait de qualité ; le sublime en est touché délicieusement !

MASCARILLE.

Vous ne me dites rien de mes plumes : comment les trouvez-vous ?

CATHOS.

Effroyablement belles !

MASCARILLE.

Savez-vous que le brin me coûte un louis d'or ? Pour moi, j'ai cette manie de vouloir donner généralement sur tout ce qu'il y a de plus beau.

MADELON.

Je vous assure que nous sympathisons vous et moi. J'ai une délicatesse furieuse pour tout ce que je porte ; et jusqu'à mes chaussettes, je ne puis rien souffrir qui ne soit de la bonne faiseuse.

MASCARILLE, *s'écriant brusquement.*

Ahi ! ahi ! ahi ! doucement ! Dieu me damne, Mesdames, c'est fort mal en user ; j'ai à me plaindre de votre procédé : cela n'est pas honnête !

CATHOS.

Qu'est-ce donc ? qu'avez-vous ?

MASCARILLE.

Quoi ! toutes deux contre mon cœur, en même-tems ? M'attaquer à droite et à gauche ? Ah ! c'est contre le droit des gens ! La partie n'est pas égale, et je m'en vais crier au meurtre.

CATHOS, *à Madelon.*

Il faut avouer qu'il dit les choses d'une maniere particuliere ?

MADELON.

Il a un tour admirable dans l'esprit !

CATHOS, *à Mascarille.*

Vous avez plus de peur que de mal, et votre cœur crie avant qu'on l'écorche ?

MASCARILLE.

Comment diable ! il est écorché, depuis la tête jusqu'aux pieds !

SCENE XIII.

MAROTTE, CATHOS, MADELON, MASCARILLE.

MAROTTE, *à Madelon.*

MADAME, on demande à vous voir.

MADELON.

Qui ?

MAROTTE.

Le Vicomte de Jodelet.

(*Ils se levent tous.*)

MASCARILLE.

Le Vicomte de Jodelet ?

MAROTTE.

Oui, Monsieur.

CATHOS, *à Mascarille.*

Le connoissez-vous ?

MASCARILLE.

C'est mon meilleur ami.

MADELON.

Faites entrer vîtement.

(Marotte sort.)

SCENE XIV.

MADELON, CATHOS, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Il y a quelque tems que nous ne nous sommes vus, et je suis ravi de cette aventure.

CATHOS.

Le voici.

SCENE XV.

JODELET, ALMANZOR, MAROTTE, MADELON, CATHOS, MASCARILLE.

MASCARILLE, *à Jodelet.*

Ah ! Vicomte !

JODELET.

Ah ! Marquis !

(Ils s'embrassent.)

MASCARILLE.

Que je suis aise de te rencontrer !

JODELET.

Que j'ai de joie de te voir ici !

MASCARILLE.

Baise-moi donc encore un peu, je te prie.

(*Ils s'embrassent encore.*)

MADELON, *à Cathos.*

Ma toute bonne, nous commençons d'être connues ; voilà le beau monde qui prend le chemin de nous venir voir.

MASCARILLE.

Mesdames, agréez que je vous présente ce Gentilhomme-ci. Sur ma parole, il est digne d'être connu de vous.

JODELET, *à Madelon et à Cathos.*

Il est juste de venir vous rendre ce qu'on vous doit, et vos attraits exigent leurs droits seigneuriaux sur toutes sortes de personnes.

MADELON.

C'est pousser vos civilités jusqu'aux derniers confins de la flatterie.

CATHOS, *à Mascarille.*

Cette journée doit être marquée dans notre Almanach, comme une journée bienheureuse !

MADELON, *à Almanzor.*

Allons, petit garçon, il faut toujours vous répéter les choses. Voyez-vous pas qu'il faut le surcroît d'un fauteuil ?

(*Almanzor donne un fauteuil à Jodelet, et puis se retire.*)

SCENE XVI.

MADELON, CATHOS, MASCARILLE, JODELET.

(*Ils s'asseient tous les quatre.*)

MASCARILLE, *à Madelon et à Cathos.*

NE vous étonnez pas de voir le Vicomte de la sorte; il ne fait que sortir d'une maladie qui lui a rendu le visage pâle, comme vous le voyez.

JODELET.

Ce sont fruits des veilles de la Cour, et des fatigues de la guerre.

MASCARILLE.

Savez-vous, Mesdames, que vous voyez dans le Vicomte un des vaillans hommes du siecle? C'est un brave à trois poils!

JODELET.

Vous ne m'en devez rien, Marquis, et nous savons ce que vous savez faire aussi.

MASCARILLE.

Il est vrai que nous nous sommes vus tous deux dans l'occasion.

JODELET.

Et dans des lieux où il faisoit fort chaud!

MASCARILLE, *regardant Cathos et Madelon, en riant.*

Oui, mais non pas si chaud qu'ici. Hi! hi! hi!

JODELET.

Notre connoissance s'est faite à l'armée; et la premiere

miére fois que nous nous vîmes, il commandoit un Régiment de Cavalerie sur les Galeres de Malte.

MASCARILLE.

Il est vrai, mais vous étiez pourtant dans l'emploi avant que j'y fusse; et je me souviens que je n'étois que petit Officier encore que vous commandiez deux mille chevaux.

JODELET.

La guerre est une belle chose!... mais, ma foi! la Cour récompense bien mal aujourd'hui les gens de service comme nous!

MASCARILLE.

C'est ce qui fait que je veux pendre l'épée au croc.

CATHOS.

Pour moi, j'ai un furieux tendre pour les hommes d'épée!

MADELON.

Je les aime aussi; mais je veux que l'esprit assaisonne la bravoure.

MASCARILLE, *à Jodelet.*

Te souvient-il, Vicomte, de cette demi-lune que nous emportâmes sur les ennemis, au siége d'Arras?

JODELET.

Que veux-tu dire avec ta demi-lune? C'étoit bien une lune toute entiere!

MASCARILLE.

Je pense que tu as raison.

JODELET.

Il m'en doit bien souvenir, ma foi! j'y fus blessé à la jambe, d'un coup de grenade, dont je porte

encore les marques.... (*Faisant toucher sa jambe à Cathos.*) Tâtez un peu, de grace, vous sentirez quel coup c'étoit-là !

CATHOS, *après avoir touché l'endroit.*

Il est vrai que la cicatrice est grande!

MASCARILLE, *à Madelon, lui prenant la main, et lui faisant toucher sa tête.*

Donnez-moi un peu votre main, et tâtez celui-ci... là, justement au derriere de la tête. Y êtes-vous?

MADELON.

Oui, je sens quelque chose.

MASCARILLE.

C'est un coup de mousquet que je reçus la derniere campagne que j'ai faite.

JODELET, *découvrant sa poitrine.*

Voici un coup qui me perça, de part en part, à l'attaque de Gravelines.

MASCARILLE, *mettant la main sur le bouton de son haut-de-chausse.*

Je vais vous montrer une furieuse plaie!

MADELON.

Il n'est pas nécessaire, nous le croyons, sans y regarder.

MASCARILLE.

Ce sont des marques honorables qui font voir ce u'on est.

CATHOS.

Nous ne doutons point de ce que vous êtes.

MASCARILLE, *à Jodelet.*

Vicomte, as-tu-là ton carrosse?

JODELET.

Pourquoi ?

MASCARILLE.

Nous menerions promener ces Dames hors des portes, et leur donnerions un cadeau.

MADELON.

Nous ne saurions sortir aujourd'hui.

MASCARILLE.

Ayons donc les violons pour danser.

JODELET.

Ma foi ! c'est bien avisé.

MADELON.

Pour cela nous y consentons ; mais il faut donc quelque surcroît de compagnie.

MASCARILLE, *appellant.*

Holà ! Champagne, Picard, Bourguignon, Casquaret, Basque, La Verdure, Lorrain, Provençal, La Violette... Au diable soient tous les laquais ! Je ne pense pas qu'il y ait Gentilhomme en France plus mal servi que moi. Ces canailles me laissent toujours seul.

MADELON, *à Almanzor.*

Almanzor, dites aux gens de M. le Marquis qu'ils aillent quérir des violons, et nous faites venir ces Messieurs et ces Dames d'ici près, pour peupler la solitude de notre bal.

(*Almanzor sort.*)

SCENE XVII.

MADELON, CATHOS, MASCARILLE, JODELET, MAROTTE.

MASCARILLE, *à Jodelet.*

VICOMTE, que dis-tu de ces yeux?

JODELET.

Mais, toi-même, Marquis, que t'en semble?

MASCARILLE.

Moi? je dis que nos libertés auront peine à sortir d'ici les braies nettes! Au moins, pour moi, je reçois d'étranges secousses, et mon cœur ne tient qu'à un filet.

MADELON.

Que tout ce qu'il dit est naturel! Il tourne les choses le plus agréablement du monde!

CATHOS.

Il est vrai qu'il fait une furieuse dépense en esprit!

MASCARILLE.

Pour vous montrer que je suis véritable, je veux faire un impromptu là-dessus. (*Il médite.*)

CATHOS.

Eh! je vous en conjure, de toute la dévotion de mon cœur, que nous oyions quelque chose qu'on ait fait pour nous!

JODELET.

J'aurois envie d'en faire autant; mais je me trouve

un peu incommodé de la veine poétique, pour la quantité de saignées que j'y ai faites ces jours passés.

MASCARILLE.

Que diable est-ce-là ? Je fais toujours bien le premier vers ; mais j'ai peine à faire les autres. Ma foi ! ceci est un peu trop pressé ; je vous ferai un impromptu à loisir, que vous trouverez le plus beau du monde !

JODELET.

Il a de l'esprit comme un démon !

MADELON.

Et du galant, et du bien tourné !

MASCARILLE, *à Jodelet.*

Vicomte, dis-moi un peu, y a-t-il long-tems que tu n'as vu la Comtesse ?

JODELET.

Il y a plus de trois semaines que je ne lui ai rendu visite.

MASCARILLE.

Sais-tu bien que le Duc m'est venu voir ce matin, et m'a voulu mener à la campagne courir un cerf avec lui ?

MADELON.

Voici nos amies qui viennent.

SCENE XVIII.

LUCILE, CÉLIMENE, ALMANZOR, MADELON, CATHOS, MASCARILLE, JODELET, MAROTTE, VIOLONS.

MADELON, *à Lucile et à Célimene.*

MON Dieu, mes cheres, nous vous demandons pardon! Ces Messieurs ont eu fantaisie de nous donner les ames des pieds, et nous vous avons envoyé quérir pour remplir les vuides de notre assemblée.

LUCILE.

Vous nous avez obligées, sans doute.

MASCARILLE.

Ce n'est ici qu'un bal à la hâte; mais, l'un de ces jours, nous vous en donnerons un dans les formes.... (*A Almanzor.*) Les violons sont-ils venus?

ALMANZOR.

Oui, Monsieur, ils sont ici.

CATHOS, *à Lucile et à Célimene.*

Allons donc, mes cheres, prenez place.

MASCARILLE, *dansant lui seul, comme par prélude.*

La, la, la, la, la, la, la.

MADELON.

Il a la taille tout-à-fait élégante!

CATHOS.

Et a la mine de danser proprement!

MASCARILLE, *prenant Madelon pour danser un menuet.*

Ma franchise va danser la courante aussi-bien que mes pieds... (*Aux violons.*) En cadence, violons, en cadence... (*Les violons jouent un ménuet, et Madelon et Mascarille le dansent.*) (*A part.*) O quels ignorans! Il n'y a pas moyen de danser avec eux!... (*Aux violons.*) Le diable vous emporte! ne sauriez-vous jouer en mesure? La, la, la, la, la, la, la, la. Ferme!... O violons de village!

(*Ce premier menuet fini, Jodelet prend Cathos pour en danser un avec elle.*)

JODELET, *dansant.*

Holà! ne pressez pas si fort la cadence; je ne fais que sortir de maladie.

SCENE XIX.

LA GRANGE, DU CROISY, MADELON, CATHOS, LUCILE, CÉLIMENE, JODELET, MASCARILLE, MAROTTE, ALMANZOR, VIOLONS.

LA GRANGE, *un bâton à la main, et battant Mascarille.*

AH! ah! coquins! que faites-vous ici? Il y a trois heures que nous vous cherchons!

MASCARILLE, *criant.*

Ahi ! ahi ! ahi ! vous ne m'aviez pas dit que les coups en seroient aussi !

(*Du Croisy bat aussi Jodelet.*)

JODELET, *criant.*

Ahi ! ahi ! ahi !

LA GRANGE, *à Mascarille.*

C'est bien à vous, infâme que vous êtes ! à vouloir faire l'homme d'importance !

DU CROISY, *à Jodelet.*

Voilà qui vous apprendra à vous connoître !

(*La Grange et Du Croisy sortent.*)

SCENE XX.

MADELON, CATHOS, LUCILE, CÉLIMENE, MASCARILLE, JODELET, MAROTTE, ALMANZOR, VIOLONS.

MADELON, *à Mascarille et à Jodelet.*

QUE veut donc dire ceci ?

JODELET.

C'est une gageûre.

CATHOS.

Quoi ! vous laisser battre de la sorte ?

MASCARILLE.

Mon Dieu ! je n'ai pas voulu faire semblant de rien ; car je suis violent, et je me serois emporté !

MADELON.

Endurer un affront comme celui-là, en notre présence?

MASCARILLE.

Ce n'est rien.... Ne laissons pas d'achever. Nous nous connoissons, il y a long-tems; et, entre amis, on ne va pas se piquer pour si peu de chose!

SCENE XXI.

LA GRANGE, DU CROISY, MADELON, CATHOS, LUCILE, CÉLIMENE, MASCARILLE, JODELET, MAROTTE, ALNANZOR, VIOLONS.

LA GRANGE, *à Jodelet et à Mascarille.*

MA foi! marauds! vous ne vous tirez pas de nous, je vous promets.... (*A des Spadassins qui sont restés à la porte.*) Entrez, vous autres.

(*Trois ou quatre Spadassins entrent, et Lucile et Célimene sortent d'un côté, et Almanzor et Marotte sortent d'un autre.*)

SCENE XXII.

SPADASSINS, LA GRANGE, DU CROISY, MADELON, CATHOS, MASCARILLE, JODELET, VIOLONS.

MADELON, *à La Grange et à Du Croisy.*

Quelle est donc cette audace, de venir nous troubler de la sorte dans notre maison?

DU CROISY.

Comment! Mesdames, nous endurerons que nos laquais soient mieux reçus que nous; qu'ils viennent vous faire l'amour, à nos dépens, et vous donner le bal?

MADELON.

Vos laquais?

LA GRANGE.

Oui, nos laquais; et cela n'est ni beau, ni honnête de nous les débaucher commes vous le faites!

MADELON, *à part.*

O Ciel! quelle insolence!

LA GRANGE.

Mais ils n'auront pas l'avantage de se servir de nos habits pour vous donner dans la vue; et, si vous les voulez aimer, ce sera, ma foi! pour leurs beaux yeux.... (*Aux Spadassins.*) Vîte, qu'on les dépouille sur le champ!

JODELET, *à part.*

Adieu notre braverie !

MASCARILLE, *à part.*

Voilà le Marquisat et la Vicomté à bas !

DU CROISY.

Ah ! ah ! coquins ! vous avez l'audace d'aller sur nos brisées ! Vous irez chercher autre part de quoi vous rendre agréables aux yeux de vos Belles, je vous en assure !

LA GRANGE.

C'est trop de nous supplanter, et de nous supplanter avec nos propres habits !

MASCARILLE, *à part*

O fortune ! quelle est ton inconstance !

DU CROISY, *aux Spadassins.*

Vîte, qu'on leur ôte jusqu'à la moindre chose !...

(*Les Spadassins ôtent à Mascarille et à Jodelet leurs habits, leurs épées, leurs chapeaux, &c.*)

LA GRANGE, *aux Spadassins.*

Qu'on emporte toutes ces hardes ; dépêchez.... (*A Madelon et à Cathos.*) Maintenant, Mesdames, en l'état qu'ils sont, vous pouvez continuer vos amours avec eux, tant qu'il vous plaira : nous vous laisserons toute sorte de liberté pour cela ; et nous vous protestons, (*Montrant Du Croisy.*) Monsieur, et moi, que nous n'en serons aucunement jaloux !

(*Il sort, avec du Croisy et les Spadassins.*)

SCENE XXIII.

MADELON, CATHOS, MASCARILLE, JODELET, VIOLONS.

CATHOS, *à part.*

AH! quelle confusion!

MADELON, *à part.*

Je creve de dépit!

UN DES VIOLONS, *à Mascarille.*

Qu'est-ce donc que ceci? Qui nous paiera, nous autres?

MASCARILLE, *montrant Jodelet.*

Demandez à M. le Vicomte.

UN AUTRE VIOLON, *à Jodelet.*

Qui est-ce qui nous donnera de l'argent?

JODELET, *montrant Mascarille.*

Demandez à M. le Marquis.

SCENE XXIV.

SCENE XXIV.

GORGIBUS, MADELON, CATHOS, JODELET, MASCARILLE, VIOLONS.

GORGIBUS, *à Madelon et à Cathos.*

AH ! coquines que vous êtes ! vous vous mettez dans de beaux draps blancs, à ce que je vois ; et je viens d'apprendre de belles affaires, vraiement, de ces Messieurs et de ces Dames qui sortent !

MADELON.

Ah ! mon pere, c'est une piece sanglante qu'ils nous ont faite !

GORGIBUS.

Oui, c'est une piece sanglante ; mais qui est un effet de votre impertinence, infâmes ! Ils se sont ressentis du traitement que vous leur avez fait ; et, cependant, malheureux que je suis ! il faut que je boive l'affront !

MADELON.

Ah ! je jure que nous en serons vengées, ou que je mourrai en la peine !... (*A Mascarille et à Jodelet.*) Et vous, marauds ! osez-vous vous tenir ici après votre insolence ?

MASCARILLE.

Traiter comme cela un Marquis ? Voilà ce que c'est que du monde ! la moindre disgrace nous fait mépriser de ceux qui nous chérissoient.... (*A Jodelet.*)

Allons, camarade, allons chercher fortune autre part. Je vois bien qu'on n'aime ici que la vaine apparence, et qu'on n'y considere point la vertu toute nue!

(*Il sort, avec Jodelet.*)

SCENE XXV.

GORGIBUS, MADELON, CATHOS, VIOLONS.

UN DES VIOLONS, *à Gorgibus.*

MONSIEUR, nous entendons que vous nous contentiez, à leur défaut, pour ce que nous avons joué ici.

GORGIBUS, *les battant.*

Oui, oui, je vous vais contenter; et voici la monnoie dont je vous veux payer!...

(*Les Violons s'en fuient.*)

SCENE XXVI.

GORGIBUS, MADELON, CATHOS.

GORGIBUS.

ET vous, pendardes! je ne sais qui me tient que je ne vous en fasse autant.... Nous allons servir de fable et de risée à tout le monde; et voilà ce que vous vous êtes attiré par vos extravagances.... Allez vous cacher, vilaines! allez vous cacher pour jamais!

(*Madelon et Cathos sortent.*)

SCENE XXVII et derniere.

GORGIBUS, *seul.*

ET vous, qui êtes cause de leur folie, sottes billevesées, pernicieux amusemens des esprits oisifs, Romans, Vers, Chansons, Sonnets et Sonnettes, puissiez-vous être à tous les Diables!

FIN.



L'ÉCOLE DES MARIS,

COMÉDIE,

EN TROIS ACTES, EN VERS,

DE MOLIERE.



A PARIS,

Chez BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVII.

A MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLÉANS, FRERE UNIQUE DU ROI.

MONSEIGNEUR,

Je fais voir ici à la France des choses bien peu proportionnées. Il n'est rien de si grand et de si superbe que le nom que je mets à la tête de ce livre, et rien de plus bas que ce qu'il contient. Tout le monde trouvera cet assemblage étrange; et quelques-uns pourront bien dire, pour exprimer l'inégalité, que c'est poser une couronne de perles et de

diamans sur une statue de terre, et faire entrer par des portiques magnifiques et des arcs triomphaux superbes dans une méchante cabane. Mais, MONSEIGNEUR, ce qui doit me servir d'excuse, c'est que dans cette aventure je n'ai eu aucun choix à faire, et que l'honneur que j'ai d'être à VOTRE ALTESSE ROYALE m'a imposé une nécessité absolue de lui dédier le premier Ouvrage que je mets, de moi-même, au jour. Ce n'est pas un présent que je lui fais, c'est un devoir dont je m'acquitte; et les hommages ne sont jamais regardés par les choses qu'ils portent. J'ai donc osé, MONSEIGNEUR, dédier une bagatelle à votre ALTESSE ROYALE, parce que je n'ai pu m'en dispenser; et si je me dispense ici de m'étendre sur les belles et glorieuses vérités qu'on pourroit dire d'ELLE, c'est par la juste appréhension que ces grandes idées ne fissent éclater encore davantage la bassesse de mon offrande. Je me suis imposé silence pour trouver un endroit plus propre à placer de si belles choses;

et tout ce que j'ai prétendu dans cette Epître, c'est de justifier mon action à toute la France, et d'avoir cette gloire de vous dire, à vous-même, Monseigneur, avec toute la soumission possible, que je suis,

De Votre Altesse Royale,

Le très-humble, très-obéissant
et très-fidele Serviteur,
Moliere.

SUJET
DE L'ÉCOLE DES MARIS.

SGANARELLE et Ariste, deux freres, Bourgeois de Paris, ont deux sœurs pour pupilles, Isabelle et Léonor, filles d'un de leurs amis, qui, en mourant, les a chargés du soin de les élever, leur laissant la liberté de les épouser eux-mêmes, ou de les marier, à leur gré. Sganarelle, entre les mains de qui Isabelle est tombée, est un jaloux, un avare, un maussade, qui, avec un ton d'humeur sombre et défiante, une lésinerie ridicule, la retient dans une gêne continuelle, et qui prétend lui plaire, exclusivement à tous les autres hommes. Ariste, au contraire, quoique beaucoup plus âgé que son frere, a pour Léonor tout les égards possibles, lui procure tous les amusemens imaginables, lui laisse une entiere liberté dans sa conduite, et s'en remet à elle du soin de le choisir pour son époux,

si elle croit qu'il lui convient. Léonor, en effet, aime Ariste, et ne desire rien tant que de l'épouser. Mais Sganarelle est parvenu à se faire détester d'Isabelle, et elle préfere à l'horreur d'être à lui de se donner à un jeune homme, voisin de Sganarelle, mais qu'elle connoît à peine. Ce jeune homme, nommé Valere, est amoureux d'elle, pour l'avoir vue quelquefois avec Sganarelle; mais il n'a jamais trouvé l'occasion de le lui faire connoître. Isabelle ne sachant comment apprendre à Valere les dispositions où elle est en sa faveur, s'adresse à Sganarelle même, sous le prétexte de lui faire donner avis à ce jeune homme de ne plus penser à elle, de renoncer à l'aimer, et, sur-tout, au ptojet de l'enlever, qu'elle sait, dit-elle, qu'il a formé. Sganarelle s'acquitte, avec grand plaisir, de cette commission auprès de Valere, qui devine aisément l'intention d'Isabelle. Celle-ci va même jusqu'à la lui écrire, et à charger Sganarelle de lui porter la lettre, dans une boîte d'or, qu'elle feint d'en avoir reçue et de vouloir lui rendre, par dédain. Tout cela produit l'effet desiré. Valere se dispose à seconder les vues d'Isabelle, qui, le soir, se rend chez

lui, aidée par Sganarelle même, la prenant pour Léonor. Sganarelle va chercher Ariste, croyant lui faire surprendre sa pupille en flagrant délit. Il se pourvoit même d'un Commissaire et d'un Notaire, pour forcer le mariage des deux amans; mais ceux-ci, ne demandant rien autre chose, le surprennent bien davantage, en se faisant reconnoître. Il est obligé, en enrageant, de consentir à leur union, et de voir que Léonor se donne, de son plein gré, et avec grand plaisir, à Ariste.

JUGEMENS ET ANECDOTES

SUR

L'ÉCOLE DES MARIS.

« Il y a grande apparence que Moliere avoit, au moins, les canevas de ses premieres Pieces déja préparés (pendant son séjour en Province), puisqu'elles se succéderent en si peu de tems (à son retour à Paris), dit Voltaire, dans ses jugemens sur les Pieces de cet Auteur. »

« *L'Ecole des Maris* affermit pour jamais la réputation de Moliere. C'est une Piece de caractere et d'intrigue. Quand il n'auroit fait que ce seul Ouvrage, il auroit pu passer pour un excellent Auteur comique. »

« On a dit que *L'Ecole des Maris* étoit une copie des *Adelphes* de Térence. Si cela étoit, Moliere eut plus mérité l'éloge d'avoir fait passer en France le bon goût de l'ancienne Rome que le

reproche d'avoir dérobé sa Piece ; mais les *Adelphes* ont fourni, tout au plus, l'idée de *L'Ecole des Maris.* Il y a dans les *Adelphes* deux vieillards de différente humeur, qui donnent chacun une éducation différente aux enfans qu'ils élevent. Il y a, de même, dans *L'Ecole des Maris*, deux tuteurs, dont l'un est sévere, et l'autre indulgent. Voilà toute la ressemblance. Il n'y a presque point d'intrigue dans les *Adelphes.* Celle de *L'Ecole des Maris* est fine, intéressante et comique. Une des femmes de la Piece de Térence, qui devroit faire le personnage le plus intéressant, ne paroît sur le Théatre que pour accoucher. L'Isabelle de Moliere occupe presque toujours la scene, avec esprit et avec grace, et mêle quelquefois de la bienséance même dans les tours qu'elle joue à son tuteur. Le dénouement des *Adelphes* n'a nulle vraisemblance. Il n'est point dans la nature qu'un vieillard, qui a été soixante ans chagrin, sévere et avare, devienne, tout-à-coup, gai, complaisant et libéral. Le dénouement de *L'Ecole des Maris* est le meilleur de toutes les Pieces de Moliere. Il est vraisemblable, naturel, tiré du fonds de l'intrigue ; et, ce qui vaut bien

autant, il est extrêmement comique. Le style de Térence est pur, sententieux, mais un peu froid, comme César, qui excelloit en tout, le lui a reproché. Celui de Moliere, dans cette Piece, est plus châtié que dans ses autres. L'Auteur François égale presque la pureté de la diction de Térence, et le passe, de bien loin, dans l'intrigue, dans le caractere, dans le dénouement, dans la plaisanterie. »

« Cette Comédie fut la seconde nouveauté qu'on joua sur le Théatre du Palais-Royal, dit M. Bret, dans l'Avertissement qu'il a placé au-devant pour son édition de Moliere, avec des commentaires. Il y avoit déja sept mois que la Troupe de Moliere, toujours sous le titre de la Troupe de MONSIEUR, y continuoit ses représentations, depuis qu'elle avoit été forcée de quitter le Théatre du Petit Bourbon, dont la démolition avoit été ordonnée pour élever le plus superbe monument de l'architecture françoise (la colonade du Louvre). »

« Tous les Éditeurs de Moliere, et presque tous ceux qui ont écrit sur ses Ouvrages, ont fixé la premiere représentation de *L'Ecole des Maris* au 24 Juin 1661, erreur dans laquelle ils

ne seroient pas tombés, s'ils avoient jetté les yeux sur *La Muse historique*, de Loret. Ce Gazetier, en prose rimée, dans une feuille du 17 Juin, nous apprend que *L'Ecole des Maris* fut jouée le 12 de ce mois (à Vaux) chez le célebre Fouquet, Sur-Intendant des Finances, dans une Fête que ce Ministre donnoit à la Reine d'Angleterre, à MONSIEUR et à MADAME. C'est dans cette même feuille du 17 qu'il ajoute que cet Ouvrage faisoit alors le charme de tout Paris. *Les premiers qui ont parlé de cette Piece ont donc écrit le 24 au lieu du 4*, disent les Historiens du Théatre François (les freres Parfaict); mais c'étoit le 14 qu'il falloit dire, parce qu'il est vraisemblable qu'elle ne fut donnée à Paris qu'après la Fête du Sur-Intendant. »

« Moliere ne laissa jouir ses ennemis que quatre mois environ du plaisir que leur avoit causé la chûte du *Prince jaloux*, (ou *D. Garcie de Navarre*, joué le 4 Fevrier précédent). *L'Ecole des Maris* fut pour eux un coup de foudre, qui les remit à ses pieds. Le succès fut aussi grand que ce chef-d'œuvre le méritoit, et il ne pouvoit l'être trop. »

« C'est

« C'est dans cet Ouvrage que Moliere paroît véritablement avoir perfectionné son style, quoique Devisé, dans ses *Nouvelles-Nouvelles*, ait eu la sottise de dire qu'il étoit, à cet égard, au-dessous du *Cocu imaginaire*. L'heureux naturel, l'aimable facilité du dialogue françois ne s'étoient encore montrés nulle part aussi-bien que dans cette Comédie. »

« La prose françoise avoit déja les fameuses *Lettres Provinciales*, qui devoient fixer ses principes, ses regles, son goût et même la bonne plaisanterie; mais notre Poésie ne comptoit encore, relativement à la langue perfectionnée, que la premiere satyre de Despréaux, qui venoit de paroître. Moliere et Despréaux peuvent donc être regardés comme les deux premiers Poëtes qui aient écarté de notre versification, et les tournures forcées et la fausse éloquence, et la froide chaleur, et la précieuse obscurité, et le beau galimathias, qui l'empoisonnoient, en général. »

« Si Despréaux, par la suite, passa Moliere, à cet égard, ce fut, peut-être, à ce dernier qu'il dut sa haine pour le mauvais goût et pour

les sots de notre Littérature, si bien bernés dans les *Précieuses ridicules.* »

« Il fut aisé d'appercevoir que les *Adelphes*, de Térence, avoient inspiré à Moliere l'idée de sa nouvelle Piece ; mais ses envieux ne s'en tinrent pas là, et *L'Ecole des Maris* fut annoncée par-tout comme une simple copie de l'Ouvrage ancien, quoique ces deux Pieces n'aient rien de commun entre elles que le produit du caractere opposé de deux vieillards dans l'éducation qu'ils ont faite de deux enfans. »

« La Fable des *Adelphes*, beaucoup trop simple, ne fournit presque aucune situation, aucun tableau des mœurs des Romains ; et celle de *L'Ecole des Maris*, sans être trop compliquée, présente une situation à chaque scene. C'est le chef-d'œuvre du génie comique, par la disposition, les vues et la conduite de l'Ouvrage. Le dénouement, naturel et plaisant, est encore regardé comme un des plus heureux qu'on ait vus.... »

« Moliere connoissoit, sans doute, la troisieme journée du *Décaméron* (de Bocace) et la Comédie (*La discreta Enamorada*) que le fa-

meux Lopes de Véga avoit tirée de ce Conte. Le Confesseur que Bocace introduit avoit déja été changé par le Poète Espagnol en un vieillard amoureux de la jeune personne qui le trompe. C'est à ce vieillard lui-même que la *Discreta Enamorada* s'adresse pour instruire son fils de l'amour qu'elle a pour lui, en feignant que c'est ce fils qui en a, mal-à-propos, pour elle. Le pere fait les reproches les plus vifs au jeune homme, qui soupçonne la ruse, et qui consent à aller demander pardon de sa témérité. C'est en présence de son pere qu'il se jette aux genoux de sa belle mere future et qu'il lui baise la main, en implorant sa grace. Le jeune homme ose plus encore ; il demande, sans être entendu de son pere, un baiser, dont on lui facilite la jouissance, en se laissant tomber. »

« Quelle différence de cette espece de coup de Théatre de l'Auteur Espagnol à celui de la scene quatorzieme du second acte de *L'Ecole des Maris !* C'est ici qu'il faut apprendre de Moliere à imiter en homme de génie et à se rendre propre l'idée heureuse qu'il entrevoit dans l'Ouvrage d'un autre. Cette convention du baiser de deux

personnes qui se parlent sans être entendues par un tiers intéressé et jaloux, ne pouvoit être de son goût. Il connoissoit mieux la décence théatrale. Il ne la blesse ni par une jeune fille qui fait annoncer un amour qu'elle n'a point inspiré, ni par un fils qui, sans amour, trompe son pere, sous ses yeux, ni par un baiser impudent, qui blesse, à la fois, et les mœurs du Théatre et celles de la société. »

« Isabelle ne donne que sa main à baiser à Valere, qu'elle aime autant qu'elle en est aimée; et, d'ailleurs, Moliere parlant, dès le commencement de la Piece (acte premier, scene cinquieme), d'un mauvais œil de Sganarelle, sauve à la jeune personne l'imprudence qu'il y auroit eu à se hasarder à ce qu'elle fait, si en embrassant le jaloux, dont elle connoît mieux que personne le mauvais œil, elle n'étoit bien sûre de lui cacher la premiere faveur qu'elle accorde au tendre Valere. »

« Une misérable Piece, qui, dans la même année, 1661, parut sur un des cinq Théatres que Paris comptoit alors, avoit été prise dans les mêmes sources que *L'Ecole des Maris*, et l'ex-

trait de cette Farce, qui fut utile à Moliere, comme Ennius pouvoit l'être à Virgile, servira à convaincre que l'invention d'un sujet est bien peu de chose, sans l'art de le disposer et le talent de le traiter. »

« *La Femme industrieuse*, Comédie, en vers et en un acte, fut la troisieme des Pieces que Dorimond, Comédien de la Troupe de MADEMOISELLE, fit paroître au Fauxbourg Saint-Germain [rue des Quatre-Vents]. Isabelle, femme d'un Capitan, est amoureuse de Léandre, jeune écolier, élevé par un Docteur de ses voisins. Le Capitan, obligé de s'absenter, laisse sa femme en garde à Trapolin [son valet]. A peine est-il parti que sa femme envoie chercher le Docteur, qu'elle prie de mettre ordre à la conduite de son disciple, qui vient [dit-elle], sous ses fenêtres, lui parler d'amour. Le Docteur fait une si vive semonce au jeune homme qu'il lui fait soupçonner le mystere. Il court, aussi-tôt, à la maison, qu'il s'est fait montrer par le Docteur même ; mais Trapolin l'empêche d'entrer, et l'écolier lie avec lui conversation, assez haut, et de maniere que tout ce qu'il dit à cet argus s'a-

dresse à Isabelle, qu'apparemment il croit aux écoutes. A peine est-il parti que le Docteur vient savoir si son éleve a été plus sage. Isabelle lui apprend que Léandre, loin de se corriger, a glissé un billet à travers la fente de la porte, avec une bourse de quatre cents louis, qu'elle remet au Docteur, pour les lui faire reprendre. Le pédant s'acquitte exactement de sa commission, et étonne bien le jeune homme, à qui, pour l'éloigner du dessein de corrompre Isabelle, il dit ces vers inconcevables [scene quatorzieme], qui donneront une idée du style de l'Ouvrage, et qui feront voir combien Moliere s'éleve au-dessus de son siecle.

« Enfin, elle m'a dit que toutes ses vertus,
» Prenant son intérêt, ne t'épargneront plus.
» La *vertu-chou* viendra, pour te casser la tête;
» La *vertu-bleu*, le nez; de même qu'à la fête
» La *vertu-guienne* encor ne t'épargnera pas,
» Et les autres vertus te casseront les bras.... &c. »

« Léandre reçoit bientôt une nouvelle correction, pour avoir escaladé le mur du jardin, et s'être glissé le long d'un figuier dans l'appartement d'Isabelle. Cette indication précise conduit

le jeune écolier chez la femme du Capitan ; mais, au milieu du rendez-vous, on entend le mari revenir. Isabelle s'avise de faire passer son amant pour un esprit. Elle fait des cris effrayans qui intimident le Matamore, à qui le prétendu esprit fait rendre son épée. Isabelle, dans les convulsions de son effroi, se jette au cou du revenant, pour lui demander grace, et le Capitan admire le courage de sa femme. »

« Tel est le dénouement de cette Farce, où Moliere, en habile homme, saisit quelques foibles lueurs, dont Dorimond avoit bien mal profité pour se conduire. Telle est, par exemple, la scene où Léandre tient des discours à Trapolin, qui ne sont bien entendus que par Isabelle, et qui probablement a inspiré à Moliere les tournures fines de Valere et d'Isabelle, qui se font les plus vives protestations d'amour, sans que Sganarelle présent y soupçonne rien, scene quatorzieme du second acte. »

« Moliere s'est bien gardé de faire choisir à Isabelle un confident sans intérêt comme le Docteur. Il avoit trop de respect pour les bienséances, pour donner d'autres vues à sa jeune personne

que celles d'un établissement. Enfin l'art du Théatre avec mille Pieces comme celle de Dorimond pouvoit rester dans son cahos , et *L'Ecole des Maris* étoit faite pour l'en tirer , et pour servir à jamais de regle à tous les Auteurs Dramatiques.... » (1)

« *L'Ecole des Maris* fut le premier Ouvrage que Moliere dédia ; et chef de la Troupe de MONSIEUR , dont la protection l'avoit retenu à Paris , ce fut à ce Prince qu'il consacra son premier Ouvrage littéraire.... »

« On a remarqué que la premiere scene du second acte est un chef d'œuvre d'économie théatrale. Il étoit naturel que la pupile fit part aux Spectateurs des faux sujets de plainte qu'elle invente contre Valere pour tromper son tuteur , et pour le faire servir lui-même d'interprete à sa pas-

(1) M. Bret ne parle pas de l'indécence du style de la Comédie de *La Femme industrieuse* , de Dorimond : elle est poussée à l'excès ; et cette Piece est remplie de mauvaises plaisanteries et de jeux de mots des plus obscènes et des plus grossiers qu'on ait jamais mis sur les tréteaux et dans la bouche des derniers bateleurs.

sion ; mais les scenes suivantes n'auroient été que des répétitions de ce qu'auroit dit Isabelle. D'ailleurs, la surprise eût été moins piquante ; et lorsque cette jeune personne, qui dans l'avant-scene a déja disposé ses batteries, dit, à part, ce vers,

Je fais pour une fille un projet bien hardi !

l'impatience de savoir ce projet est une des situations les plus agréables pour le public. Le prévenir eût été la route commune, mais n'eut pas été celle d'un homme de génie, et Moliere conduit cette impatience aussi loin qu'elle peut aller, en employant la moitié de la scene troisieme à des débats de politesse de la part de l'amant, et de grossiéreté de la part du tuteur. C'est dans ces situations charmantes et aussi bien ménagées que consiste le vrai génie comique. Tous les efforts des successeurs de Moliere n'ont pu rien produire encore d'aussi théatral et d'aussi plaisant.... »

« Moliere, pour passer à son dénouement et à la derniere ruse d'Isabelle, avoit besoin d'en fonder la nécessité pressante. Il en trouve le moyen dans l'enchantement ridicule de Sga-

narelle qui se croit adoré, et qui fixe son mariage avec sa pupile au jour suivant, en sorte que cette jeune personne ne peut plus attendre que Valere, dans trois jours, seconde le projet qu'elle a de quitter le vieillard amoureux, et qu'elle est contrainte de briser elle-même ses fers par un stratagême nouveau et plus hardi que ceux qu'elle a employés jusqu'alors. Moliere sait se porter d'un mouvement à un autre ; et, ce qu'il y a de plus difficile, il sait toujours en établir la raison.... »

« Lorsque dans la quatorzieme scene du second acte, Sganarelle trompé par Isabelle, de laquelle il croit être aimé, veut lui donner sa main à baiser, Moliere passe un peu le but, et c'est d'après quelques exagérations de cette espece, que Despréaux disoit que *Térence avoit sur Moliere l'avantage de demeurer toujours où il en faut demeurer ;* mais le critique auroit dû ajouter que cet avantage de Térence étoit bien rare, et que, d'ailleurs, il avoit sa source dans le peu de chaleur du Poëte Latin, qui, au rapport d'Auguste, *n'étoit qu'un demi Ménandre....* »

« Dans la scene cinquieme du premier acte, Moliere, avec une adresse merveilleuse, avoit annoncé que Sganarelle avoit un mauvais œil. C'est par ce mauvais œil de Sganarelle qu'il justifia la répugnance d'Isabelle pour lui, et qu'il rend plus vraisemblable la hardiesse avec laquelle cette jeune innocente trompe ce tuteur, avec quelque sorte de décence, en donnant, dans la quatorzieme scene du second acte, sa main à baiser à son amant, tandis qu'elle se jette dans les bras du vieillard, dont elle couvre apparemment l'œil qui pourroit l'appercevoir.... »

« Le rôle d'Ariste de cette Piece est le chef-d'œuvre de la raison. Comme beaucoup de Lecteurs cherchent à connoître l'Auteur par ses Ouvrages, c'est dans les rôles de cette espece qu'il faut aller chercher Moliere. Il est Ariste dans *L'Ecole des Maris*, Chrisalde dans *L'Ecole des Femmes*, Cléanthe dans *Tartuffe*, et le Clitandre des *Femmes Savantes*. L'extrait de ce que disent ces personnages seroit l'image fidelle de la saine philosophie, de la sagesse et de la vertu de cet Écrivain. »

Riccoboni, dans ses *Observations sur la Comé-*

die et sur le génie de Moliere, parle, avec beaucoup d'éloges, de *L'Ecole des Maris*, et la compare, avec avantage, à *La discreta Enamorada*, de Lopes de Véga, et au Conte de la troisieme nouvelle de la troisieme journée du *Décaméron*, de Bocace. On sait que ce Conte a été imité, en vers françois, par notre charmant et inimitable conteur, le bon La Fontaine, sous le titre de *La confidente sans le savoir*. Ce Conte de La Fontaine a fourni au Théatre de l'Ambigu-Comique le sujet d'une jolie petite Comédie, en un acte en prose, sous le même titre, donnée, avec succès, par un anonyme, il y a une quinzaine d'années. Cette petite Piece n'a pas d'autre ressemblance avec *L'Ecole des Maris*.

L'ÉCOLE DES MARIS,

COMÉDIE,

EN TROIS ACTES, EN VERS,

DE MOLIERE;

Représentée, pour la premiere fois, sur le Théatre du Palais-Royal, le 14 Juin 1661.

PERSONNAGES.

SGANARELLE, frere d'Ariste.

ARISTE, frere de Sganarelle.

ISABELLE, sœur de Léonor.

LÉONOR, sœur d'Isabelle.

VALERE, amant d'Isabelle.

LISETTE, suivante de Léonor.

ERGASTE, valet de Valere.

UN COMMISSAIRE.

UN NOTAIRE.

DEUX LAQUAIS.

La Scene est à Paris, dans une Place publique.

L'ÉCOLE DES MARIS, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SGANARELLE, ARISTE.

SGANARELLE.

Mon frere, s'il vous plaît, ne discourons point tant,
Et que chacun de nous vive comme il l'entend.
Bien que sur moi des ans vous ayiez l'avantage,
Et soyiez assez vieux pour devoir être sage,
Je vous dirai pourtant que mes intentions
Sont de ne prendre point de vos corrections,
Que j'ai, pour tout conseil, ma fantaisie à suivre,
Et me trouve fort bien de ma façon de vivre.

ARISTE.

Mais chacun la condamne.

SGANARELLE.

Oui, des fous comme vous,
Mon frere.

ARISTE.

Grand merci ! le compliment est doux !

SGANARELLE.

Je voudrois bien savoir, puisqu'il faut tout entendre,
Ce que ces beaux censeurs en moi peuvent reprendre ?

ARISTE.

Cette farouche humeur, dont la sévérité
Fuit toutes les douceurs de la société,
À tous vos procédés inspire un air bizarre,
Et, jusques à l'habit, rend tout chez vous barbare.

SGANARELLE.

Il est vrai qu'à la mode il faut m'assujettir ;
Et ce n'est pas pour moi que je me dois vêtir ?
Ne voudriez-vous point, par vos belles sornettes,
Monsieur mon frere aîné, car, Dieu merci, vous l'êtes
D'une vingtaine d'ans, à ne vous rien céler,
Et cela ne vaut pas la peine d'en parler ;
Ne voudriez-vous point, dis-je, sur ces matieres
De vos jeunes muguets m'inspirer les manieres,
M'obliger à porter de ces petits chapeaux
Qui laissent éventer leurs débiles cerveaux,
Et de ces blonds cheveux, de qui la vaste enflure
Des visages humains offusque la figure ?
De ces petits pourpoints sous les bras se perdans,
Et de ces grands collets jusqu'au nombril pendans ?
De ces manches qu'à table on voit tâter les sauces,
Et de ces cotillons, appellés haut-de-chausses ?

De ces souliers mignons de rubans revêtus,
Qui vous font ressembler à des pigeons pattus?
Et de ces grands canons, où, comme en des entraves,
On met tous les matins ses deux jambes esclaves,
Et par qui nous voyons ces Messieurs les galans
Marcher écarquillés ainsi que des volans?
Je vous plairois, sans doute, équipé de la sorte,
Et je vous vois porter les sottises qu'on porte.

ARISTE.

Toujours au plus grand nombre on doit s'accommoder,
Et jamais il ne faut se faire regarder.
L'un et l'autre excès choque, et tout homme bien sage
Doit faire des habits, ainsi que du langage;
N'y rien trop affecter, et, sans empressement,
Suivre ce que l'usage y fait de changement.
Mon sentiment n'est pas qu'on prenne la méthode
De ceux qu'on voit toujours renchérir sur la mode;
Et qui, dans cet excès, dont ils sont amoureux,
Seroient fâchés qu'un autre eût été plus loin qu'eux.
Mais je tiens qu'il est mal, sur quoi que l'on se fonde,
De fuir obstinément ce que suit tout le monde,
Et qu'il vaut mieux souffrir d'être au nombre des fous,
Que du sage parti se voir seul contre tous.

SGANARELLE.

Cela sent son vieillard, qui, pour en faire accroire
Cache ses cheveux blancs d'une perruque noire.

ARISTE.

C'est un étrange fait du soin que vous prenez,
A me venir toujours jetter mon âge au nez;
Et qu'il faille qu'en moi sans cesse je vous voie

Blâmer l'ajustement, aussi-bien que la joie;
Comme si, condamnée à ne plus rien chérir,
La vieillesse devoit ne songer qu'à mourir,
Et d'assez de laideur n'est pas accompagnée,
Sans se tenir encor mal-propre et rechignée!

SGANARELLE.

Quoi qu'il en soit, je suis attaché fortement
A ne démordre point de mon habillement.
Je veux une coïffure, en dépit de la mode,
Sous qui toute ma tête ait un abri commode,
Un bon pourpoint, bien long, et fermé comme il faut,
Qui, pour bien digérer, tienne l'estomac chaud,
Un haut-de-chausse fait justement pour ma cuisse,
Des souliers où mes pieds ne soient point au supplice,
Ainsi qu'en ont usé sagement nos ayeux;
Et qui me trouve mal, n'a qu'à fermer les yeux.

SCENE II.

LÉONOR, ISABELLE, LISETTE; ARISTE, SGANARELLE, *parlant bas sur le devant du Théâtre, sans être apperçus de Léonor, d'Isabelle et de Lisette.*

LÉONOR, *à Isabelle.*

Je me charge de tout, en cas que l'on vous gronde.

LISETTE, *à Isabelle.*

Toujours dans une chambre à ne point voir le monde?

ISABELLE.

Il est ainsi bâti.

LÉONOR.

Je vous en plains, ma sœur !

LISETTE, *à Léonor.*

Bien vous prend que son frere ait toute une autre humeur,
Madame ; et le destin vous fut bien favorable
En vous faisant tomber aux mains du raisonnable !

ISABELLE, *à Léonor.*

C'est un miracle encor qu'il ne m'ait aujourd'hui
Enfermée à la clef, ou menée avec lui.

LISETTE.

Ma foi ! je l'enverrois au diable, avec sa fraise,
Et....

SGANARELLE, *heurté par Lisette.*

Où donc allez-vous, qu'il ne vous en déplaise ?

LÉONOR.

Nous ne savons encore, et je pressois ma sœur
De venir du beau tems respirer la douceur ;
Mais....

SGANARELLE, *à Léonor.*

Pour vous, vous pouvez aller où bon vous semble.
(*Montrant Lisette.*)
Vous n'avez qu'à courir, vous voilà deux ensemble...
(*A Isabelle.*)
Mais vous, je vous défends, s'il vous plaît, de sortir.

ARISTE.

Ah ! laissez-les, mon frere, aller se divertir.

SGANARELLE.

Je suis votre valet, mon frere !

ARISTE.

La jeunesse
Veut....

SGANARELLE, *l'interrompant.*

La jeunesse est sotte, et parfois la vieillesse.

ARISTE.

Croyez-vous qu'elle est mal d'être avec Léonor?

SGANARELLE.

Non pas; mais avec moi je la crois mieux encor.

ARISTE.

Mais....

SGANARELLE, *l'interrompant.*

Mais ses actions de moi doivent dépendre,
Et je sais l'intérêt enfin que j'y dois prendre.

ARISTE.

A celles de sa sœur ai-je un moindre intérêt?

SGANARELLE.

Mon Dieu, chacun raisonne, et fait comme il lui plaît.
Elles sont sans parens, et notre ami, leur pere,
Nous commit leur conduite, à son heure derniere;
Et, nous chargeant tous deux, ou de les épouser,
Ou, sur notre refus, un jour d'en disposer,
Sur elles, par contrat, nous sut, dès leur enfance,
Et de pere et d'époux donner pleine puissance....
(*Montrant Léonor.*)
D'élever celle-là vous prîtes le souci,
Et moi, je me chargeai du soin de celle-ci.
(*Montrant Isabelle*)
Selon vos volontés vous gouvernez la vôtre;
Laissez-moi, je vous prie, à mon gré, régir l'autre.

ARISTE.

Il me semble....

SGANARELLE,

SGANARELLE, *l'interrompant.*

Il me semble, et je le dis tout haut,
Que sur un tel sujet c'est parler comme il faut.
Vous souffrez que la vôtre aille leste et pimpante;
Je le veux bien : qu'elle ait et laquais et suivante;
J'y consens : qu'elle coure, aime l'oisiveté,
Et soit des Damoiseaux flairée en liberté :
J'en suis fort satisfait; mais j'entends que la mienne
Vive à ma fantaisie, et non pas à la sienne;
Que d'une serge honnête elle ait son vêtement,
Et ne porte le noir qu'aux bons jours seulement;
Qu'enfermée au logis, en personne bien sage,
Elle s'applique toute aux choses du ménage,
A recoudre mon linge, aux heures de loisir,
Ou bien à tricotter quelques bas, par plaisir;
Qu'aux discours des muguets elle ferme l'oreille,
Et ne sorte jamais sans avoir qui la veille.
Enfin la chair est foible, et j'entends tous les bruits.
Je ne veux point porter de cornes, si je puis;
Et, comme à m'épouser sa fortune l'appelle,
Je prétends, corps pour corps, pouvoir répondre d'elle.

ISABELLE.

Vous n'avez pas sujet, que je crois....

SGANARELLE, *l'interrompant.*

Taisez-vous!
Je vous apprendrai bien s'il faut sortir sans nous!

LÉONOR.

Quoi donc, Monsieur?...

SGANARELLE, *l'interrompant.*

Mon Dieu, Madame, sans langage!
Je ne vous parle pas, car vous êtes trop sage!

LÉONOR.

Voyez-vous Isabelle avec nous à regret?

SGANARELLE.

Oui, vous me la gâtez, puisqu'il faut parler net.
Vos visites ici ne font que me déplaire,
Et vous m'obligerez de ne nous en plus faire.

LÉONOR.

Voulez-vous que mon cœur vous parle net aussi?
J'ignore de quel œil elle voit tout ceci;
Mais je sais ce qu'en moi feroit la défiance,
Et, quoiqu'un même sang nous ait donné naissance,
Nous sommes bien peu sœurs, s'il faut que chaque jour
Vos manieres d'agir lui donnent de l'amour!

LISETTE, *à Sganarelle.*

En effet, tous ces soins sont des choses infâmes.
Sommes nous chez les Turcs pour renfermer les femmes?
Car on dit qu'on les tient esclaves en ce lieu,
Et que c'est pour cela qu'ils sont maudits de Dieu.
Notre honneur est, Monsieur, bien sujet à foiblesse,
S'il faut qu'il ait besoin qu'on le garde sans cesse!
Pensez-vous, après tout, que ces précautions
Servent de quelque obstacle à nos intentions;
Et, quand nous nous mettons quelque chose à la tête,
Que l'homme le plus fin ne soit pas une bête?
Toutes ces gardes-là sont visions de fous;
Le plus sûr est, ma foi! de se fier en nous;

Qui nous gêne se met en un péril extrême,
Et toujours notre honneur veut se garder lui-même.
C'est nous inspirer presque un desir de pécher
Que montrer tant de soins de nous en empêcher;
Et si par un mari je me voyois contrainte,
J'aurois fort grande pente à confirmer sa crainte!

SGANARELLE, *à Ariste.*

Voilà, beau Précepteur, votre éducation;
Et vous souffrez cela, sans nulle émotion?

ARISTE.

Mon frere, son discours ne doit que faire rire;
Elle a quelque raison en ce qu'elle veut dire.
Leur sexe aime à jouir d'un peu de liberté:
On le retient fort mal par tant d'austérité;
Et les soins défians, les verroux et les grilles
Ne font pas la vertu des femmes, ni des filles:
C'est l'honneur qui les doit tenir dans le devoir,
Non la sévérité que nous leur faisons voir.
C'est une étrange chose, à vous parler sans feinte,
Qu'une femme qui n'est sage que par contrainte.
En vain sur tous ses pas nous prétendons régner,
Je trouve que le cœur est ce qu'il faut gagner;
Et je ne tiendrois, moi, quelque soin qu'on se donne,
Mon honneur gueres sûr aux mains d'une personne
A qui, dans les desirs qui pourroient l'assaillir,
Il ne manqueroit rien qu'un moyen de faillir!

SGANARELLE.

Chansons que tout cela!

ARISTE.

Soit ; mais je tiens sans cesse
Qu'il nous faut en riant instruire la jeunesse ;
Reprendre ses défauts avec grande douceur,
Et du nom de vertu ne lui point faire peur.
Mes soins pour Léonor ont suivi ces maximes ;
Des moindres libertés je n'ai point fait des crimes,
A ses jeunes desirs j'ai toujours consenti,
Et je ne m'en suis point, grace au Ciel, repenti.
J'ai souffert qu'elle ait vu les belles compagnies,
Les divertissemens, les Bals, les Comédies ;
Ce sont choses, pour moi, que je tiens, de tout tems,
Fort propres à former l'esprit des jeunes gens ;
Et l'école du monde, en l'air dont il faut vivre,
Instruit mieux à mon gré que ne fait aucun livre.
Elle aime à dépenser en habits, linge et nœuds ;
Que voulez-vous ? Je tâche à contenter ses vœux ;
Et ce sont des plaisirs qu'on peut, dans nos familles,
Lorsque l'on a du bien, permettre aux jeunes filles.
Un ordre paternel l'oblige à m'épouser ;
Mais mon dessein n'est pas de la tyranniser.
Je sais bien que nos ans ne se rapportent guere,
Et je laisse à son choix liberté toute entiere.
Si quatre mille écus de rente, bien venans,
Une grande tendresse et des soins complaisans
Peuvent, à son avis, pour un tel mariage,
Réparer entre nous l'inégalité d'âge,
Elle peut m'épouser ; si-non, choisir ailleurs.
Je consens que sans moi ses destins soient meilleurs ;

Et j'aime mieux la voir sous un autre hyménée
Que si contre son gré sa main m'étoit donnée.

SGANARELLE.

Eh ! qu'il est doucereux ! c'est tout sucre et tout miel !

ARISTE.

Enfin, c'est mon humeur, et j'en rends grace au Ciel !
Je ne suivrois jamais ces maximes séveres
Qui font que les enfans comptent les jours des peres.

SGANARELLE.

Mais ce qu'en la jeunesse on prend de liberté,
Ne se retranche pas avec facilité ;
Et tous ses sentimens suivront mal votre envie,
Quand il faudra changer sa maniere de vie.

ARISTE.

Et pourquoi la changer ?

SGANARELLE.

Pourquoi ?

ARISTE.

Oui.

SGANARELLE.

Je ne sai.

ARISTE.

Y voit-on quelque chose où l'honneur soit blessé ?

SGANARELLE.

Quoi ! si vous l'épousez, elle pourra prétendre
Les mêmes libertés que fille on lui voit prendre ?

ARISTE.

Pourquoi non ?

SGANARELLE.

Vos desirs lui seront complaisans,
Jusques à lui laisser et mouches et rubans?

ARISTE.

Sans doute.

SGANARELLE.

A lui souffrir, en cervelle troublée,
De courir tous les Bals et les lieux d'assemblée?

ARISTE.

Oui vraiment.

SGANARELLE.

Et chez vous iront les Damoiseaux?

ARISTE.

Et quoi donc?

SGANARELLE.

Qui joûront et donneront cadeaux?

ARISTE.

D'accord.

SGANARELLE.

Et votre femme entendra les fleurettes?

ARISTE.

Fort bien.

SGANARELLE.

Et vous verrez ces visites muguettes,
D'un œil à témoigner de n'en être point saoul?

ARISTE.

Cela s'entend.

SGANARELLE.

Allez, vous êtes un vieux fou !...
(*A Isabelle.*)
Rentrez, pour n'ouïr point cette pratique infâme !.
(*Isabelle rentre chez Sganarelle.*)

SCENE III.

ARISTE, SGANARELLE, LÉONOR, LISETTE.

ARISTE, *à Sganarelle.*

Je veux m'abandonner à la foi de ma femme,
Et prétends toujours vivre ainsi que j'ai vécu.

SGANARELLE, *à part.*

Que j'aurai de plaisir quand il sera cocu !

ARISTE, *riant.*

J'ignore pour quel sort mon astre m'a fait naître ;
Mais je sais que pour vous, si vous manquez de l'être,
On ne vous en doit point imputer le défaut,
Car vos soins pour cela font bien tout ce qu'il faut !

SGANARELLE.

Riez donc, beau rieur !... Oh ! que cela doit plaire
De voir un goguenard presque sexagénaire !

LÉONOR.

Du sort dont vous parlez je le garantis, moi,
S'il faut que par l'hymen il reçoive ma foi :

Il s'en peut assurer; mais sachez que mon ame
Ne répondroit de rien, si j'étois votre femme.

LISETTE, *à Sganarelle.*

C'est conscience à ceux qui s'assurent en nous;
Mais c'est pain béni, certe, à des gens comme vous!

SGANARELLE.

Allez, langue maudite, et des plus mal apprises!

ARISTE.

Vous vous êtes, mon frere, attiré ces sottises....
Adieu. Changez d'humeur, et soyez averti
Que renfermer sa femme est un mauvais parti;
Je suis votre valet.

SGANARELLE.

Je ne suis pas le vôtre.

(Ariste rentre chez lui, avec Léonor et Lisette.)

SCENE IV.

SGANARELLE, *seul.*

OH! que les voilà bien tous formés l'un pour l'autre!
Quelle belle famille! Un vieillard insensé
Qui fait le dameret dans un corps tout cassé;
Une fille maîtresse et coquette suprême,
Des valets impudens!... Non, la sagesse même
N'en viendroit pas à bout, perdroit sens et raison
A vouloir corriger une telle maison!....

Isabelle pourroit perdre, dans ces hantises,
Les semences d'honneur qu'avec nous elle a prises;
Et, pour l'en empêcher, dans peu nous prétendons
Lui faire aller revoir nos choux et nos dindons!

SCENE V.

VALERE, ERGASTE, SGANARELLE.

VALERE, *à Ergaste, dans le fond du Théatre, en lui montrant Sganarelle.*

Ergaste, le voilà cet Argus que j'abhorre,
Le sévere tuteur de celle que j'adore.

SGANARELLE, *à part, se croyant seul.*

N'est-ce pas quelque chose, enfin, de surprenant
Que la corruption des mœurs de maintenant?

VALERE, *à Ergaste.*

Je voudrois l'accoster, s'il est en ma puissance,
Et tâcher de lier avec lui connoissance.

SGANARELLE, *à part, se croyant seul.*

Au lieu de voir régner cette sévérité
Qui composoit si bien l'ancienne honnêteté,
La jeunesse en ces lieux, libertine, absolue,
Ne prend....

(*Valere salue Sganarelle de loin.*)

VALERE, *à Ergaste.*

Il ne voit pas que c'est lui qu'on salue.

ERGASTE.

Son mauvais œil peut-être est de ce côté-ci.
Passons du côté droit.

SGANARELLE, *à part, se croyant seul.*

Il faut sortir d'ici.
Le séjour de la ville en moi ne peut produire
Que des ...

VALERE, *à Ergaste, en s'approchant, peu-à-peu, de Sganarelle.*

Il faut chez lui tâcher de m'introduire.

SGANARELLE, *à part, entendant quelque bruit.*

(*Se croyant seul.*
Hé! j'ai cru qu'on parloit... Aux champs, graces aux Cieux!
Les sottises du tems ne blessent point mes yeux.

ERGASTE, *à Valere.*

Abordez-le.

SGANARELLE, *entendant encore du bruit.*

(*N'entendant plus rien.*)
Plaît-il?... Les oreilles me cornent.
(*Se croyant seul.*)
Là, tous les passe tems de nos filles se bornent...
(*Il apperçoit Valere qui le salue.*)
Est-ce à nous?

ERGASTE, *à Valere.*

Approchez!

SGANARELLE, *sans prendre garde à Valere.*

Là, nul godelureau

(Valere le salue encore.)

Ne vient... Que diable!...

(Il se retourne, et voit Ergaste qui le salue de l'autre côté.)

Encor? Que de coups de chapeau!

VALERE.

Monsieur, un tel abord vous interrompt peut-être?

SGANARELLE.

Cela se peut.

VALERE.

Mais quoi! l'honneur de vous connoître
M'est un si grand bonheur, m'est un si doux plaisir
Que de vous saluer j'avois un grand desir.

SGANARELLE.

Soit.

VALERE.

Et de vous venir, mais sans nul artifice,
Assurer que je suis tout à votre service.

SGANARELLE.

Je le crois.

VALERE.

J'ai le bien d'être de vos voisins,
Et j'en dois rendre grace à mes heureux destins!

SGANARELLE.

C'est bien fait.

VALERE.

Mais, Monsieur, savez-vous les nouvelles
Que l'on dit à la Cour, et qu'on tient pour fidelles?

SGANARELLE.

Que m'importe?

VALERE.

Il est vrai; mais pour les nouveautés,
On peut avoir parfois des curiosités.
Vous irez voir, Monsieur, cette magnificence
Que de notre Dauphin prépare la naissance?

SGANARELLE.

Si je veux.

VALERE.

Avouons que Paris nous fait part
De cent plaisirs charmans qu'on n'a point autre part?
Les Provinces auprès sont des lieux solitaires.
A quoi donc passez-vous le tems?

SGANARELLE.

A mes affaires.

VALERE.

L'esprit veut du relâche, et succombe parfois
Par trop d'attachement aux sérieux emplois.
Que faites-vous les soirs avant qu'on se retire?

SGANARELLE.

Ce qui me plaît.

VALERE.

Sans doute: on ne peut pas mieux dire;
Cette réponse est juste, et le bon sens paroît
A ne vouloir jamais faire que ce qui plaît.
Si je ne vous croyois l'ame trop occupée,
J'irois parfois chez vous passer l'après-soupée.

SGANARELLE.

Serviteur.

(*Il rentre chez lui.*)

SCENE VI.

SCENE VI.

VALERE, ERGASTE.

VALERE.

Que dis-tu de ce bizarre fou?

ERGASTE.

Il a le repart brusque, et l'accueil loup-garou!

VALERE.

Ah! j'enrage!

ERGASTE.

Eh! de quoi!

VALERE.

De quoi? c'est que j'enrage
De voir celle que j'aime au pouvoir d'un sauvage,
D'un dragon surveillant, dont la sévérité
Ne lui laisse jouir d'aucune liberté!

ERGASTE.

C'est ce qui fait pour vous; et, sur ces conséquences,
Votre amour doit fonder de grandes espérances.
Apprenez, pour avoir votre esprit affermi,
Qu'une femme qu'on garde est gagnée à demi,
Et que les noirs chagrins des maris ou des peres,
Ont toujours du galant avancé les affaires.
Je coquette fort peu, c'est mon moindre talent,
Et de profession je ne suis point galant;
Mais j'en ai servi vingt de ces chercheurs de proie,
Qui disoient fort souvent que leur plus grande joie

Étoit de rencontrer de ces maris fâcheux,
Qui jamais sans gronder ne reviennent chez eux;
De ces brutaux fieffés, qui, sans raison, ni suite,
De leurs femmes en tout contrôlent la conduite,
Et, du nom de mari fiérement se parans,
Leur rompent en visiere aux yeux des soupirans.
On en sait, disent-ils, prendre ses avantages;
Et l'aigreur de la Dame à ces sortes d'outrages,
Dont la plaint doucement le complaisant témoin,
Est un champ à pousser les choses assez loin:
En un mot, ce vous est une attente assez belle
Que la sévérité du tuteur d'Isabelle.

VALERE.

Mais depuis quatre mois que je l'aime ardemment,
Je n'ai pour lui parler pu trouver un moment.

ERGASTE.

L'amour rend inventif; mais vous ne l'êtes guere,
Et si j'avois été....

VALERE, *l'interrompant.*

Mais qu'aurois-tu pu faire,
Puisque sans ce brutal on ne la voit jamais,
Et qu'il n'est là-dedans servantes, ni valets
Dont, par l'appât flatteur de quelque récompense,
Je puisse pour mes feux ménager l'assitance?

ERGASTE.

Elle ne sait donc pas encor que vous l'aimez?

VALERE.

C'est un point dont mes vœux ne sont pas informés.
Par-tout où ce farouche a conduit cette belle,
Elle m'a toujours vu, comme une ombre, après elle,

Et mes regards aux siens ont tâché chaque jour
De pouvoir expliquer l'excès de mon amour.
Mes yeux ont fort parlé ; mais qui me peut apprendre
Si leur langage enfin a pu se faire entendre ?

ERGASTE.

Ce langage, il est vrai, peut-être obscur, parfois,
S'il n'a pour truchement l'écriture ou la voix.

VALERE.

Que faire pour sortir de cette peine extrême,
Et savoir si la belle a connu que je l'aime ?
Dis-m'en quelque moyen ?

ERGASTE.

C'est ce qu'il faut trouver.
Entrons un peu chez vous, afin d'y mieux rêver.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, SGANARELLE.

SGANARELLE.

VA, je sais la maison, et connois la personne
Aux marques seulement que ta bouche me donne.

ISABELLE, *à part.*

O Ciel! sois-moi propice, et seconde en ce jour
Le stratagême adroit d'un innocent amour.

SGANARELLE.

Dis-tu pas qu'on t'a dit qu'il s'appelle Valere?

ISABELLE.

Oui.

SGANARELLE.

Va, sois en repos, rentre et me laisse faire;
Je vais parler sur l'heure à ce jeune étourdi.

ISABELLE, *en s'en allant.*

Je fais, pour une fille, un projet bien hardi;
Mais l'injuste rigueur dont envers moi l'on use
Dans tout esprit bien fait me servira d'excuse.

SCENE II.

SGANARELLE, *seul.*

(Il frappe à sa porte, croyant que c'est celle de Valere.)

Ne perdons point de tems: c'est ici.... Qui va là?
Bon; je rêve. Holà, dis-je, holà quelqu'un, holà!
Je ne m'étonne pas: après cette lumiere,
S'il y venoit tantôt de si douce maniere,
Mais je veux me hâter, et de son fol espoir....

SCENE III.

VALERE, ERGASTE, SGANARELLE.

SGANARELLE, *à Ergaste qui est sorti brusquement.*

Peste soit du gros bœuf, qui, pour me faire cheoir,
Se vient devant mes pas planter comme une perche.

VALERE.

Monsieur, j'ai du regret....

SGANARELLE, *l'interrompant.*

Ah! c'est vous que je cherche.

VALERE.

Moi, Monsieur?

SGANARELLE.

Vous. Valere est-il pas votre nom?

VALERE.

Oui.

SGANARELLE.

Je viens vous parler, si vous le trouvez bon.

VALERE.

Puis-je être assez heureux pour vous rendre service?

SGANARELLE.

Non. Mais je prétends, moi, vous rendre un bon office,
Et c'est ce qui chez vous prend droit de m'amener.

VALERE.

Chez moi, Monsieur?

SGANARELLE.

Chez vous. Faut-il tant s'étonner?

VALERE.

J'en ai bien du sujet, et mon ame ravie
De l'honneur....

SGANARELLE, *l'interrompant.*

Laissons-là cet honneur, je vous prie.

VALERE.

Voulez-vous pas entrer?

SGANARELLE.

Il n'en est pas besoin.

VALERE.

Monsieur, de grace!

SGANARELLE.

Non, je n'irai pas plus loin.

VALERE.

Tant que vous serez là, je ne puis vous entendre.

SGANARELLE.

Moi, je n'en veux bouger.

VALERE.

Eh! bien, il faut se rendre....

(*A Ergaste.*)

Vîte, puisque Monsieur à cela se résout,
Donnez un siége ici.

SGANARELLE.

Je veux parler debout.

VALERE.

Vous souffrir de la sorte?

SGANARELLE.

Ah! contrainte effroyable!

VALERE.

Cette incivilité seroit trop condamnable!

SGANARELLE.

C'en est une que rien ne sauroit égaler,
De n'ouïr pas les gens qui veulent nous parler.

VALERE.

Je vous obéis donc.

SGANARELLE.

Vous ne sauriez mieux faire.

(*Ils font de grandes cérémonies pour se couvrir.*)

Tant de cérémonie est fort peu nécessaire.
Voulez-vous m'écouter?

VALERE.

Sans doute, et de grand cœur!

SGANARELLE.

Savez-vous, dites-moi, que je suis le tuteur

D'une fille assez jeune, et passablement belle,
Qui loge en ce quartier, et qu'on nomme Isabelle?

VALERE.

Oui.

SGANARELLE.

Si vous le savez, je ne vous l'apprends pas.
Mais savez-vous aussi, lui trouvant des appas,
Qu'autrement qu'en tuteur sa personne me touche?
Et qu'elle est destinée à l'honneur de ma couche?

VALERE.

Non.

SGANARELLE.

Je vous l'apprends donc; et qu'il est à propos
Que vos feux, s'il vous plaît, la laissent en repos.

VALERE.

Qui? moi, Monsieur?

SGANARELLE.

Oui, vous. Mettons bas toute feinte.

VALERE.

Qui vous a dit que j'ai pour elle l'ame atteinte?

SGANARELLE.

Des gens à qui l'on peut donner quelque crédit.

VALERE.

Mais encore?

SGANARELLE.

Elle-même.

VALERE.

Elle?

SGANARELLE.

Elle. Est-ce assez dit?

Comme une fille honnête, et qui m'aime d'enfance,
Elle vient de m'en faire entiere confidence;
Et, de plus, m'a chargé de vous donner avis
Que, depuis que par vous tous ses pas sont suivis,
Son cœur, qu'avec excès votre poursuite outrage,
N'a que trop de vos yeux entendu le langage;
Que vos secrets desirs lui sont assez connus,
Et que c'est vous donner des soucis superflus
De vouloir davantage expliquer une flamme
Qui choque l'amitié que me garde son ame.

VALERE.

C'est elle, dites-vous, qui de sa part vous fait....

SGANARELLE, *l'interrompant.*

Oui, vous venir donner cet avis, franc et net,
Et qu'ayant vu l'ardeur dont votre ame est blessée,
Elle vous eût plutôt fait savoir sa pensée,
Si son cœur avoit eu, dans son émotion,
A qui pouvoir donner cette commission;
Mais qu'enfin la douleur d'une contrainte extrême
L'a réduite à vouloir se servir de moi-même,
Pour vous rendre averti, comme je vous ai dit,
Qu'à tout autre que moi son cœur est interdit;
Que vous avez assez joué de la prunelle,
Et que si vous avez tant soit peu de cervelle,
Vous prendrez d'autres soins. Adieu, jusqu'au revoir.
Voilà ce que j'avois à vous faire savoir.

VALERE, *bas, à Ergaste.*

Ergaste, que dis-tu d'une telle aventure?

SGANARELLE, *à part.*

Le voilà bien surpris!

ERGASTE, *bas, a Valere.*

Selon ma conjecture,
Je tiens qu'elle n'a rien de déplaisant pour vous;
Qu'un mystere assez fin est caché là-dessous,
Et qu'enfin cet avis n'est pas d une personne
Qui veuille voir cesser l'amour qu'elle vous donne.

SGANARELLE, *à part.*

Il en tient comme il faut!

VALERE, *bas, à Ergaste.*

Tu crois mystérieux....

ERGASTE, *bas.*

Oui.... Mais il nous observe; ôtons-nous de ses yeux.

(*Valere rentre chez lui, avec Ergaste.*)

SCENE IV.

SGANARELLE, *seul.*

Que sa confusion paroît sur son visage!
Il ne s'attendoit pas, sans doute, à ce message!...
Appelons Isabelle.... Elle montre le fruit
Que l'éducation dans une ame produit.
La vertu fait ses soins, et son cœur s'y consomme
Jusques à s'offenser des seuls regards d'un homme!

SCENE V.

ISABELLE, *tenant une boîte d'or à la main*, SGANARELLE.

ISABELLE, *à part.*

J'AI peur que mon amant, plein de sa passion,
N'ait pas de mon avis compris l'intention;
Et j'en veux, dans les fers où je suis prisonniere,
Hasarder un qui parle avec plus de lumiere.

SGANARELLE.

Me voilà de retour.

ISABELLE.

Hé bien ?

SGANARELL.

Un plein effet
A suivi tes discours, et ton homme a son fait.
Il me vouloit nier que son cœur fût malade ;
Mais, lorsque de ta part j'ai marqué l'ambassade,
Il est resté d'abord et muet et confus,
Et je ne pense pas qu'il y revienne plus !

ISABELLE.

Ah! que me dites-vous ? J'ai bien peur du contraire,
Et qu'il ne nous prépare encor plus d'une affaire!

SGANARELLE.

Et sur quoi fondes-tu cette peur que tu dis?

ISABELLE.

Vous n'avez pas été plutôt hors du logis

Qu'ayant, pour prendre l'air, la tête à ma fenêtre,
J'ai vu, dans ce détour, un jeune homme paroître,
Qui d'abord, de la part de cet impertinent,
Est venu me donner un bon jour surprenant,
Et m'a droit dans ma chambre, une boîte jettée,
Qui renferme une lettre en poulet cachetée.
J'ai voulu, sans tarder, lui rejetter le tout;
Mais ses pas de la rue avoient gagné le bout,
Et je m'en sens le cœur tout gros de fâcherie!

SGANARELLE.

Voyez un peu la ruse et la friponnerie!

ISABELLE.

Il est de mon devoir de faire promptement
Reporter boîte et lettre à ce maudit amant;
Et j'aurois pour cela besoin d'une personne....
Car, d'oser à vous-même....

SGANARELLE, *l'interrompant.*

Au contraire, mignonne!
C'est me faire mieux voir ton amour et ta foi,
Et mon cœur avec joie accepte cet emploi.
Tu m'obliges par-là plus que je ne puis dire!

ISABELLE, *lui donnant la boîte.*

Tenez donc.

SAGNARELLE, *voulant ouvrir la boîte.*

Bon. Voyons ce qu'il a pu t'écrire.

ISABELLE.

Ah! Ciel! gardez-vous bien de l'ouvrir!

SGANARELLE.

Et pourquoi?

ISABELLE,

ISABELLE.

Lui voulez-vous donner à croire que c'est moi ?
Une fille d'honneur doit toujours se défendre
De lire les billets qu'un homme lui fait rendre.
La curiosité, qu'on fait lors éclater,
Marque un secret plaisir de s'en ouïr conter;
Et je trouve à propos que, toute cachetée,
Cette lettre lui soit promptement reportée,
Afin que d'autant mieux il connoisse aujourd'hui
Le mépris éclatant que mon cœur fait de lui,
Que ses feux désormais perdent toute espérance,
Et n'entreprennent plus pareille extravagance.

SGANARELLE, *à part.*

Certes, elle a raison lorsqu'elle parle ainsi....
(*A Isabelle.*)
Va, ta vertu me charme, et ta prudence aussi.
Je vois que mes leçons ont germé dans ton ame,
Et tu te montres digne enfin d'être ma femme!

ISABELLE.

Je ne veux pas pourtant gêner votre desir.
La lettre est dans vos mains, et vous pouvez l'ouvrir.

SGANARELLE.

Non, je n'ai garde! Hélas! tes raisons sont trop bonnes,
Et je vais m'acquitter du soin que tu me donnes;
A quatre pas de là dire ensuite deux mots,
Et revenir ici te remettre en repos.

(*Isabelle rentre chez Sganarelle.*)

SCENE VI.

SGANARELLE, *seul.*

DANS quel ravissement est-ce que mon cœur nage,
Lorsque je vois en elle une fille si sage!
C'est un trésor d'honneur que j'ai dans ma maison !...
Prendre un regard d'amour pour une trahison,
Recevoir un poulet comme une injure extrême,
Et le faire au galant reporter, par moi-même!
Je voudrois bien savoir, en voyant tout ceci,
Si celle de mon frere en useroit ainsi....
Ma foi! les filles sont ce que l'on les fait être....
(*Appelant et frappant à la porte de Valere.*)
Hola!

SCENE VII.

ERGASTE, SGANARELLE.

ERGASTE.

QU'EST-CE?

SGANARELLE, *lui donnant la boîte.*

Tenez, dites à votre maître
Qu'il ne s'ingere pas d'oser écrire encor
Des lettres qu'il envoie avec des boîtes d'or,

Et qu'Isabelle en est puissamment irritée....
Voyez, on ne l'a pas, au moins, décachetée;
Il connoîtra l'état que l'on fait de ses feux,
Et quel heureux succès il doit espérer d'eux.
(*Il s'en va.*)

SCENE VIII.

VALERE, ERGASTE.

VALERE.

Qui vient de te donner cette farouche bête?

ERGASTE, *ouvrant la boîte et en retirant la lettre.*

Cette lettre, Monsieur, qu'avecque cette boîte,
On prétend qu'ait reçue Isabelle de vous,
Et dont elle est, dit-il, en un fort grand courroux.
C'est, sans vouloir l'ouvrir, qu'elle vous la fait rendre.
Lisez vîte, et voyons si je me puis méprendre.

VALERE, *lisant.*

« Cette lettre vous surprendra sans doute, et l'on
» peut trouver bien hardi pour moi, et le dessein
» de vous l'écrire, et la maniere de vous la faire
» tenir; mais je me vois dans un état à ne plus
» garder de mesures. La juste horreur d'un mariage
» dont je suis menacée dans six jours, me fait ha-
» sarder toutes choses; et, dans la résolution de
» m'en affranchir, par quelque voie que ce soit,
» j'ai cru que je devois plutôt vous choisir que le

D ij

» désespoir. Ne croyez pas pourtant que vous soyiez » redevable de tout à ma mauvaise destinée. Ce » n'est pas la contrainte, où je me trouve, qui a » fait naître les sentimens que j'ai pour vous ; » mais c'est elle qui en précipite le témoignage, » et qui me fait passer sur des formalités où la » bienséance du sexe oblige. Il ne tiendra qu'à » vous que je sois à vous bientôt, et j'attends » seulement que vous m'ayiez marqué les intentions » de votre amour, pour vous faire savoir la résolu- » tion que j'ai prise ; mais, sur-tout, songez que » le tems presse, et que deux cœurs, qui s'aiment, » doivent s'entendre à demi-mot. »

ERGASTE.

Hé bien, Monsieur, le tour est-il d'original?
Pour une jeune fille elle n'en sait pas mal !
De ces ruses d'amour la croiroit-on capable ?

VALERE.

Ah ! je la trouve là tout-à-fait adorable !
Ce trait de son esprit et de son amitié
Accroît pour elle encor mon amour de moitié,
Et joint au sentiment que sa beauté m'inspire...

ERGASTE, *l'interrompant.*

La dupe vient ; songez à ce qu'il vous faut dire.

SCENE IX.

SGANARELLE, VALERE, ERGASTE.

SGANARELLE, *à part, se croyant seul, et tenant un papier à la main.*

O trois et quatre fois béni soit cet édit
Par qui des vêtemens le luxe est interdit!
Les peines des maris ne seront plus si grandes,
Et les femmes auront un frein à leurs demandes.
Oh! que je sais au Roi bon gré de ces décris!
Et que, pour le repos de ces mêmes maris,
Je voudrois bien qu'on fît de la coquetterie,
Comme de la guipure et de la broderie!
J'ai voulu l'acheter l'édit expressément,
Afin que d'Isabelle il soit lu hautement;
Et ce sera tantôt, n'étant plus occupée,
Le divertissement de notre après-soupée.
(*A Valere, qu'il apperçoit.*)
Enverrez-vous encor, Monsieur aux blonds cheveux,
Avec des boîtes d'or, des billets amoureux?
Vous pensiez bien trouver quelque jeune coquette,
Friande de l'intrigue et tendre à la fleurette?
Vous voyez de quel air on reçoit vos joyaux?
Croyez-moi, c'est tirer votre poudre aux moineaux.
Elle est sage; elle m'aime, et votre amour l'outrage.
Prenez visée ailleurs, et troussez-moi bagage.

VALERE.

Oui, oui, votre mérite, à qui chacun se rend,

Est à mes vœux, Monsieur, un obstacle trop grand;
Et c'est folie à moi, dans mon ardeur fidelle,
De prétendre avec vous à l'amour d'Isabelle!

SGANARELLE.

Il est vrai, c'est folie.

VALERE.

Aussi n'aurois-je pas
Abandonné mon cœur à suivre ses appas
Si j'avois pu prévoir que ce cœur misérable
Dût trouver un rival comme vous redoutable!

SGANARELLE.

Je le crois!

VALERE.

Je n'ai garde à présent d'espérer!
Je vous cede, Monsieur; et c'est sans murmurer.

SGANARELLE.

Vous faites bien!

VALERE.

Le droit de la sorte l'ordonne;
Et de tant de vertus brille votre personne
Que j'aurois tort de voir d'un regard de courroux
Les tendres sentimens qu'Isabelle a pour vous.

SGANARELLE.

Cela s'entend.

VALERE.

Oui, oui, je vous quitte la place....
Mais je vous prie, au moins, et c'est la seule grace,
Monsieur, que vous demande un misérable amant,
Dont vous seul aujourd'hui causez tout le tourment,
Je vous conjure donc d'assurer Isabelle

Que, si depuis trois mois mon cœur brûle pour elle,
Cet amour est sans tache, et n'a jamais pensé
A rien dont son honneur ait lieu d'être offensé!

SGANARELLE.

Oui.

VALERE.

Que, ne dépendant que du choix de mon ame,
Tous mes desseins étoient de l'obtenir pour femme,
Si les destins, en vous, qui captivez son cœur,
N'opposoient un obstacle à cette juste ardeur.

SGANARELLE.

Fort bien!

VALERE.

Que, quoi qu'on fasse, il ne lui faut pas croire
Que jamais ses appas sortent de ma mémoire;
Que, quelque arrêt des Cieux qu'il me faille subir,
Mon sort est de l'aimer jusqu'au dernier soupir;
Et que, si quelque chose étouffe mes poursuites,
C'est le juste respect que j'ai pour vos mérites.

SGANARELLE.

C'est parler sagement, et je vais de ce pas
Lui faire ce discours qui ne la choque pas....
Mais, si vous me croyez, tâchez de faire en sorte
Que de votre cerveau cette passion sorte.
Adieu.

ERGASTE, *bas, à Valere.*

La dupe est bonne!

(Valere rentre chez lui, avec Ergaste.)

SCENE X.

SGANARELLE, *seul.*

Il me fait grand pitié,
Ce pauvre malheureux, tout rempli d'amitié !
Mais c'est un mal pour lui de s'être mis en tête
De vouloir prendre un fort qui se voit ma conquête.

(Il heurte à sa porte, et Isabelle paroît.)

SCENE XI.

ISABELLE, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Jamais amant n'a fait tant de trouble éclater
Au poulet renvoyé, sans le décacheter.
Il perd toute espérance, enfin, et se retire;
Mais il m'a tendrement conjuré de te dire:
« Que, du moins, en t'aimant, il n'a jamais pensé
» A rien dont ton honneur ait lieu d'être offensé,
» Et que, ne dépendant que du choix de son ame,
» Tous ses desirs étoient de t'obtenir pour femme,
» Si les destins, en moi, qui captive ton cœur,
» N'opposoient un obstacle à cette juste ardeur;
» Que, quoi qu'on puisse faire, il ne te faut pas croire

» Que jamais tes appas sortent de sa mémoire;
» Que, quelque arrêt des Cieux qu'il lui faille subir,
» Son sort est de t'aimer jusqu'au dernier soupir;
» Et que, si quelque chose étouffe sa poursuite,
» C'est le juste respect qu'il a pour mon mérite. »
Ce sont ses propres mots; et, loin de le blâmer,
Je le trouve honnête homme, et le plains de t'aimer.

ISABELLE, *à part.*

Ses feux ne trompent point ma secrete croyance,
Et toujours ses regards m'en ont dit l'innocence.

SGANARELLE.

Que dis-tu?

ISABELLE.

Qu'il m'est dur que vous plaigniez si fort
Un homme que je hais, à l'égal de la mort;
Et que, si vous m'aimiez autant que vous le dites,
Vous sentiriez l'affront que me font ses poursuites.

SGANARELLE.

Mais il ne savoit pas tes inclinations;
Et, par l'honnêteté de ses intentions,
Son amour ne mérite....

ISABELLE, *l'interrompant.*

Est-ce les avoir bonnes,
Dites-moi, de vouloir enlever les personnes?
Est-ce être homme d'honneur de former des desseins
Pour m'épouser de force, en m'ôtant de vos mains?
Comme si j'étois fille à supporter la vie
Après qu'on m'auroit fait une telle infamie!

SGANARELLE.

Comment?

ISABELLE.

Oui, oui, j'ai su que ce traître d'amant
Parle de m'obtenir par un enlévement,
Et j'ignore, pour moi, les pratiques secretes
Qui l'ont instruit si-tôt du dessein que vous faites
De me donner la main dans huit jours, au plus tard,
Puisque ce n'est que d'hier que vous m'en fîtes part.
Mais il veut prévenir, dit-on, cette journée
Qui doit à votre sort unir ma destinée.

SGANARELLE.

Voilà qui ne vaut rien!

ISABELLE, *ironiquement.*

Oh! que pardonnez-moi!
C'est un fort honnête homme, et qui ne sent pour moi....

SGANARELLE, *l'interrompant.*

Il a tort; et ceci passe la raillerie!

ISABELLE.

Allez, votre douceur entretient sa folie!
S'il vous eût vu tantôt lui parler vertement,
Il craindroit vos transports et mon ressentiment;
Car c'est encor depuis sa lettre méprisée
Qu'il a dit ce dessein, qui m'a scandalisée;
Et son amour conserve, ainsi que je l'ai su,
La croyance qu'il est dans mon cœur bien reçu,
Que je fuis votre hymen, quoi que le monde en croie,
Et me verrois tirer de vos mains avec joie.

SGANARELLE.

Il est fou!

ISABELLE.

Devant vous, il sait se déguiser,
Et son intention est de vous amuser.
Croyez par ces beaux mots que le traître vous joue.
Je suis bien malheureuse, il faut que je l'avoue,
Qu'avecque tous me soins pour vivre dans l'honneur,
Et rebuter les vœux d'un lâche suborneur,
Il faille être exposée aux fâcheuses surprises
De voir faire sur moi d'infâmes entreprises!

SGANARELLE.

Va, ne redoute rien!

ISABELLE.

Pour moi, je vous le di,
Si vous n'éclatez fort contre un trait si hardi,
Et ne trouvez bientôt moyen de me défaire
Des persécutions d'un pareil téméraire,
J'abandonnerai tout, et renonce à l'ennui
De souffrir les affronts que je reçois de lui.

SGANARELLE.

Ne t'affliges point tant! Va, ma petite femme,
Je m'en vais le trouver, et lui chanter sa gamme!

ISABELLE.

Dites-lui bien, au moins, qu'il le nîroit en vain,
Que c'est de bonne part qu'on m'a dit son dessein;
Et qu'après cet avis, quoi qu'il puisse entreprendre,
J'ose le défier de me pouvoir surprendre.
Enfin, que sans plus perdre et soupirs et momens,
Il doit savoir pour vous quels sont mes sentimens;
Et que, si d'un malheur il ne veut être cause,
Il ne se fasse pas deux fois dire une chose.

SGANARELLE.

Je dirai ce qu'il faut.

ISABELLE.

Mais tout cela d'un ton
Qui marque que mon cœur lui parle tout de bon!

SGANARELLE.

Va, je n'oublierai rien, je t'en donne assurance.

ISABELLE.

J'attends votre retour avec impatience;
Hâtez-le, s'il vous plaît, de tout votre pouvoir.
Je languis quand je suis un moment sans vous voir.

SGANARELLE.

Va, pouponne! mon cœur! je reviens tout-à-l'heure.

(Isabelle rentre chez Sganarelle.)

SCENE XII.

SGANARELLE, *seul.*

Est-il une personne et plus sage et meilleure?
Ah! que je suis heureux, et que j'ai de plaisir
De trouver une femme au gré de mon desir!...
Oui, voilà comme il faut que les femmes soient faites;
Et non, comme j'en sais, de ces franches coquettes,
Qui s'en laissent conter, et font, dans tout Paris,
Montrer au bout du doigt leurs honnêtes maris.

(Il frappe et appelle à la porte de Valere.)

Holà! notre galant aux belles entreprises!

SCENE XIII.

VALERE, ERGASTE, SGANARELLE.

VALERE, *à Sganarelle.*

Monsieur, qui vous ramene en ce lieu?

SGANARELLE.

Vos sottises.

VALERE.

Comment?

SGANARELLE.

Vous savez bien de quoi je veux parler.
Je vous croyois plus sage, à ne vous rien céler.
Vous venez m'amuser de vos belles paroles,
Et conservez, sous-main, des espérances folles?
Voyez-vous? j'ai voulu doucement vous traiter;
Mais vous m'obligerez à la fin d'éclater.
N'avez-vous point de honte, étant ce que vous êtes,
De faire en votre esprit les projets que vous faites?
De prétendre enlever un fille d'honneur,
Et troubler un hymen qui fait tout son bonheur?

VALERE.

Qui vous a dit, Monsieur, cette étrange nouvelle?

SGANARELLE.

Ne dissimulons point: je la tiens d'Isabelle,
Qui vous mande par moi, pour la derniere fois,
Qu'elle vous a fait voir assez quel est son choix;

Que son cœur, tout à moi, d'un tel projet s'offense ;
Qu'elle mourroit plutôt qu'en souffrir l'insolence,
Et que vous causerez de terribles éclats,
Si vous ne mettez fin à tous cet embarras.

VALERE.

S'il est vrai qu'elle ait dit ce que je viens d'entendre,
J'avoûrai que mes feux n'ont plus rien à prétendre ;
Par ces mots assez clairs je vois tout terminé,
Et je dois révérer l'arrêt qu'elle a donné.

SGANARELLE.

Si vous en doutez donc, et prenez pour des feintes
Tout ce que, de sa part, je vous ai fait de plaintes,
Voulez-vous qu'elle-même elle explique son cœur ;
J'y consens volontiers, pour vous tirer d'erreur.
Suivez-moi : vous verrez s'il est rien que j'avance,
Et si son jeune cœur entre nous deux balance.

(*Il va frapper à sa porte, et Isabelle paroît.*)

SCENE XIV.

ISABELLE, SGANARELLE, VALERE, ERGASTE.

ISABELLE, *à Sganarelle.*

Quoi ! vous me l'amenez ! Quel est votre dessein ?
Prenez-vous, contre moi, ses intérêts en main ?
Et voulez-vous, charmé de ses rares mérites,
M'obliger à l'aimer, et souffrir ses visites ;

SGANARELLE.

Non, ma mie, et ton cœur pour cela m'est trop cher!
Mais il prend mes avis pour des contes en l'air,
Croit que c'est moi qui parle, et te fais, par adresse,
Pleine pour lui de haine, et pour moi de tendresse?
Et par toi-même enfin j'ai voulu, sans retour,
Le tirer d'une erreur qui nourrit son amour.

ISABELLE, *à Valere.*

Quoi! mon ame à vos yeux ne se montre pas toute,
Et de mes vœux encor vous pouvez être en doute?

VALERE.

Oui, tout ce que Monsieur, de votre part, m'a dit,
Madame, a bien pouvoir de surprendre un esprit.
J'ai douté, je l'avoue; et cet arrêt suprême,
Qui décide du sort de mon amour extrême,
Doit m'être assez touchant pour ne pas s'offenser
Que mon cœur par deux fois le fasse prononcer.

ISABELLE.

Non, non, un tel arrêt ne doit pas vous surprendre:
Ce sont mes sentimens qu'il vous a fait entendre;
Et je les tiens fondés sur assez d'équité
Pour en faire éclater toute la vérité.
Oui, je veux bien qu'on sache, et j'en dois être crue,
Que le sort offre ici deux objets à ma vue,
Qui, m'inspirant pour eux différens sentimens,
De mon cœur agité font tous les mouvemens.
L'un, par un juste choix où l'honneur m'intéresse,
A toute mon estime et toute ma tendresse;
Et l'autre, pour le prix de son affection,
A toute ma colere et mon aversion.

La présence de l'un m'est agréable et chere,
J'en reçois dans mon ame une alégresse entiere;
Et l'autre, par sa vue, inspire dans mon cœur
De secrets mouvemens et de haine et d'horreur.
Me voir femme de l'un, est toute mon envie;
Et plutôt qu'être à l'autre, on m'ôteroit la vie....
Mais c'est assez montrer mes justes sentimens,
Et trop long-tems languir dans ces rudes tourmens.
Il faut que ce que j'aime, usant de diligence,
Fasse à ce que je hais perdre toute espérance,
Et qu'un heureux hymen affranchisse mon sort
D'un supplice pour moi plus affreux que la mort!

SGANARELLE.

Oui, mignonne! je songe à remplir ton attente.

ISABELLE

C'est l'unique moyen de me rendre contente.

SGANARELLE.

Tu le seras dans peu!

ISABELLE,

Je sais qu'il est honteux
Aux filles d'expliquer si librement leurs vœux.

SGANARELLE.

Point, point!

ISABELLE.

Mais, en l'état où sont mes destinées,
De telles libertés doivent m'être données;
Et je puis, sans rougir, faire un aveu si doux
A celui que déja je regarde en époux.

SGANARELLE.

Oui, ma pauvre fanfan! pouponne de mon ame!

ISABELLE.

Qu'il songe donc, de grace ! à me prouver sa flamme.

SGANARELLE.

Oui, tiens, baise ma main !

ISABELLE.

Que, sans plus de soupirs,
Il conclue un hymen qui fait tous mes desirs,
Et reçoive en ce lieu la foi que je lui donne
De n'écouter jamais les vœux d'autre personne.

(*Elle fait semblant d'embrasser Sganarelle, et donne sa main à baiser à Valere.*)

SGANARELLE.

Hai ! hai ! mon petit nez ! pauvre petit bouchon !
Tu ne languiras pas long-tems, je t'en répond !

(*A Valere.*)

Va, chut !... Vous le voyez ? je ne lui fais pas dire ;
Ce n'est qu'après moi seul que son ame respire.

VALERE, *à Isabelle.*

Eh ! bien, Madame, eh ! bien, c'est s'expliquer assez.
Je vois, par ce discours, de quoi vous me pressez,
Et je saurai, dans peu, vous ôter la présence
De celui qui vous fait si grande violence.

ISABELLE.

Vous ne me sauriez faire un plus charmant plaisir ;
Car enfin cette vue est fâcheuse à souffrir :
Elle m'est odieuse, et l'horreur est si forte....

SGANARELLE, *voulant l'appaiser.*

Hé ! hé !

ISABELLE.

Vous offensé-je en parlant de la sorte ?
Fais-je....

SGANARELLE, *l'interrompant.*

Mon Dieu, nenni ! Je ne dis pas cela ;
Mais je plains, sans mentir, l'état où le voilà,
Et c'est trop hautement que ta haine se montre.

ISABELLE.

Je n'en puis trop montrer en pareille rencontre.

VALERE.

Oui, vous serez contente, et dans trois jours vos yeux
Ne verront plus l'objet qui vous est odieux.

ISABELLE.

A la bonne heure. Adieu.

SGANARELLE, *à Valere.*

Je plains votre infortune,
Mais....

VALERE.

Non, vous n'entendrez de mon cœur plainte aucune ;
Madame, assurément, rend justice à tous deux,
Et je vais travailler à contenter ses vœux.
Adieu.

SGANARELLE, *à part.*

Pauvre garçon ! sa douleur est extrême....
(*A Valere.*)
Venez, embrassez-moi ! c'est une autre elle-même.
(*Il embrasse Valere, qui se retire ensuite, avec Ergaste.*)

SCENE XV.

ISABELLE; SGANARELLE.

SGANARELLE.

JE le tiens fort à plaindre!

ISABELLE.

Allez, il ne l'est point!

SGANARELLE.

Au reste, ton amour me touche au dernier point!
Mignonnette: et je veux qu'il ait sa récompense.
C'est trop que de huit jours pour ton impatience;
Dès demain je t'épouse, et n'y veux appeler....

ISABELLE, *l'interrompant.*

Dès demain?

SGANARELLE.

Par pudeur tu feins d'y reculer;
Mais je sais bien la joie où ce discours te jette,
Et tu voudrois déja que la chose fût faite?

ISABELLE.

Mais....

SGANARELLE, *l'interrompant.*

Pour ce mariage allons tout préparer.

ISABELLE, *à part.*

O Ciel! inspirez-moi ce qui peut le parer!

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, *seule.*

Oui, le trépas cent fois me semble moins à craindre
Que cet hymen fatal où l'on veut me contraindre;
Et tout ce que je fais pour en fuir les rigueurs
Doit trouver quelque grace auprès de mes censeurs....
Le tems presse; il fait nuit: allons, sans crainte aucune,
A la foi d'un amant commettre ma fortune.

SCENE II.

SGANARELLE, ISABELLE.

SGANARELLE, *parlant à ceux qui sont dans sa maison.*

Je reviens, et l'on va pour demain, de ma part....

ISABELLE, *à part.*

O Ciel!

SGANARELLE.

C'est toi, mignonne? Où vas-tu donc si tard?

Tu disois qu'en ta chambre, étant un peu lassée,
Tu t'allois renfermer, lorsque je t'ai laissée;
Et tu m'avois prié même que mon retour
T'y souffrît en repos jusques à demain jour?

ISABELLE.

Il est vrai; mais....

SGANARELLE.

Hé, quoi!

ISABELLE.

Vous me voyez confuse,
Et je ne sais comment vous en dire l'excuse.

SGANARELLE.

Quoi donc! que pourroit-ce être?

ISABELLE.

Un secret surprenant.
C'est ma sœur qui m'oblige à sortir maintenant;
Et qui, pour un dessein dont je l'ai fort blâmée,
M'a demandé ma chambre, où je l'ai renfermée.

SGANARELLE.

Comment?

ISABELLE.

L'eût-on pu croire? Elle aime cet amant
Que nous avons banni.

SGANARELLE.

Valere?

ISABELLE.

Éperdûment!
C'est un transport si grand qu'il n'en est point de même;
Et vous pouvez juger de sa puissance extrême,

Puisque seule, à cette heure, elle est venue ici
Me découvrir à moi son amoureux souci;
Me dire absolument qu'elle perdra la vie
Si son ame n'obtient l'effet de son envie;
Que depuis plus d'un an, d'assez vives ardeurs
Dans un secret commerce entretenoient leurs cœurs,
Et que même ils s'étoient, leur flamme étant nouvelle,
Donné de s'épouser une foi mutuelle.

SGANARELLE.

La vilaine!

ISABELLE.

Qu'ayant appris le désespoir
Où j'ai précipité celui qu'elle aime à voir,
Elle vient me prier de souffrir que sa flamme
Puisse rompre un départ qui lui perceroit l'ame,
Entretenir ce soir cet amant sous mon nom,
Par la petite rue où ma chambre répond;
Lui peindre, d'une voix qui contrefait la mienne,
Quelques doux sentimens dont l'appât le retienne,
Et ménager enfin pour elle, adroitement,
Ce que pour moi l'on sait qu'il a d'attachement.

SGANARELLE.

Et tu trouves cela....

ISABELLE, *l'interrompant.*

Moi? j'en suis courroucée.
« Quoi! ma sœur, ai-je dit, êtes-vous insensée?
» Ne rougissez-vous point d'avoir pris tant d'amour
» Pour ces sortes de gens, qui changent chaque jour?
» D'oublier votre sexe, et tromper l'espérance
» D'un homme dont le Ciel vous donnoit l'alliance? »

SGANARILLE.

Il le mérite bien, et j'en suis fort ravi!

ISABELLE.

Enfin, de cent raisons mon dépit s'est servi
Pour lui bien reprocher des bassesses si grandes,
Et pouvoir cette nuit rejetter ses demandes;
Mais elle m'a fait voir de si pressans desirs,
A tant versé de pleurs, tant poussé de soupirs,
Tant dit qu'au désespoir je porterois son ame,
Si je lui refusois ce qu'exige sa flamme,
Qu'à céder, malgré moi, mon cœur s'est vu réduit;
Et, pour justifier cette intrigue de nuit,
Où me faisoit du sang relâcher la tendresse,
J'allois faire avec moi venir coucher Lucrece,
Dont vous me vantez tant les vertus chaque jour...
Mais vous m'avez surprise avec ce prompt retour.

SGANARELLE.

Non, non, je ne veux point chez moi tout ce mystere.
J'y pourrois consentir à l'égard de mon frere;
Mais on peut être vu de quelqu'un de dehors,
Et celle que je dois honorer de mon corps,
Non-seulement doit être et pudique et bien née,
Il ne faut pas que même elle soit soupçonnée.
Allons chasser l'infâme, et de sa passion....

ISABELLE, *l'interrompant.*

Ah! vous lui donneriez trop de confusion,
Et c'est avec raison qu'elle pourroit se plaindre
Du peu de retenue où j'ai su me contraindre.
Puisque de son dessein je dois me départir,
Attendez que, du moins, je la fasse sortir.

SGANARELLE.

Eh ! bien, fais.

ISABELLE.

Mais, sur-tout, cachez-vous, je vous prie,
Et sans lui dire rien daignez voir sa sortie.

SGANARELLE.

Oui, pour l'amour de toi, je retiens mes transports ;
Mais, dès le même instant qu'elle sera dehors,
Je veux, sans différer, aller trouver mon frere :
J'aurai joie à courir lui dire cette affaire !

ISABELLE.

Je vous conjure donc de ne me point nommer ...
Bon soir ; car tout d'un tems je vais me renfermer.

SGANARELLE.

Jusqu'à demain, ma mie !

(*Isabelle rentre chez Sganarelle.*)

SCENE III.

SGANARELLE, *seul.*

En quelle impatience
Suis-je de voir mon frere, et lui conter sa chance !
Il en tient le bon-homme, avec tout son phébus,
Et je n'en voudrois pas tenir cent bons écus !

SCENE IV.

ISABELLE, SGANARELLE.

ISABELLE, *feignant de parler à sa sœur, en sortant de la maison de Sganarelle.*

Oui, de vos déplaisirs l'atteinte m'est sensible ;
Mais ce que vous voulez, ma sœur, m'est impossible :
Mon honneur, qui m'est cher, y court trop de hasard.
Adieu. Retirez-vous avant qu'il soit plus tard.

SGANARELLE, *à part.*

La voilà, qui, je crois, peste de belle sorte !
De peur qu'elle revînt, fermons à clef la porte.

ISABELLE, *à part, en contrefaisant la voix de Léonor.*

O Ciel ! dans mes desseins, ne m'abandonnez pas !

SGANARELLE, *à part.*

Où pourra-t-elle aller ? Suivons un peu ses pas.

ISABELLE, *à part.*

Dans mon trouble, du moins, la nuit me favorise.

SGANARELLE, *à part, la voyant s'approcher de la maison de Valere.*

Au logis du galant ! Quelle est son entreprise ?

SCENE V.

VALERE, ISABELLE, SGANARELLE.

VALERE, *à part, sortant brusquement de chez lui.*

Oui, oui, je veux tenter quelque effort cette nuit
(*Entendant quelqu'un près de lui.*)
Pour parler... Qui va là?

ISABELLE, *bas.*

Ne faites point de bruit.
Valere, on vous prévient, et je suis Isabelle.

SGANARELLE, *à part.*

Vous en avez menti, chienne! ce n'est pas elle.
De l'honneur, que tu fuis, elle suit trop les loix,
Et tu prends faussement et son nom et sa voix.

ISABELLE, *à Valere.*

Mais à moins de vous voir par un saint hyménée....

VALERE, *l'interrompant.*

Oui, c'est l'unique but où tend ma destinée;
Et je vous donne ici ma foi que, dès demain,
Je vais où vous voudrez recevoir votre main.

SGANARELLE, *à part.*

Pauvre sot qui s'abuse?

VALERE, *à Isabelle.*

Entrez en assurance.

De votre Argus dupé je brave la puissance,
Et devant qu'il vous pût ôter à mon ardeur,
Mon bras de mille coups lui perceroit le cœur.

(Il rentre chez lui, avec Isabelle.)

SCENE VI.

SGANARELLE, *seul.*

AH! je te promets bien que je n'ai pas envie
De te l'ôter, l'infâme à tes feux asservie;
Que du don de ta foi je ne suis point jaloux,
Et que, si j'en suis cru, tu seras son époux....
Oui, faisons-le surprendre avec cette effrontée.
La mémoire du pere, à bon droit respectée,
Joint au grand intérêt que je prends à la sœur,
Veut que, du moins, l'on tâche à lui rendre l'honneur...
(Appelant et frappant à la porte d'un Commissaire.)
Holà!

SCENE VII.

UN COMMISSAIRE, UN NOTAIRE, UN LAQUAIS, *avec un flambeau ;* SGANARELLE.

LE COMMISSAIRE, *à Sganarelle.*

Qu'est-ce ?

SGANARELLE.

Salut. Monsieur le Commissaire,
Votre présence en robe est ici nécessaire.
Suivez-moi, s'il vous plaît, avec votre clarté.

LE COMMISSAIRE.

Nous sortions....

SGANARELLE.

Il s'agit d'un fait assez hâté.

LE COMMISSAIRE.

Quoi ?

SGANARELLE, *montrant la maison de Valere.*

D'aller là-dedans, et d'y surprendre ensemble
Deux personnes qu'il faut qu'un bon hymen assemble.
C'est une fille à nous, que, sous un don de foi,
Un Valere a séduite, et fait entrer chez soi.
Elle sort de famille et noble et vertueuse ;
Mais....

LE COMMISSAIRE.

Si c'est pour cela, la rencontre est heureuse,
Puisqu'ici nous avons un Notaire.

SGANARELLE, *montrant le Notaire.*

Monsieur ?

LE NOTAIRE.

Oui, Notaire Royal.

LE COMMISSAIRE, *à Sganarelle.*

De plus, homme d'honneur.

SGANARELLE.

(Montrant la maison de Valere.)

Cela s'en va sans dire.... Entrez dans cette porte,
Et, sans bruit, ayez l'œil que personne n'en sorte.
Vous serez pleinement contentés de vos soins;
Mais ne vous laissez pas graisser la patte, au moins!

LE COMMISSAIRE.

Comment! vous croyez donc qu'un homme de justice ?...

SGANARELLE, *l'interrompant.*

Ce que j'en dis n'est pas pour taxer votre office....
Je vais faire venir mon frere promptement;
Faites que le flambeau m'éclaire seulement.

(Le Commissaire et le Notaire frappent à la porte de Valere, qui leur ouvre, et chez lequel ils entrent.)

SCENE VIII.

SGANARELLE, LE LAQUAIS, *tenant le flambeau.*

SGANARELLE, *à part.*

Je vais le réjouir, cet homme sans colere....
(*Appelant et frappant à la porte d'Ariste, qui paroît.*)
Holà !

SCENE IX.

ARISTE, SGANARELLE, LE LAQUAIS.

ARISTE.

Qui frappe?... Ah! ah! que voulez-vous, mon frere ?

SGANARELLE.

Venez, beau Directeur ! suranné Damoiseau!
On veut vous faire voir quelque chose de beau!

ARISTE.

Comment ?

SGANARELLE.

Je vous apporte une bonne nouvelle!

ARISTE.

Quoi?

SGANARELLE.

Votre Léonor, où, je vous prie, est-elle?

ARISTE.

Pourquoi cette demande? Elle est, comme je croi,
Au bal, chez son amie.

SGANARELLE.

Eh! oui, oui, suivez-moi;
Vous verrez à quel bal la Donzelle est allée!

ARISTE.

Que voulez-vous conter?

SGANARELLE.

Vous l'avez bien stylée!
« Il n'est pas bon de vivre en sévere censeur,
» On gagne les esprits par beaucoup de douceur;
» Et les soins défians, les verroux et les grilles
» Ne font pas la vertu des femmes, ni des filles.
» Nous les portons au mal par tant d'austérité,
» Et leur sexe demande un peu de liberté! »
Vraiment, elle en a pris tout son sáoul, la rusée!
Et la vertu chez elle est fort humanisée!

ARISTE.

Où veut donc aboutir un pareil entretien?

SGANARELLE.

Allez, mon frere aîné, cela vous sied fort bien;
Et je ne voudrois pas, pour vingt bonnes pistoles,
Que vous n'eussiez ce fruit de vos maximes folles!
On voit ce qu'en deux sœurs nos leçons ont produit;
L'une fuit les galans, et l'autre les poursuit.

ARISTE.

Si vous ne me rendez cette énigme plus claire....

SGANARELLE, *l'interrompant.*

L'énigme est que son bal est chez Monsieur Valere,
Que, de nuit, je l'ai vue y conduire ses pas,
Et qu'à l'heure présente elle est entre ses bras.

ARISTE.

Qui ?

SGANARELLE.

Léonor.

ARISTE.

Cessons de railler, je vous prie!

SGANARELLE.

(*A part.*)

Je raille?.... Il est fort bon avec sa raillerie!...

(*A Ariste.*)

Pauvre esprit! Je vous dis, et vous redis encor
Que Valere chez lui tient votre Léonor,
Et qu'ils s'étoient promis une foi mutuelle,
Avant qu'il eût songé de poursuivre Isabelle.

ARISTE.

Ce discours d'apparence est si fort dépourvu....

SGANARELLE, *à part.*

Il ne le croira pas encore en l'ayant vu!
J'enrage! Par ma foi! l'âge ne sert de guere,
Quand on n'a pas cela.

(*Il met le doigt sur son front.*)

ARISTE.

Quoi! voulez-vous, mon frere...

SGANARELLE, *l'interrompant.*

Mon Dieu! je ne veux rien. Suivez-moi seulement;
Votre esprit, tout-à-l'heure, aura contentement.
Vous verrez si j'impose, et si leur foi donnée
N'avoit pas joint leurs cœurs, depuis plus d'une année.

ARISTE.

L'apparence qu'ainsi, sans m'en faire avertir,
A cet engagement elle eût pu consentir !
Moi, qui, dans toute chose, ai, depuis son enfance,
Montré toujours pour elle entiere complaisance,
Et qui cent fois ai fait des protestations
De ne jamais gêner ses inclinations !

SGANARELLE.

Enfin vos propres yeux jugeront de l'affaire.
J'ai fait venir déja Commissaire et Notaire :
Nous avons intérêt que l'hymen prétendu
Répare, sur le champ, l'honneur qu'elle a perdu ;
Car je ne pense pas que vous soyiez si lâche
De vouloir l'épouser avecque cette tache,
Si vous n'avez encor quelques raisonnemens
Pour vous mettre au-dessus de tous les bernemens ?

ARISTE.

Moi ? je n'aurai jamais cette foiblesse extrême
De vouloir posséder un cœur malgré lui-même.
Mais je ne saurois croire enfin....

SGANARELLE, *l'interrompant.*

Que de discours !
Allons, ce procès-là continûroit toujours.

SCENE X.

LE COMMISSAIRE, LE NOTAIRE, SGANARELLE, ARISTE, LE LAQUAIS.

LE COMMISSAIRE, *à Sganarelle et à Ariste.*

IL ne faut mettre ici nulle force en usage,
Messieurs; et si vos vœux ne vont qu'au mariage,
Vos transports en ce lieu se peuvent appaiser.
Tous deux également tendent à s'épouser;
Et Valere déja, sur ce qui vous regarde,
(*Montrant un contrat.*)
A signé que pour femme il tient celle qu'il garde.

ARISTE.

La fille?...

LE COMMISSAIRE, *l'interrompant.*

Est renfermée, et ne veut point sortir
Que vos desirs aux leurs ne veuillent consentir.

SCENE XI.

VALERE, *à la fenêtre de sa maison;* LE COMMISSAIRE, LE NOTAIRE, SGANARELLE, ARISTE, LE LAQUAIS.

VALERE, *à Sganarelle et à Ariste.*

NON, Messieurs; et personne ici n'aura l'entrée
Que cette volonté ne m'ait été montrée.
Vous savez qui je suis, et j'ai fait mon devoir
En vous signant l'aveu qu'on peut vous faire voir.
Si c'est votre dessein d'approuver l'alliance,
Votre main peut aussi m'en signer l'assurance;
Si-non, faites état de m'arracher le jour
Plutôt que de m'ôter l'objet de mon amour!

SGANARELLE.

Non, nous ne songeons pas à vous séparer d'elle!...
(*A part.*)
Il ne s'est point encor détrompé d'Isabelle:
Profitons de l'erreur.

ARISTE, *à Valere.*

Mais est-ce Léonor?

SGANARELLE.

Taisez-vous!

ARISTE.

Mais....

SGANARELLE, *l'interrompant.*

Paix donc!

ARISTE.

Je veux savoir...

SGANARELLE, *l'interrompant.*

Encor !

Vous tairez-vous, vous dis-je !

VALERE.

Enfin, quoi qu'il avienne,
Isabelle a ma foi. J'ai de même la sienne,
Et ne suis point un choix, à tout examiner,
Que vous soyiez reçus à faire condamner !

ARISTE, *à Sganarelle.*

Ce qu'il dit là n'est pas...

SGANARELLE, *l'interrompant.*

Taisez-vous, et pour cause !
(*A Valere.*)
Vous saurez le secret... Oui, sans dire autre chose,
Nous consentons tous deux que vous soyiez l'époux
De celle qu'à présent on trouvera chez vous.

LE COMMISSAIRE.

C'est dans ces termes-là que la chose est conçue,
Et le nom est en blanc pour ne l'avoir point vue.
Signez. La fille après vous mettra tous d'accord.

VALERE.

J'y consens de la sorte.

SGANARELLE.

Et moi, je le veux fort !...
(*A part.*) (*A Ariste.*)
Nous rirons bien tantôt !... Là, signez donc, mon frere ;
L'honneur vous appartient !

ARISTE.

ARISTE.

Mais quoi! tout ce mystere...

SGANARELLE, *l'interrompant.*

Diantre! que de façons! Signez, pauvre butor!

ARISTE.

Il parle d'Isabelle, et vous de Léonor.

SGANARELLE.

N'êtes-vous pas d'accord, mon frere, si c'est elle,
De les laisser tous deux à leur foi mutuelle?

ARISTE.

Sans doute!

SGANARELLE.

Signez donc; j'en fais de même aussi.

ARISTE, *signant le contrat.*

Soit. Je n'y comprends rien.

SGANARELLE, *le signant aussi.*

Vous serez éclairci.

LE COMMISSAIRE.

Nous allons revenir.

(Il rentre, avec le Notaire, dans la maison de Valere, qui disparoît de sa fenêtre.)

SCENE XII.

SGANARELLE, ARISTE, LE LAQUAIS.

SGANARELLE, *à Ariste.*

Or çà, je vais vous dire
La fin de cette intrigue.
(*Il se retire avec Ariste et le Laquais, dans le fond du Théatre, et il parle bas à Ariste.*)

SCENE XIII.

LÉONOR, LISETTE, SGANARELLE, ARISTE, LE LAQUAIS, *dans le fond du Théatre.*

LÉONOR, *à Lisette.*

O L'ÉTRANGE martyre !
Que tous ces jeunes fous me paroissent fâcheux !
Je me suis dérobée au bal pour l'amour d'eux.

LISETTE.

Chacun d'eux près de vous veut se rendre agréable.

LÉONOR.

Et moi, je n'ai rien vu de plus insupportable;
Et je préférerois le plus simple entretien
A tous les contes bleus de ces diseurs de rien.

Ils croyent que tout cede à leur perruque blonde
Et pensent avoir dit le meilleur mot du monde,
Lorsqu'ils viennent, d'un ton de mauvais goguenard,
Vous railler sottement sur l'amour d'un vieillard;
Et moi, d'un tel vieillard je prise plus le zele
Que tous les beaux transports d'une jeune cervelle...
Mais n'apperçois-je pas?

SGANARELLE, *haut, à Ariste.*

Oui, l'affaire est ainsi...

(*Appercevant Léonor.*)

Ah! je la vois paroître, et sa suivante aussi.

ARISTE, *à Léonor.*

Léonor, sans courroux, j'ai sujet de me plaindre.
Vous savez si jamais j'ai voulu vous contraindre,
Et si, plus de cent fois, je n'ai pas protesté
De laisser à vos vœux leur pleine liberté?
Cependant, votre cœur, méprisant mon suffrage,
De foi comme d'amour à mon insu s'engage!
Je ne me repens pas de mon doux traitement;
Mais votre procédé me touche, assurément,
Et c'est une action que n'a pas méritée
Cette tendre amitié que je vous ai portée!

LÉONOR.

Je ne sais pas sur quoi vous tenez ce discours;
Mais croyez que je suis la même que toujours,
Que rien ne peut pour vous altérer mon estime,
Que toute autre amitié me paroîtroit un crime,
Et que, si vous voulez satisfaire mes vœux,
Un saint nœud, dès demain, nous unira tous deux.

ARISTE, *à Sganarelle.*

Dessus quel fondement venez-vous donc, mon frere ?...

SGANARELLE, *à Léonor.*

Quoi ! vous ne sortez pas du logis de Valere ?
Vous n'avez point conté vos amours aujourd'hui,
Et vous ne brûlez pas, depuis un an, pour lui ?

LÉONOR.

Qui vous a fait de moi de si belles peintures,
Et prend soin de forger de telles impostures ?

SCENE XIV.

ISABELLE, VALERE, LE COMMISSAIRE, LE NOTAIRE, ERGASTE, SGANARELLE, ARISTE, LÉONOR, LISETTE, LE LAQUAIS.

ISABELLE, *à Léonor.*

MA sœur, je vous demande un généreux pardon,
Si de mes libertés j'ai taché votre nom !
Le pressant embarras d'une surprise extrême
M'a tantôt inspiré ce honteux stratagême.
Votre exemple condamne un tel emportement;
Mais le sort nous traita nous deux diversement !....
(*A Sganarelle.*)
Pour vous, je ne veux point, Monsieur, vous faire excuse;
Je vous sers beaucoup plus que je ne vous abuse.

Le Ciel pour être joints ne nous fit pas tous deux,
Je me suis reconnue indigne de vos feux ;
Et j'ai bien mieux aimé me voir aux mains d'un autre
Que ne pas mériter un cœur comme le vôtre.

VALERE, *à Sganarelle.*

Pour moi, je mets ma gloire et mon bien souverain
A la pouvoir, Monsieur, tenir de votre main !

ARISTE, *à Sganarelle.*

Mon frere, doucement il faut boire la chose.
D'une telle action vos procédés sont cause ;
Et je vois votre sort malheureux à ce point
Que, vous sachant dupé, l'on ne vous plaindra point.

LISETTE.

Par ma foi ! je lui sais bon gré de cette affaire,
Et ce prix de ses soins est un trait exemplaire !

LÉONOR.

Je ne sais si ce trait se doit faire estimer,
Mais je sais bien qu'au moins je ne le puis blâmer !

ERGASTE.

Au sort d'être cocu son ascendant l'expose ;
Et ne l'être qu'en herbe est pour lui douce chose !

SGANARELLE, *sortant de l'accablement dans lequel ce qu'il a entendu l'avoit plongé.*

Non, je ne puis sortir de mon étonnement.
Cette ruse d'enfer confond mon jugement,
Et je ne pense pas que Satan, en personne,
Puisse être si méchant qu'une telle friponne !...

(*Montrant une de ses mains.*)

J'aurois pour elle au feu mis la main que voilà....
Malheureux qui se fie à femme après cela !

La meilleure est toujours en malice féconde ;
C'est un sexe engendré pour damner tout le monde.
Je renonce à jamais à ce sexe trompeur,
Et je le donne tout au Diable, de bon cœur !

ERGASTE.

Bon !

(Sganarelle rentre seul chez lui.)

SCENE XV et derniere.

ARISTE, LÉONOR, VALERE, ISABELLE, LE COMMISSAIRE, LE NOTAIRE, LISETTE, ERGASTE, LE LAQUAIS.

ARISTE.

(A Valere.)
ALLONS tous chez moi... Venez, Seigneur Valere.
Nous tâcherons demain d'appaiser sa colere.

LISETTE, *au Parterre.*

Vous, si vous connoissez des maris loups-garoux,
Envoyez-les, au moins, à l'école chez nous.

FIN.

L'ÉCOLE DES FEMMES,

COMÉDIE,

EN CINQ ACTES, EN VERS,

DE MOLIERE.



A PARIS,

Chez BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVII.

A MADAME.

MADAME,

Je suis le plus embarrassé homme du monde lorsqu'il me faut dédier un livre; et je me trouve si peu fait au style d'Epître dédicatoire, que je ne sais par où sortir de celle-ci. Un autre Auteur qui seroit à ma place trouveroit d'abord cent belles choses à dire de VOTRE ALTESSE ROYALE, *sur ce titre de* L'École des Femmes, *et l'offre qu'il vous en feroit; mais pour moi,* MADAME, *je vous avoue mon foible. Je ne sais point cet art de trouver des rapports entre des choses si peu proportionnées; et, quelques belles lumieres que mes confreres les Auteurs me donnent*

tous les jours sur de pareils sujets, je ne vois point ce que VOTRE ALTESSE ROYALE *pourroit avoir à démêler avec la Comédie que je lui présente. On n'est pas en peine, sans doute, comme il faut faire pour vous louer. La matiere,* MADAME, *ne saute que trop aux yeux; et, de quelque côté qu'on vous regarde, on rencontre gloire sur gloire et qualités sur qualités. Vous en avez,* MADAME, *du côté du rang et de la naissance, qui vous font respecter de toute la terre. Vous en avez du côté de l'ame, qui, si l'on ose parler ainsi, vous font aimer de tous ceux qui ont l'honneur d'approcher de vous. Je veux dire, cette douceur pleine de charmes, dont vous daignez tempérer la fierté des grands titres que vous portez; cette bonté toute obligeante, cette affabilité généreuse, que vous faites paroître pour tout le monde; et ce sont particuliérement ces dernieres pour qui je suis, et dont je sens fort bien que je ne me pourrai taire quelque jour. Mais, encore une fois,* MADAME, *je ne sais point les biais de faire*

entrer ici des vérités si éclatantes ; et ce sont choses, à mon avis, et d'une trop vaste étendue, et d'un mérite trop élevé pour les vouloir renfermer dans une Epître, et les mêler avec des bagatelles. Tout bien considéré, MADAME, je ne vois rien à faire ici pour moi que de vous dédier simplement ma Comédie, et de vous assurer, avec tout le respect qu'il m'est possible, que je suis,

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

Le très-humble, très-obéissant
et très-obligé serviteur,
MOLIERE.

PRÉFACE.

BIEN des gens ont frondé d'abord cette Comédie, mais les rieurs ont été pour elle; et tout le mal qu'on en a pu dire n'a pu faire qu'elle n'ait eu un succès dont je me contente. Je sais qu'on attend de moi dans cette impression quelque Préface qui réponde aux censeurs et rende raison de mon Ouvrage; et, sans doute, que je suis assez redevable à toutes les personnes qui lui ont donné leur approbation pour me croire obligé de défendre leur jugement contre celui des autres, mais il se trouve qu'une grande partie des choses que j'aurois à dire sur ce sujet est déja dans une dissertation que j'ai faite en dialogue, et dont je ne sais encore ce que je ferai. L'idée de ce dialogue, ou, si l'on veut, de cette petite Comédie, me vint après les deux ou trois premieres représentations de ma Piece. Je la dis, cette idée, dans une maison où je me trouvai un

soir ; et d'abord une personne de qualité , dont l'esprit est assez connu dans le monde , et qui me fait l'honneur de m'aimer , trouva le projet assez à son gré , non-seulement pour me solliciter d'y mettre la main , mais encore pour l'y mettre elle-même , et je fus étonné que , deux jours après , elle me montra toute l'affaire exécutée d'une maniere , à la vérité , beaucoup plus galante et plus spirituelle que je ne puis faire ; mais où je trouvai des choses trop avantageuses pour moi, et j'eus peur que, si je produisois cet Ouvrage sur notre Théatre , on ne m'accusât d'avoir mendié les louanges qu'on m'y donnoit. Cependant , cela m'empêcha , par quelque considération , d'achever ce que j'avois commencé. Mais tant de gens me pressent tous les jours de le faire, que je ne sais ce qui en sera ; et cette incertitude est cause que je ne mets point dans cette Préface ce qu'on verra dans la Critique , en cas que je me résolve à la faire paroître. S'il faut que cela soit , je le dis encore , ce sera seulement pour venger le Public du chagrin délicat de certaines gens ; car pour moi je m'en tiens assez vengé par

la réussite de ma Comédie, et je souhaite que toutes celles que je pourrai faire soient traitées par eux comme celle-ci, pourvu que le reste soit de même.

SUJET
DE L'ÉCOLE DES FEMMES.

ARNOLPHE, Bourgeois de Paris, et qui se fait appeler M. de la Souche, craignant fort les suites du mariage, et voulant pourtant se marier, a imaginé de prendre une fille toute jeune à la campagne et de la faire élever dans la plus grande ignorance. Il a voulu qu'elle fût née de parens pauvres, afin qu'elle lui dût tout, et qu'il pût la dominer entiérement. Il a choisi, au village, une jeune fille, nommée Agnès, l'a prise dès l'âge de quatre ans, l'a placée dans un couvent où on lui a donné une éducation selon ses vues; et, devenue grande, il l'a mise ensuite dans une maison qu'il a dans un fauxbourg, peu éloignée de celle qu'il habite, et lui a donné pour valets et surveillans un paysan, fort niais, nommé Alain, et une paysanne, très-ignorante, nommée Georgette. Arnolphe a été obligé de faire un

petit voyage de dix jours, pendant lequel un jeune homme, nommé Horace, rodant, par hasard, dans les environs de la maison où est Agnès, l'a vue, à sa fenêtre, en est devenu amoureux, a trouvé le moyen de s'introduire auprès d'elle, de lui faire connoître son amour et de le lui faire partager. Arnolphe, de retour à Paris, veut épouser Agnès, et fait part de ce projet à un de ses amis, nommé Chrisalde, en lui découvrant le plan qu'il a suivi pour éviter le malheur commun à presque tous les maris. Chrisalde ne croit pas que les précautions d'Arnolphe puissent l'en garantir. Il est, au contraire, persuadé qu'une excessive ignorance, comme celle d'Agnès, peut faire faire plus de fautes aux femmes qu'une utile instruction, dont elles peuvent profiter à propos. L'événement confirme cette vérité, et Arnolphe en est bientôt convaincu lui-même. Horace, qui est le fils d'un de ses plus intimes amis, vient le trouver, lui raconter son amour pour Agnès, le retour dont il en est payé, et lui emprunter même de l'argent pour enlever cette jeune personne. Arnolphe, sans se découvrir à Horace, oppose quel-

ques obstacles à cet enlevement ; mais ils sont inutiles. Oronte, pere d'Horace, a résolu de faire épouser à son fils une jeune personne, née du mariage clandestin d'un de ses amis, nommé Enrique, et beau-frere de Chrisalde. Oronte revient de la campagne à Paris dans ce dessein ; et il se trouve que la jeune personne, fille d'Enrique, n'est autre qu'Agnès, cédée à Arnolphe par la paysanne qu'Enrique avoit chargée de la nourrir et de l'élever, depuis le moment de sa naissance jusqu'au moment où il la lui redemanderoit. Enrique, par une suite d'adversité, a été obligé de s'expatrier, et la paysanne chargée d'Agnès, étant trop pauvre pour la garder, sans salaire, l'a donnée à Arnolphe, pour se soulager. Enrique, après avoir perdu son épouse et arrangé ses affaires, revient en France chercher sa fille. Il apprend qu'elle est au pouvoir d'Arnolphe : il la reclame et la donne à Horace, au grand contentement des deux jeunes amans, et au grand déplaisir d'Arnolphe.

JUGEMENS ET ANECDOTES
SUR
L'ÉCOLE DES FEMMES.

« Le Théatre de Moliere, qui avoit donné naissance à la bonne Comédie, fut abandonné la moitié de l'année *1661*, et toute l'année *1662*, pour certaines Farces, moitié italiennes, moitié françoises, qui furent alors accréditées par le retour d'un fameux Pantomime Italien, connu sous le nom de Scaramouche, dit Voltaire, dans ses jugemens sur les Pieces de Moliere. Ses mêmes Spectateurs qui applaudissoient, sans réserve, à ces Farces monstrueuses, se rendirent difficiles pour *L'Ecole des Femmes*, Piece d'un genre tout nouveau; laquelle, quoique toute en récits, est ménagée avec tant d'art que tout paroît être en action. »

« Elle fut très-suivie et très-critiquée.... Elle

passe pour être inférieure, en tout, à *L'Ecole des Maris*, et, sur-tout, dans le dénouement, qui est aussi postiche dans *L'Ecole des Femmes* qu'il est bien amené dans *L'Ecole des Maris*. On se révolta généralement contre quelques expressions qui paroissent indignes de Moliere. On désapprouva *le corbillon*, *la tarte à la crême*, *les enfans par l'oreille* (scene premiere du premier acte) ; mais aussi les connoisseurs admirerent avec quelle adresse Moliere avoit su attacher et plaire, pendant cinq actes, par la seule confidence d'Horace au vieillard (Arnolphe), et par de simples récits. Il sembloit qu'un sujet ainsi traité ne dût fournir qu'un acte ; mais c'est le caractere du vrai génie de répandre sa fécondité sur un sujet stérile, et de varier ce qui semble uniforme. On peut dire, en passant, que c'est là le grand art des Tragédies de l'admirable Racine. »

« On disoit de la satyre des femmes de Despréaux, dont le Libraire avoit tiré plus de deux mille écus, qu'elle avoit encore eu moins d'acheteurs que de censeurs. Il en fut presque de même de *L'Ecole des Femmes*, observe M. Bret [dans l'Avertissement qu'il a placé au-devant de cette

Piece pour son édition de Moliere, avec des commentaires]. Le Public y courut en foule ; mais les critiques abondoient, de tous côtés. Les prudes, les précieuses, les petits Marquis, les Auteurs, les époux mécontens, peuple immense à Paris ! Moliere les vit tous s'élever contre lui. *Le corbillon*, *la tarte à la crême*, *les enfans par l'oreille*; *le potage* [scene troisieme du premier acte], *le petit chat mort* [scene sixieme du même acte], et cet obscène *le....* qui se termine par *le ruban d'Agnès* [même scene] ; tout cela fut tourné de cent façons, répété mille fois, loué, chansonné, brocardé, et tout cela n'empêcha point que la Comédie n'eût le plus grand succès à la Ville et à la Cour. »

« Il ne falloit pas moins que ce chef-d'œuvre du Plaute François pour tirer tous les esprits de la frénétique et puérile admiration dans laquelle ils étoient tombés, depuis près d'un an, pour un nouveau Scaramouche, arrivé d'Italie, et qui leur rendoit très-piquant un mélange informe et bizarre de scenes italiennes et françoises, non écrites.... »

« Le but moral de *L'Ecole des Femmes* est évi-

demment d'effrayer ces hommes injustes et insoutenables, qui, dans un âge peu fait pour l'amour, avec des dehors repoussans, avec une humeur sévere et rebutante, osent vouloir s'asservir et la jeunesse et l'innocence et la beauté. La sotise du personnage dont ils se chargent, l'inutile singularité des précautions qu'ils croyent devoir employer, la facilité avec laquelle ils deviennent les dupes de leurs propres machines, tout cela est si commun dans le cours ordinaire des choses, et si digne de la risée publique, que Moliere ne pouvoit choisir un sujet plus heureux. Qu'importe que Straparolle, Bocace, d'Ouville, ou Scarron, aient fourni à Moliere quelques idées pour la construction de sa Fable? Ne seroit-il permis qu'aux seuls Poëtes tragiques de s'emparer de tout ce qui peut embellir leurs Ouvrages, et de se faire honneur de mettre à contribution tous les Auteurs et tous les faits? »

« Le reproche qu'on faisoit à Moliere, et qui paroissoit le mieux fondé, c'est que toute son intrigue ne comportant que des récits d'Horace à Arnolphe, et d'Agnès à M. de la Souche, elle étoit vuide d'action. Mais si ces récits, toujours

intéressans, de part et d'autre, occupoient toujours le Spectateur et le conduisoient au dénouement, avec le plaisir le plus vif, que pourroit faire de plus ce qu'on appelle action ? Le développement successif du caractere original et naïf de l'innocente Agnès, la confiance légere, mais aimable, d'Horace, les étonnemens d'Arnolphe, toujours averti, et ses efforts, toujours vains, pour se conserver sa proie, qui lui échappe, enfin, dans une catastrophe dont les incidens sont suffisamment ménagés et prévus, et où il ne faut que le retranchement aisé de quelques vers pour la rendre parfaite ; tout cela n'équivaut-il pas au mouvement théatral le plus vif ? L'étonnante rapidité des quatre premiers actes de la Tragédie des *Horaces* a-t-elle un autre fondement que des récits ? »

« Un particulier, encore inconnu alors dans les Lettres, osa, presque lui seul, opposer une digue au torrent des mauvaises critiques qu'on faisoit de *L'Ecole des Femmes.* Son Ouvrage, qui a pour titre *La Guerre Comique* (1), répond,

(1) *La Guerre Comique*, ou *Défense de l'Ecole des Femmes, du sieur de Moliere et de sa Critique, par le*

assez sagement, à toutes les objections que répandoient l'ignorance et l'envie. Voici ce qu'il dit, pages 28 et 29, sur le défaut d'action, tant reproché. »

« *Quand un Auteur ne peut pas rendre un incident plus agréable aux yeux du Spectateur qu'à son imagination, il faut en faire le récit. Les incidens de cette Comédie seroient ridicules sur le Théatre, mais on est charmé de les apprendre de la bouche d'Horace, et de voir l'inquiétude où il met le sieur de la Souche. Pourriez-vous souffrir qu'on fît paroître l'armoire* (où Horace se cache, dans la maison d'Agnès, pendant qu'Arnolphe y est, scene septieme du quatrieme acte) ? *Cette nouveauté produiroit un plaisant effet ! Arnolphe se promeneroit à grands pas ; il frapperoit sur la table, on entendroit crier le petit chien, et on admireroit, sans doute, les débris des vases d'Agnès. L'escalade nocturne* (scene troisieme du cinquieme acte) *seroit encore une bonne chose ! On riroit, assurément, lorsqu'Alain et Georgette*

---

sieur Pierre de La Croix, fut imprimée, à Paris, en 1664, chez Pierre Bienfait, *in*-12.

assommeroient une échelle, à coups de bâton (1), &c. »

---

(1) Cet Ouvrage, qui est en dialogue, et dans lequel l'Auteur a introduit des interlocuteurs qui louent la Comédie de *L'Ecole des Femmes*, et d'autres qui la blâment, est terminé par l'intervention d'Apollon qui prononce cet arrêt.

Apollon, graces au destin,
Du Parnasse, Prince divin,
Et les trois fois trois sœurs pucelles,
Grandes d'esprit, et de corps belles,
A tous qui ces Lettres verront,
Ceux qui sauront lire liront.
Devant nous querelle s'est mue,
Pour une Piece assez connue,
Et qui vient d'Auteur assez bon,
Moliere, notre mignon.
Les uns en ont dit pis que pendre,
Les autres ont su la défendre.
Bien informé de leurs raisons,
Tout considéré, Nous disons
Que cette Piece est belle et bonne;
Commandons, à toute personne,
De bien soutenir son parti,
Et donnons un beau démenti
A qui sera si téméraire
D'oser avancer le contraire.
L'Ecole des Femmes, enfin,

« On a copié ce morceau de La Croix, parce qu'il frappe aussi sur notre goût moderne pour la représentation extérieure et püérile de

---

Doit passer pour Ouvrage fin.
Permettons à chacun d'en rire;
Défendons à tous d'en médire,
Et déclarons que son Auteur
Dans son style a de la douceur,
De la netteté, de la grace,
Qu'avec tant de nature il trace
Les sujets et les passions,
Et débite des mots si bons
Qu'un esprit bien fait, quoi qu'on die,
Doit admirer sa Comédie,
Et le prendre, tout bien compté,
Pour Térence ressuscité.
Commandons à tous les Poëtes
D'être fideles interpretes
De *L'Ecole* et de sa beauté,
D'en dire bien la vérité,
Et d'en parler en conscience;
Et, quoique quelqu'un s'en offense,
Voulons que cette Piece ait cours;
Qu'en ce lieu l'on vienne toujours,
Et sans craindre que Moliere
Se lasse jamais de bien faire.

La Croix avoit placé le lieu de la scene de son dialogue sur le Théatre du Palais-Royal, où étoit la Troupe de Moliere, et où l'on jouoit ses Pieces.

certains détails, qui n'auroient point amusé nos peres dans les Spectacles qu'ils honoroient de leur estime, et qui, pour nous servir des expressions de M. de Champfort (dans son Éloge de Moliere), *renouvellera parmi nous ce qu'on a vu chez les Romains, la Comédie changée en simple Pantomime, dont il ne restera rien à la postérité que le nom des Acteurs, qui, par leurs talens, auront caché la misere et la nullité des Poëtes.* »

« Moliere qui n'ignoroit pas toutes les criailleries des Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne, parmi lesquels il y avoit de petits Auteurs, savoit aussi que des gens plus considérables n'avoient pas rougi de se montrer à la tête de tous les ennemis de son Ouvrage. Le Comte du Broussin, pour plaire au Commandeur de Souvré, un des principaux chefs de la cabale, sortit un jour, avec éclat, au second acte de la Piece, en disant, tout haut, qu'*il ne concevoit pas comment on pouvoit avoir la patience d'aller jusqu'au bout.* C'est d'après ce fait que Despréaux, quoiqu'ami du Comte et du Commandeur, fit ces deux vers de son Épître septieme, adressée à Racine, quatre ans après la mort de Moliere, en parlant des chef-d'œuvres de cet Auteur,

« Le Commandeur vouloit la scene plus exacte;
» Le Vicomte, indigné, sortoit au second acte... &c. »

« Un homme plus singulier alla plus loin encore, et se donna plusieurs fois en spectacle aux représentations de *L'Ecole des Femmes*. Cet original, qui se nommoit Plapisson, et que la tradition de ce tems-là traite de grand Philosophe, quoiqu'il n'en ait laissé aucune preuve, haussoit hardiment les épaules à chaque éclat de rire du Parterre, et, le regardant quelquefois en pitié, et quelquefois même avec dépit, lui disoit, tout haut : *Ris donc, Parterre, ris donc !* Moliere, dans l'excellente défense qu'il fit de sa Piece, ne se vengea du Philosophe qu'en éternisant sa sottise. Voyez la scene sixieme de *La Critique de L'Ecole des Femmes*, où les propres mots du prétendu Philosophe Plapisson sont rapportés. »

« Que ce génie sublime de la scene françoise se soit vu dans sa marche entouré de clabaudeurs subalternes (1) qui cherchoient à le détourner du

(1) Devisé, dans la troisieme partie de ses *Nouvelles-Nouvelles*, s'efforce à prouver que *L'Ecole des Femmes* devroit être intitulée *L'Ecole des Maris*; que la Piece de Moliere qui porte ce dernier titre *a beaucoup de rapport*

chemin de la gloire où il alloit à si grands pas, c'est l'effort ordinaire de l'envie contre les grands Hommes qui vivent encore; mais que près d'un siecle après sa mort, Moliere ait encore trouvé des Philosophes déclarés contre lui, c'est ce qu'on ne concevroit pas aisément, si l'on ne réfléchissoit qu'avec de grandes lumieres on peut quelquefois manquer de cette espece de goût nécessaire pour bien juger de l'Art Dramatique. M. Diderot, à qui l'on ne peut refuser infini-

---

avec celle qu'il a intitulée *L'Ecole des Femmes*, et qu'elles ne valent rien toutes les deux. Il fait sur-tout un grand reproche à Moliere d'avoir dérobé le sujet de son *Ecole des Femmes* aux conteurs Italiens Straparolle et Bocace, et aux conteurs François d'Ouville et Scàrron.

Un anonyme publia, à Paris, chez Charles de Sercy, en *1663*, une brochure, *in*-12, intitulée, *Panégyrique de l'Ecole des Femmes*, ou *Conversation comique sur les Œuvres de M. de Moliere*, divisée en six dialogues, avec une Préface. Les interlocuteurs de cès dialogues sont d'avis partagés sur le mérite de *L'Ecole des Femmes*; mais la plupart se permettent des personnalités insultantes pour Moliere, qu'ils appellent *Elimore*, le déguisant ainsi finement sous cette anagramme.

ment d'esprit et de connoissances, s'est permis de dire, en parlant de *L'Ecole des Femmes : Un vieillard, sottement vain, changera son nom bourgeois d'Arnolphe en celui de M. de la Souche, et cet expédient ingénieux fondera toute l'intrigue et en amenera le dénouement d'une maniere simple et inattendue. Alors nos François s'écrieront :* A merveille ! *et ils auront raison. Mais si, sans aucune vraisemblance, et cinq ou six fois de suite, on leur montre cet Arnolphe devenu le confident de son rival et la dupe de sa pupille, allant d'Horace à Agnès ; ils diront :* Ce n'est pas un Drame que cela, c'est un Conte ; *et si vous n'avez pas tout l'esprit, toute la gaieté, tout le génie de Moliere, ils vous accuseront d'avoir manqué d'invention, et ils répéteront :* C'est un Conte à dormir ! »

« Un Conte à dormir est, je pense, un Conte triste, et il en est trop de cette espece dans nos Drames nouveaux, dont les événemens bizarres et romanesques tiennent peu à la nature ordinaire des choses ; mais tous les vrais connoisseurs n'appercevront point de conte à dormir dans *L'Ecole des Femmes* : ils n'y verront qu'un tableau fidele et charmant de la nature. »

« Arnolphe *dont les plus grands plaisirs*, comme

le lui dit Chrisalde (scene premiere du premier acte), *étoient de faire cent éclats des intrigues d'autrui*, cherche lui-même à s'attirer la confiance du jeune homme, qui, d'abord, ne pense faire aucune indiscrétion ; mais le vieillard meurt d'envie d'apprendre quelque nouveau conte gaillard qu'il puisse mettre sur ses tablettes. Avec quelle satisfaction ne voit-on pas cette démangeaison d'apprendre les sottises du prochain, punies dans la personne d'Arnolphe ? Où peut être l'invraisemblance que ce vieillard, après cela, courre d'Horace à Agnès, et de celle-ci à Horace, pour conduire la premiere à dégoûter Horace de ses poursuites, et pour apprendre d'Horace quel effet produisent sur lui les obstacles qu'il croit lui opposer ? Encore un coup, Moliere n'a point fait de *conte à dormir*. Dès que le changement de nom n'a point choqué, la fable de *L'Ecole des Femmes* est un tissu merveilleux de scenes charmantes, qui s'enchaînent nécessairement l'une à l'autre. Moliere n'a rien combiné ni de plus théatral, ni de plus plaisant que cette intrigue ; et plût au Ciel qu'on pût nous forger encore quelques intrigues de cette espece ! »

« Despréaux,

« Despréaux, dont le jugement sur ces matieres est un peu plus sûr que ceux des dissertateurs de notre tems, pensoit plus favorablement de cette Comédie ; et ce fut à son occasion qu'il envoya à Moliere, le premier jour de l'année 1663, les stances suivantes.

« En vain mille jaloux esprits,
» Moliere, osent, avec mépris,
» Censurer un si bel Ouvrage.
» Ta charmante naïveté
» S'en va, pour jamais, d'âge en âge,
» Enjouer la postérité.

» Ta Muse, avec utilité,
» Dit plaisamment la vérité :
» Chacun profite à ton *Ecole* ;
» Tout en est beau, tout en est bon,
» Et ta plus burlesque parole
» Est souvent un docte sermon.

» Que tu ris agréablement !
» Que tu badines savamment !
» Celui qui sut vaincre Numance,
» Qui mit Carthage sous sa loi,
» Jadis, sous le nom de Térence,
» Sut-il mieux badiner que toi ?

» Laisse gronder tes envieux.
» Ils ont beau crier, en tous lieux,

» Que c'est à tort qu'on te révere,
» Que tu n'es rien moins que plaisant.
» Si tu savois un peu moins plaire,
» Tu ne leur déplairois pas tant! »

« On a prétendu (dit encore M. Bret) que Moliere s'étoit permis (scene premiere du premier acte) une personnalité dure contre Thomas Corneille, qui avoit pris le nom de M. de L'Isle; mais nous n'avons de preuve de la mésintelligence de Moliere et des deux freres Corneille que les déclamations de l'Abbé d'Aubignac, qui prétend (dans sa *quatrieme dissertation concernant le Poëme Dramatique*) que *les succès de Moliere étoient les trophées de Miltiade qui empêchoient Thémistocle de dormir*. Pour croire le grand Corneille susceptible d'une basse envie, il faut plus que le témoignage d'un ennemi aussi injuste que l'Abbé d'Aubignac. Il ne faut donc regarder le trait de Moliere que comme une de ses généralités auxquelles la malice de certains esprits trouve toujours quelqu'application. La société du grand Corneille avec Moliere dans la Piece de *Psyché*, est un démenti formel pour l'Abbé d'Aubignac. »

L'ÉCOLE DES FEMMES,

COMÉDIE,

EN CINQ ACTES, EN VERS,

DE MOLIERE;

Représentée, pour la premiere fois, sur le Théatre du Palais Royal, le 26 Décembre 1662.

PERSONNAGES.

ARNOLPHE, ou LA SOUCHE.

AGNÉS, filles d'Enrique.

HORACE, amant d'Agnés, fils d'Oronte.

CHRISALDE, ami d'Arnolphe.

ENRIQUE, beau-frere de Chrisalde, et pere d'Agnès.

ORONTE, pere d'Horace, et ami d'Arnolphe.

ALAIN, Paysan, valet d'Arnolphe.

GEORGETTE, Paysanne, servante d'Arnolphe.

UN NOTAIRE.

La Scene est à Paris, dans une Place d'un Fauxbourg.

L'ÉCOLE DES FEMMES, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CHRISALDE, ARNOLPHE.

CHRISALDE.

Vous venez, dites-vous, pour lui donner la main?

ARNOLPHE.

Oui; je veux terminer la chose dans demain.

CHRISALDE.

Nous sommes ici seuls, et l'on peut, ce me semble,
Sans craindre d'être ouïs, y discourir ensemble.
Voulez-vous qu'en ami je vous ouvre mon cœur?
Votre dessein, pour vous, me fait trembler de peur,
Et, de quelque façon que vous tourniez l'affaire,
Prendre femme est à vous un coup bien téméraire!

ARNOLPHE.

Il est vrai, notre ami. Peut-être que, chez vous,
Vous trouvez des sujets de craindre pour chez nous;
Et votre front, je crois, veut que du mariage
Les cornes soient par-tout l'infaillible apanage.

CHRISALDE.

Ce sont coups du hasard, dont on n'est point garant;
Et bien sot, ce me semble, est le soin qu'on en prend.
Mais quand je crains pour vous, c'est cette raillerie
Dont cent pauvres maris ont souffert la furie;
Car enfin vous savez qu'il n'est grands, ni petits
Que de votre critique on ait vus garantis;
Que vos plus grands plaisirs sont, par-tout où vous êtes,
De faire cent éclats des intrigues secretes?

ARNOLPHE.

Fort bien. Est-il au monde une autre Ville aussi
Où l'on ait des maris si patiens qu'ici?
Est-ce qu'on n'en voit pas de toutes les especes,
Qui sont accommodés chez eux de toutes pieces?
L'un amasse du bien, dont sa femme fait part
A ceux qui prennent soin de le faire cornard;
L'autre un peu plus heureux, mais non pas moins infâme,
Voit faire tous les jours des présens à sa femme,
Et d'aucun soin jaloux n'a l'esprit combattu,
Parce qu'elle lui dit que c'est pour sa vertu.
L'un fait beaucoup de bruit, qui ne lui sert de gueres;
L'autre en toute douceur laisse aller les affaires,
Et, voyant arriver chez lui le Damoiseau,
Prend, fort honnêtement, ses gants et son manteau.

L'une de son galant, en adroite femelle,
Fait fausse confidence à son époux fidele,
Qui dort en sûreté sur un pareil appas,
Et le plaint, ce galant, des soins qu'il ne perd pas;
L'autre, pour se purger de sa magnificence,
Dit qu'elle gagne au jeu l'argent qu'elle dépense,
Et le mari benêt, sans songer à quel jeu,
Sur les gains qu'elle fait rend des graces à Dieu.
Enfin ce sont par-tout des sujets de satyre;
Et comme spectateur, ne puis-je pas en rire;
Puis-je pas de nos sots?...

CHRISALDE.

Oui; mais qui rit d'autrui,
Doit craindre qu'en revanche on rie aussi de lui.
J'entends parler le monde, et des gens se délassent
A venir débiter les choses qui se passent;
Mais, quoi que l'on divulgue aux endroits où je suis,
Jamais on ne m'a vu triompher de ces bruits.
J'y suis assez modeste; et bien qu'aux occurrences
Je puisse condamner certaines tolérances,
Que mon dessein ne soit de souffrir nullement
Ce que quelques maris souffrent paisiblement,
Pourtant je n'ai jamais affecté de le dire;
Car enfin il faut craindre un revers de satyre,
Et l'on ne doit jamais jurer sur de tels cas
De ce qu'on pourra faire, ou bien ne faire pas.
Ainsi, quand à mon front, par un sort qui tout mene,
Il seroit arrivé quelque disgrace humaine,
Après mon procédé, je suis presque certain
Qu'on se contentera de s'en rire sous-main;

Et peut-être qu'encor j'aurai cet avantage
Que quelques bonnes gens diront que c'est dommage.
Mais de vous, cher compere, il en est autrement;
Je vous le dis encor, vous risquez diablement!
Comme sur les maris accusés de souffrance,
De tout tems votre langue a daubé d'importance;
Qu'on vous a vu contre eux un diable déchaîné,
Vous devez marcher droit pour n'être point berné,
Et, s'il faut que sur vous on ait la moindre prise,
Gare qu'aux carrefours on ne vous tympanise;
Et....

ARNOLPHE, *l'interrompant.*

Mon Dieu, notre ami, ne vous tourmentez point;
Bien rusé qui pourra m'attraper sur ce point!
Je sais les tours rusés et les subtiles trames
Dont, pour nous en planter, savent user les femmes,
Et comme on est dupé par leurs dextérités.
Contre cet accident j'ai pris mes sûretés;
Et celle que j'épouse a toute l'innocence
Qui peut sauver mon front de maligne influence.

CHRISALDE.

Eh! que prétendez-vous? qu'une sotte, en un mot....

ARNOLPHE, *l'interrompant.*

Épouser une sotte, est pour n'être point sot.
Je crois, en bon Chrétien, votre moitié fort sage;
Mais une femme habile est un mauvais présage,
Et je sais ce qu'il coûte à de certaines gens
Pour avoir pris les leurs avec trop de talens.
Moi, j'irois me charger d'une spirituelle,
Qui ne parleroit rien que cercle et que ruelle?

Qui de prose et de vers feroit de doux écrits,
Et que visiteroient Marquis et beaux-esprits,
Tandis que sous le nom du mari de Madame,
Je serois comme un Saint que pas un ne réclame?
Non, non, je ne veux point d'un esprit qui soit haut,
Et femme qui compose en sait plus qu'il ne faut.
Je prétends que la mienne, en clartés peu sublime,
Même ne sache pas ce que c'est qu'une rime;
Et s'il faut qu'avec elle on joue au corbillon,
Et qu'on vienne à lui dire, à son tour: « qu'y met-on? »
Je veux qu'elle réponde: « Une tarte à la crême. »
En un mot, qu'elle soit d'une ignorance extrême;
Et c'est assez pour elle, à vous en bien parler,
De savoir prier Dieu, m'aimer, coudre et filer.

CHRISALDE.

Une femme stupide est donc votre marotte?

ARNOLPHE.

Tant que j'aimerois mieux une laide bien sotte
Qu'une femme fort belle avec beaucoup d'esprit.

CHRISALDE.

L'esprit et la beauté....

ARNOLPHE, *l'interrompant.*

L'honnêteté suffit.

CHRISALDE.

Mais comment voulez-vous, après tout, qu'une bête
Puisse jamais savoir ce que c'est qu'être honnête?
Outre qu'il est assez ennuyeux, que je croi,
D'avoir toute sa vie une bête avec soi,
Pensez-vous le bien prendre, et que, sur votre idée,
La sûreté d'un front puisse être bien fondée?

Une femme d'esprit peut trahir son devoir,
Mais il faut, pour le moins, qu'elle ose le vouloir;
Et la stupide au sien peut manquer d'ordinaire,
Sans en avoir l'envie, et sans penser le faire.

ARNOLPHE.

A ce bel argument, à ce discours profond,
Ce que Pantagruel à Panurge répond:
« Pressez-moi de me joindre à femme autre que sotte,
» Prêchez, patrocinez jusqu'à la Pentecôte;
» Vous serez ébahi, quand vous serez au bout,
» Que vous ne m'aurez rien persuadé du tout. »

CHRISALDE.

Je ne vous dis plus mot.

ARNOLPHE.

Chacun a sa méthode.
En femme, comme en tout, je veux suivre ma mode.
Je me vois riche assez pour pouvoir, que je croi,
Choisir une moitié qui tienne tout de moi,
Et de qui la soumise et pleine dépendance
N'ait à me reprocher aucun bien, ni naissance.
Un air doux et posé, parmi d'autres enfans,
M'inspira de l'amour pour elle, dès quatre ans;
Sa mere se trouvant de pauvreté pressée,
De la lui demander il me vint en pensée,
Et la bonne Paysanne, apprenant mon desir,
A s'ôter cette charge eut beaucoup de plaisir.
Dans un petit Couvent, loin de toute pratique,
Je la fis élever selon ma politique;
C'est-à-dire, ordonnant quels soins on emploîroit
Pour la rendre idiote autant qu'il se pourroit.

Dieu merci, le succès a suivi mon attente;
Et grande, je l'ai vue à tel point innocente
Que j'ai béni le Ciel d'avoir trouvé mon fait
Pour me faire une femme au gré de mon souhait.
Je l'ai donc retirée; et, comme ma demeure
A cent sortes de gens est ouverte à toute heure,
Je l'ai mise à l'écart, comme il faut tout prévoir,
(*Montrant la maison où demeure Agnès.*)
Dans cette autre maison, où nul ne me vient voir;
Et pour ne point gâter sa bonté naturelle,
Je n'y tiens que des gens tout aussi simples qu'elle.
Vous me direz : « Pourquoi cette narration? »
C'est pour vous rendre instruit de ma précaution.
Le résultat de tout est qu'en ami fidele,
Ce soir je vous invite à souper avec elle.
Je veux que vous puissiez un peu l'examiner,
Et voir si de mon choix on doit me condamner.

CHRISALDE.

J'y consens.

ARNOLPHE.

Vous pourrez, dans cette conférence,
Juger de sa personne et de son innocence.

CHRISALDE.

Pour cet article-là, ce que vous m'avez dit
Ne peut....

ARNOLPHE, *l'interrompant.*

La vérité passe encor mon récit.
Dans ses simplicités, à tous coups, je l'admire.
Et parfois elle en dit, dont je pâme de rire.
L'autre jour, pourroit-on se le persuader?
Elle étoit fort en peine, et me vint demander,

Avec une innocence à nulle autre pareille,
Si les enfans qu'on fait, se faisoient par l'oreille.

CHRISALDE.

Je me réjouis fort, Seigneur Arnolphe....

ARNOLPHE.

Bon !
Me voulez-vous toujours appeler de ce nom ?

CHRISALDE.

Ah ! malgré que j'en aie, il me vient à la bouche,
Et jamais je ne songe à Monsieur de la Souche.
Qui diable vous a fait aussi vous aviser,
A quarante-deux ans, de vous débaptiser ;
Et d'un vieux tronc pourri de votre Métairie
Vous faire dans le monde un nom de Seigneurie ?

ARNOLPHE.

Outre que la maison par ce nom se connoît,
La Souche, plus qu'Arnolphe, à mes oreilles plaît.

CHRISALDE.

Quel abus de quitter le vrai nom de ses peres,
Pour en vouloir prendre un bâti sur des chimeres ?
De la plupart des gens c'est la démangeaison ;
Et sans vous embrasser dans la comparaison,
Je sais un paysan, qu'on appeloit Gros-Pierre,
Qui n'ayant pour tout bien qu'un seul quartier de terre,
Y fit tout a l'entour faire un fossé bourbeux,
Et de Monsieur de l'Isle en prit le nom pompeux.

ARNOLPHE.

Vous pourriez-vous passer d'exemples de la sorte ;
Mais enfin de la Souche est le nom que je porte :

J'y vois de la raison, j'y trouve des appas,
Et m'appeler de l'autre est ne m'obliger pas.

CHRISALDE.

Cependant, la plupart ont peine à s'y soumettre,
Et je vois même encor des adresses de lettre....

ARNOLPHE, *l'interrompant.*

Je le souffre aisément de qui n'est pas instruit;
Mais vous!

CHRISALDE.

Soit. Là dessus nous n'aurons point de bruit,
Et je prendrai le soin d'accoutumer ma bouche
A ne plus vous nommer que Monsieur de la Souche.

ARNOLPHE, *montrant la porte de la maison où demeure Agnès.*

Adieu. Je frappe ici pour donner le bon jour,
Et dire seulement que je suis de retour.

CHRISALDE, *à part, en s'en allant.*

Ma foi! je le tiens fou de toutes les manieres!

SCENE II.

ARNOLPHE, *seul.*

Il est un peu blessé sur certaines matieres.
Chose étrange, de voir comme avec passion
Un chacun est chaussé de son opinion!

(*Appelant et frappant à sa porte.*)

Holà!

SCENE III.

ALAIN, GEORGETTE, *dans la maison;* ARNOLPHE.

ALAIN.

Qui heurte?

ARNOLPHE.

(*A part.*)

Ouvrez.... On aura, que je pense,
Grande joie à me voir après dix jours d'absence!

ALAIN.

Qui va-là?

ARNOLPHE.

Moi.

ALAIN, *appelant.*

Georgette!

GEORGETTE.

Hé bien?

ALAIN.

Ouvre là-bas.

GEORGETTE.

Vas-y, toi.

ALAIN.

Vas-y, toi.

GEORGETTE.

Ma foi! je n'irai pas.

ALAIN.

ALAIN.

Je n'irai pas aussi.

ARNOLPHE, *à part.*

Belle cérémonie

(*A Alain et à Georgette.*)

Pour me laisser dehors !... Holà ! ho, je vous prie !

GEORGETTE.

Qui frappe ?

ARNOLPHE.

Votre maître.

GEORGETTE, *appelant.*

Alain !

ALAIN.

Quoi ?

GEORGETTE.

C'est Monsieu;

Ouvre vîte.

ALAIN.

Ouvre, toi.

GEORGETTE.

Je souffle notre feu.

ALAIN.

J'empêche, peur du chat, que mon moineau ne sorte.

ARNOLPHE.

Quiconque de vous deux n'ouvrira pas la porte,
N'aura point à manger de plus de quatre jours....

(*Les entendant venir tous deux.*)

Ah !

GEORGETTE.

Par quelle raison y venir, quand j'y cours ?

ALAIN.

Pourquoi plutôt que moi ? Le plaisant stratagême !

GEORGETTE.

Ote-toi donc de-là !

ALAIN.

Non, ôte-toi toi-même !

GEORGETTE.

Je veux ouvrir la porte !

ALAIN.

Et je veux l'ouvrir, moi !

GEORGETTE.

Tu ne l'ouvriras pas !

ALAIN.

Ni toi non plus !

GEORGETTE.

Ni toi !

ARNOLPHE, *à part.*

Il faut que j'aie ici l'ame bien patiente !

ALAIN, *paroissant, à Arnolphe, après avoir ouvert la porte.*

Au moins, c'est moi, Monsieur.

GEORGETTE, *paroissant aussi, à Arnolphe.*

Je suis votre servante...

C'est moi.

ALAIN, *à Georgette, en lui donnant un soufflet, qu'elle esquive, et qu'Arnolphe reçoit.*

Sans le respect de Monsieur que voilà,

Je te....

ARNOLPHE, *recevant le soufflet.*

Peste !

ALAIN.

Pardon !

ARNOLPHE.

Voyez ce lourdaut-là !

ALAIN.

C'est elle aussi, Monsieur.

ARNOLPHE.

Que tous deux on se taise.
Songez à me répondre, et laissons la fadaise....
Hé bien, Alain, comment se porte-t-on ici ?

ALAIN.

Monsieur, nous nous...

(*Arnolphe ôte le chapeau de dessus la tête d'Alain, qui le remet aussi-tôt.*)

Monsieur, nous nous por...

(*Arnolphe l'ôte encore.*)

Dieu merci,
Nous nous....

ARNOLPHE, *ôtant le chapeau d'Alain pour la troisieme fois, et le jettant à terre.*

Qui vous apprend, impertinente bête !
A parler devant moi le chapeau sur la tête ?

ALAIN.

Vous faites bien. J'ai tort.

ARNOLPHE, *à Alain.*

Faites descendre Agnès.

(*Alain rentre dans la maison.*)

SCENE IV.

ARNOLPHE, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

Lorsque je m'en allai, fut-elle triste après?

GEORGETTE.

Triste?.... Non.

ARNOLPHE.

Non?

GEORGETTE.

Si fait.

ARNOLPHE.

Pourquoi donc?

GEORGETTE.

Oui, je meure!

Elle vous croyoit voir de retour à toute heure;
Et nous n'oyions jamais passer devant chez nous
Cheval, âne, ou mulet qu'elle ne prît pour vous.

SCENE V.

AGNÈS, ALAIN, ARNOLPHE, GEORGETTE.

ARNOLPHE, *à Agnès.*

LA besogne à la main ? C'est un bon témoignage !...
Hé bien, Agnès, je suis de retour du voyage ;
En êtes-vous bien aise ?

AGNÈS.

Oui, Monsieur, Dieu merci !

ARNOLPHE.

Et moi, de vous revoir, je suis bien aise aussi.
Vous vous êtes toujours, comme on voit, bien portée ?

AGNÈS.

Hors les puces qui m'ont la nuit inquiétée.

ARNOLPHE.

Ah ! vous aurez, dans peu, quelqu'un pour les chasser.

AGNÈS.

Vous me ferez plaisir.

ARNOLPHE.

Je le puis bien penser....
Que faites-vous donc là ?

AGNÈS.

Je me fais des cornettes.
Vos chemises de nuit et vos coîffes sont faites.

ARNOLPHE.

Ah ! voilà qui va bien. Allez, montez là-haut.
Ne vous ennuyez point ; je reviendrai tantôt,
Et je vous parlerai d'affaires importantes.

(*Agnès, Georgette et Alain rentrent.*)

SCENE VI.

ARNOLPHE, *seul.*

HÉROÏNES du tems, Mesdames les savantes,
Pousseuses de tendresse et de beaux sentimens,
Je défie, à-la-fois, tous vos Vers, vos Romans,
Vos lettres, billets doux, toute votre science
De valoir cette honnête et pudique ignorance !....
Ce n'est point par le bien qu'il faut être ébloui ;
Et pourvu que l'honneur soit...

SCENE VII.

HORACE, ARNOLPHE.

ARNOLPHE.

QUE vois-je ? Est-ce... Oui...
Je me trompe... Nenni... Si fait... Non, c'est lui-même.
Hor....

HORACE.

Seigneur Ar....

ARNOLPHE.

Horace.

HORACE.

Arnolphe.

ARNOLPHE.

Ah ! joie extrême !

Et depuis quand ici ?

HORACE.

Depuis neuf jours.

ARNOLPHE.

Vraiment.....

HORACE, *l'interrompant.*

Je fus d'abord chez vous, mais inutilement.

ARNOLPHE.

J'étois à la campagne.

HORACE.

Oui, depuis dix journées.

ARNOLPHE, *à part.*

Oh ! comme les enfans croissent en peu d'années !
J'admire de le voir au point où le voilà,
Après que je l'ai vu pas plus grand que cela !

(*Montrant la taille d'un petit enfant.*)

HORACE.

Vous voyez ?

ARNOLPHE.

Mais, de grace, Oronte, votre pere,
Mon bon et cher ami, que j'estime et révere,
Que fait-il à présent ? Est-il toujours gaillard ?
A tout ce qui le touche, il sait que je prends part.
Nous ne nous sommes vus depuis quatre ans ensemble,
Ni, qui plus est, écrit l'un à l'autre, me semble ?

HORACE.

Il est, Seigneur Arnolphe, encor plus gai que nous;
Et j'avois de sa part une lettre pour vous;
Mais depuis, par une autre, il m'apprend sa venue,
Et la raison encor ne m'en est pas connue.
Savez-vous qui peut être un de vos Citoyens,
Qui retourne en ces lieux avec beaucoup de biens,
Qu'il s'est en quatorze ans acquis dans l'Amérique?

ARNOLPHE.

Non... Mais vous a-t-on dit comme on le nomme?

HORACE.

Enrique.

ARNOLPHE.

Non.

HORACE.

Mon pere m'en parle, et qu'il est revenu,
Comme s'il devoit m'être entiérement connu;
Et m'écrit qu'en chemin ensemble ils se vont mettre,
Pour un fait important, que ne dit pas sa lettre.

(Horace remet la lettre d'Oronte à Arnolphe.)

ARNOLPHE.

J'aurai certainement grande joie à le voir,
Et pour le régaler je ferai mon pouvoir.

(Il lit sa lettre bas.)

(Après avoir lu la lettre.)

Il faut pour les amis des lettres moins civiles,
Et tous ces complimens sont choses inutiles.
Sans qu'il prît le souci de m'en écrire rien,
Vous pouvez librement disposer de mon bien.

HORACE.

Je suis homme à saisir les gens par leurs paroles,
Et j'ai présentement besoin de cent pistoles.

ARNOLPHE.

Ma foi! c'est m'obliger que d'en user ainsi,
Et je me réjouis de les avoir ici.
Gardez aussi la bourse.

HORACE.

Il faut...

ARNOLPHE, *l'interrompant.*

Laissons ce style...
Hé bien! comment encor trouvez-vous cette Ville?

HORACE.

Nombreuse en Citoyens, superbe en bâtimens,
Et j'en crois merveilleux les divertissemens.

ARNOLPHE.

Chacun a ses plaisirs, qu'il se fait à sa guise;
Mais pour ceux que du nom de galans on baptise,
Ils ont en ce pays de quoi se contenter,
Car les femmes y sont faites à coqueter;
On trouve d'humeur douce et la brune et la blonde,
Et les maris aussi les plus benins du monde.
C'est un plaisir de Prince! et des tours que je voi,
Je me donne souvent la Comédie, à moi.
Peut-être en avez-vous déja féru quelqu'une?
Vous est-il point encore arrivé de fortune?
Les gens faits comme vous font plus que les écus;
Et vous êtes de taille à faire des cocus!

HORACE.

A ne vous rien cacher de la vérité pure,

J'ai d'amour en ces lieux eu certaine aventure;
Et l'amitié m'oblige à vous en faire part.

ARNOLPHE.

(*A part.*)
Bon ! .. Voici, de nouveau, quelque conte gaillard,
Et ce sera de quoi mettre sur mes tablettes !

HORACE.

Mais, de grace, qu'au moins ces choses soient secretes !

ARNOLPHE.

Oh !

HORACE.

Vous n'ignorez pas qu'en ces occasions
Un secret éventé rompt nos prétentions?
Je vous avoûrai donc, avec pleine franchise,
Qu'ici d'une beauté mon ame s'est éprise.
Mes petits soins d'abord ont eu tant de succès
Que je me suis chez elle ouvert un doux accès;
Et, sans trop me vanter, ni lui faire une injure,
Mes affaires y sont en fort bonne posture!

ARNOLPHE, *en riant.*

Et c'est ?

HORACE, *lui montrant le logis d'Agnès.*

Un jeune objet qui loge en ce logis,
Dont vous voyez d'ici que les murs sont rougis;
Simple, à la vérité, par l'erreur sans seconde
D'un homme qui la cache au commerce du monde,
Mais qui, dans l'ignorance où l'on veut l'asservir,
Fait briller des attraits capables de ravir :
Un air tout engageant; je ne sais quoi de tendre,

Dont il n'est point de cœur qui se puisse défendre.
Mais, peut-être, il n'est pas que vous n'ayiez bien vu
Ce jeune astre d'amour, de tant d'attraits pourvu?
C'est Agnès qu'on l'appelle.

ARNOLPHE, *à part.*

Ah! je crêve!

HORACE.

Pour l'homme,
C'est, je crois, de la Zousse, ou Source qu'on le nomme.
Je ne me suis pas fort arrêté sur le nom.
Riche, à ce qu'on m'a dit, mais des plus sensés, non;
Et l'on m'en a parlé comme d'un ridicule.
Le connoissez-vous point?

ARNOLPHE, *à part.*

La fâcheuse pilule!

HORACE.

Hé! vous ne dites mot?

ARNOLPHE.

Eh! oui, je le connoî.

HORACE.

C'est un fou, n'est-ce pas?

ARNOLPHE.

Hé...

HORACE.

Qu'en dites-vous?... Quoi!
Hé, c'est-à-dire, oui?... Jaloux, à faire rire?
Sot?... Je vois qu'il en est ce que l'on m'a pu dire?...
Enfin l'aimable Agnès a su m'assujettir.
C'est un joli bijou, pour ne vous point mentir;

Et ce seroit péché qu'une beauté si rare
Fût laissée au pouvoir de cet homme bizarre.
Pour moi, tous mes efforts, tous mes vœux les plus doux
Vont à m'en rendre maître, en dépit du jaloux;
Et l'argent que de vous j'emprunte, avec franchise,
N'est que pour mettre à bout cette juste entreprise....
Vous savez mieux que moi, quels que soient nos efforts,
Que l'argent est la clef de tous les grands ressorts,
Et que ce doux métal, qui frappe tant de têtes,
En amour, comme en guerre, avance les conquêtes?..
Vous me semblez chagrin? Seroit-ce qu'en effet
Vous désapprouveriez le dessein que j'ai fait?

ARNOLPHE.

Non, c'est que je songeois....

HORACE.

Cet entretien vous lasse?
Adieu, J'irai chez vous tantôt vous rendre grace.
(Il fait quelques pas pour s'éloigner.)

ARNOLPHE, *se croyant seul.*

Ah! faut-il!...

HORACE, *revenant.*

Derechef, veuillez être discret,
Et n'allez pas, de grace, éventer mon secret!
(Il s'éloigne encore un peu.)

ARNOLPHE, *se croyant seul.*

Que je sens dans mon ame....

HORACE,

HORACE, *revenant encore.*

Et, sur-tout, à mon pere,
Qui s'en feroit, peut-être, un sujet de colere!

(*Il s'en va.*)

ARNOLPHE, *croyant encore entendre revenir Horace.*

Oh!...

SCENE VIII.

ARNOLPHE, *seul.*

OH! que j'ai souffert durant cet entretien!...
Jamais trouble d'esprit ne fut égal au mien.
Avec quelle imprudence et quelle hâte extrême
Il m'est venu conter cette affaire, à moi-même!
Bien que mon autre nom le tienne dans l'erreur,
Étourdi montra-t-il jamais tant de fureur?
Mais, ayant tant souffert, je devois me contraindre
Jusques à m'éclaircir de ce que je dois craindre,
A pousser jusqu'au bout son caquet indiscret,
Et savoir pleinement leur commerce secret...
Tâchons de le rejoindre.... Il n'est pas loin, je pense...
Tirons-en de ce fait l'entiere confidence....
Je tremble du malheur qui m'en peut arriver;
Et l'on cherche souvent plus qu'on ne veut trouver!

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARNOLPHE, *seul.*

IL m'est, lorsque j'y pense, avantageux, sans doute,
D'avoir perdu mes pas, et pu manquer sa route;
Car, enfin, de mon cœur le trouble impérieux
N'eût pu se renfermer tout entier à ses yeux:
Il eût fait éclater l'ennui qui me dévore,
Et je ne voudrois pas qu'il sût ce qu'il ignore....
Mais je ne suis pas homme à gober le morceau,
Et laisser un champ libre aux yeux d'un damoiseau!
J'en veux rompre le cours, et, sans tarder, apprendre
Jusqu'où l'intelligence entr'eux a pu s'étendre.
J'y prends pour mon honneur un notable intérêt;
Je la regarde en femme, aux termes qu'elle en est:
Elle n'a pu faillir sans me couvrir de honte,
Et tout ce qu'elle fait, enfin, est sur mon compte....
Éloignement fatal! voyage malheureux!

(*Il frappe à la porte de la maison d'Agnès.*)

SCENE II.

ALAIN, GEORGETTE, ARNOLPHE.

ALAIN, *à Arnolphe.*

AH ! Monsieur, cette fois....

ARNOLPHE, *l'interrompant.*

Paix !... Venez-çà tous deux....

(Il fait placer Alain d'un côté, et Georgette de l'autre.)

(A Georgette.)

Passez-là.... Passez-là.... Venez-là ; venez, dis-je.

GEORGETTE.

Ah ! vous me faites peur, et tout mon sang se fige !

ARNOLPHE.

C'est donc ainsi qu'absent, vous m'avez obéi?
Et, tous deux de concert, vous m'avez donc trahi?

GEORGETTE, *tombant aux genoux d'Arnolphe.*

Hé ! ne me mangez pas, Monsieur, je vous conjure !

ALAIN, *à part, se jettant aussi à genoux.*

Quelque chien enragé l'a mordu, je m'assure !

ARNOLPHE, *à part.*

Ouf !... Je ne puis parler, tant je suis prévenu ;
Je suffoque, et voudrois me pouvoir mettre nu.

(A Alain et à Georgette.)

Vous avez donc souffert, ô canaille maudite !

(A Alain, qui se releve, et veut s'enfuir.)

Qu'un homme soit venu ?... Tu veux prendre la fuite ?

(Alain se remet à genoux.)

(*A Georgette, qui se releve, et veut aussi s'enfuir.*)
(*Georgette se remet à genoux.*)
Il faut que sur le champ.... Si tu bouges!... Je veux
(*A Alain.*)
Que vous me disiez... Eh! oui, je veux que tous deux...
(*Alain et Georgette se levent et veulent encore s'enfuir.*)
Quiconque remûra, par la mort! je l'assomme....
Comme est-ce que chez moi s'est introduit cet homme?
Hé? parlez. Dépêchez, vîte, promptement, tôt,
Sans rêver.... Veut-on dire?

ALAIN et GEORGETTE, *ensemble.*

Ah! ah!...

GEORGETTE, *retombant aux genoux d'Arnolphe.*

Le cœur me faut!

ALAIN, *retombant aussi aux genoux d'Arnolphe.*

Je meurs!

ARNOLPHE, *à part.*

Je suis en eau!... Prenons un peu d'haleine.
Il faut que je m'évente, et que je me promene.
Aurois-je deviné, quand je l'ai vu petit,
Qu'il croîtroit pour cela?... Ciel! que mon cœur pâtit!
Je pense qu'il vaut mieux que de sa propre bouche
Je tire avec douceur l'affaire qui me touche.
Tâchons à modérer notre ressentiment....
Patience, mon cœur, doucement, doucement!
(*A Alain et à Georgette.*)
Levez-vous; et, rentrant, faites qu'Agnès descende....
(*A part.*)
Arrêtez!... Sa surprise en deviendroit moins grande!

Du chagrin qui me trouble ils iroient l'avertir,
Et moi-même je veux l'aller faire sortir....
(*A Alain et à Georgette.*)
Que l'on m'attende ici.
(*Il entre dans la maison d'Agnès.*)

SCENE III.

ALAIN, GEORGETTE.

GEORGETTE.

Mon Dieu ! qu'il est terrible !
Ses regards m'ont fait peur, mais une peur horrible!
Et jamais je ne vis un plus hideux Chrétien!

ALAIN.

Ce Monsieur l'a fâché ; je te le disois bien.

GEORGETTE.

Mais que diantre est-ce-là, qu'avec tant de rudesse
Il nous fait au logis garder notre maîtresse?
D'où vient qu'à tout le monde il veut tant la cacher,
Et qu'il ne sauroit voir personne en approcher?

ALAIN.

C'est que cette action le met en jalousie.

GEORGETTE.

Mais d'où vient qu'il est pris de cette fantaisie?

ALAIN.

Cela vient.... Cela vient de ce qu'il est jaloux.

GEORGETTE.

Oui ; mais pourquoi l'est-il ? et pourquoi ce courroux?

ALAIN.

C'est que la jalousie.... Entends-tu bien, Georgette,
Est une chose.... là.... qui fait qu'on s'inquiette....
Et qui chasse les gens d'autour d'une maison....
Je m'en vais te bailler une comparaison,
Afin de concevoir la chose davantage.
Dis-moi : n'est-il pas vrai, quand tu tiens ton potage
Que si quelque affamé venoit pour en manger,
Tu serois en colere, et voudrois le charger?

GEORGETTE.

Oui, je comprends cela.

ALAIN.

C'est justement tout comme.
La femme est en effet le potage de l'homme ;
Et quand un homme voit d'autres hommes, parfois,
Qui veulent dans sa soupe aller tremper leurs doigts,
Il en montre aussi-tôt une colere extrême.

GEORGETTE.

Oui ; mais pourquoi chacun n'en fait-il pas de même?
Et que nous en voyons qui paroissent joyeux,
Lorsque leurs femmes sont avec les beaux Monsieux ?

ALAIN.

C'est que chacun n'a pas cette amitié goulue,
Qui n'en veut que pour soi.

GEORGETTE, *voyant revenir Arnolphe.*

Si je n'ai la berlue,
Je le vois qui revient.

ALAIN.

Tes yeux sont bons, c'est lui.

GEORGETTE.

Vois comme il est chagrin!

ALAIN.

C'est qu'il a de l'ennui.

SCENE IV.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE, *à part.*

Un certain Grec disoit à l'Empereur Auguste,
Comme une instruction utile, autant que juste,
Que lorsqu'une aventure en colere nous met,
Nous devons, avant tout, dire notre alphabet;
Afin que dans ce tems la bile se tempere,
Et qu'on ne fasse rien que l'on ne doive faire.
J'ai suivi sa leçon sur le sujet d'Agnès,
Et je la fais venir dans ce lieu tout exprès,
Sous prétexte d'y faire un tour de promenade,
Afin que les soupçons de mon esprit malade
Puissent sur le discours la mettre adroitement,
Et, lui sondant le cœur, s'éclaircir doucement.

SCENE V.

AGNÈS, ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE, *à Agnès.*

Venez, Agnès.

(*A Alain et à Georgette.*)

Rentrez.

(*Alain et Georgette rentrent.*)

SCENE VI.

ARNOLPHE, AGNÈS.

ARNOLPHE.

La promenade est belle.

AGNÈS.

Fort belle !

ARNOLPHE.

Le beau jour !

AGNÈS.

Fort beau !

ARNOLPHE.

Quelle nouvelle ?

AGNÈS.

Le petit chat est mort.

ARNOLPHE.

C'est dommage; mais quoi !
Nous sommes tous mortels, et chacun est pour soi !...
Lorsque j'étois aux champs, n'a-t-il point fait de pluie?

AGNÈS.

Non.

ARNOLPHE.

Vous ennuyoit-il?

AGNÈS.

Jamais je ne m'ennuie.

ARNOLPHE.

Qu'avez-vous fait encor ces neuf ou dix jours-ci?

AGNÈS.

Six chemises, je pense, et six coîffes aussi.

ARNOLPHE, *après avoir un peu rêvé.*

Le monde, chere Agnès, est une étrange chose!
Voyez la médisance, et comme chacun cause!
Quelques voisins m'ont dit qu'un jeune homme inconnu
Étoit, en mon absence, à la maison venu,
Que vous aviez souffert sa vue et ses harangues;
Mais je n'ai point pris foi sur ces méchantes langues,
Et j'ai voulu gager que c'étoit faussement....

AGNÈS, *l'interrompant.*

Mon Dieu, ne gagez pas! vous perdriez, vraiment.

ARNOLPHE.

Quoi! c'est la vérité qu'un homme....

AGNÈS.

Chose sûre.
Il n'a presque bougé de chez nous, je vous jure!

ARNOLPHE, *à part.*

Cet aveu qu'elle fait, avec sincérité,
Me marque, pour le moins, son ingénuité...
(*A Agnès.*)
Mais il me semble, Agnès, si ma mémoire est bonne,
Que j'avois défendu que vous vissiez personne.

AGNÈS.

Oui; mais quand je l'ai vu, vous ignoriez pourquoi,
Et vous en auriez fait, sans doute, autant que moi.

ARNOLPHE.

Peut-être.... Mais enfin contez moi cette histoire.

AGNÈS.

Elle est fort étonnante et difficile à croire.
J'étois sur le balcon à travailler au frais,
Lorsque je vis passer, sous les arbres d'auprès,
Un jeune homme bien fait, qui, rencontrant ma vue,
D'une humble révérence aussi-tôt me salue.
Moi, pour ne point manquer à la civilité,
Je fis la révérence aussi de mon côté.
Soudain il me refait une autre révérence.
Moi, j'en refais de même une autre, en diligence;
Et lui d'une troisieme aussi-tôt repartant,
D'une troisieme aussi j'y repars à l'instant.
Il passe, vient, repasse, et toujours, de plus belle,
Me fait à chaque fois révérence nouvelle;
Et moi, qui tous ses tours fixement regardois,
Nouvelle révérence aussi je lui rendois:
Tant que, si sur ce point la nuit ne fût venue,
Toujours comme cela je me serois tenue,

Ne voulant point céder, ni recevoir l'ennui
Qu'il me pût estimer moins civile que lui.

ARNOLPHE.

Fort bien !

AGNÈS.

Le lendemain, étant sur notre porte,
Une vieille m'aborde en parlant de la sorte :
« Mon enfant, le bon Dieu puisse-t-il vous bénir,
» Et dans tous vos attraits long-tems vous maintenir !
» Il ne vous a pas faite une belle personne,
» Afin de mal user des choses qu'il vous donne ;
» Et vous devez savoir que vous avez blessé
» Un cœur, qui de s'en plaindre est aujourd'hui forcé. »

ARNOLPHE, *à part.*

Ah ! suppôt de Satan, exécrable damnée !

AGNÈS.

« Moi, j'ai blessé quelqu'un ? fis-je toute étonnée... »
« Oui, dit-elle, blessé ; mais blessé, tout de bon ;
» Et c'est l'homme qu'hier vous vîtes du balcon... »
« Hélas ! qui pourroit, dis-je, en avoir été cause ?
» Sur lui, sans y penser, fis-je choir quelque chose ?... »
« Non, dit-elle, vos yeux ont fait ce coup fatal,
» Et c'est de leurs regards qu'est venu tout son mal... »
« Hé, mon Dieu ! ma surprise est, fis-je, sans seconde ;
» Mes yeux ont-ils du mal, pour en donner au monde ?.... »
« Oui, fit-elle, vos yeux, pour causer le trépas,
» Ma fille, ont un venin, que vous ne savez pas.
» En un mot, il languit, le pauvre misérable ;
» Et, s'il faut, poursuivit la vieille charitable,

» Que votre cruauté lui refuse un secours,
» C'est un homme à porter en terre, dans deux jours.... »
« Mon Dieu ! j'en aurois, dis-je, une douleur bien grande !....
» Mais, pour le secourir, qu'est-ce qu'il me demande ?.... »
« Mon enfant, me dit-elle, il ne veut obtenir
» Que le bien de vous voir et vous entretenir ;
» Vos yeux peuvent eux seuls empêcher sa ruine,
» Et du mal qu'ils ont fait être la médecine.... »
« Hélas ! volontiers, dis-je ; et, puisqu'il est ainsi,
» Il peut, tant qu'il voudra, me venir voir ici. »

ARNOLPHE, *à part.*

Ah ! sorciere maudite, empoisonneuse d'ames,
Puisse l'enfer payer tes charitables trames !

AGNÈS.

Voilà comme il me vit, et reçut guérison.
Vous-même, à votre avis, n'ai-je pas eu raison ?
Et pouvois-je, après tout, avoir la conscience
De le laisser mourir, faute d'une assistance ;
Moi, qui compatis tant aux gens qu'on fait souffrir,
Et ne puis, sans pleurer, voir un poulet mourir ?

ARNOLPHE, *à part.*

Tout cela n'est parti que d'une ame innocente ;
Et j'en dois accuser mon absence imprudente,
Qui sans guide a laissé cette bonté de mœurs
Exposée aux aguets des rusés séducteurs....
Je crains que le pendard, dans ses vœux téméraires,
Un peu plus fort que jeu n'ait poussé les affaires !

AGNÈS.

AGNÈS.

Qu'avez-vous ?.... Vous grondez, ce me semble, un
petit ?
Est-ce que c'est mal fait ce que je vous ai dit ?

ARNOLPHE.

Non.... Mais de cette vue apprenez-moi les suites,
Et comme le jeune homme a passé ses visites.

AGNÈS.

Hélas ! si vous saviez comme il étoit ravi !
Comme il perdit son mal si-tôt que je le vi !
Le présent qu'il m'a fait d'une belle cassette,
Et l'argent qu'en ont eu notre Alain et Georgette,
Vous l'aimeriez, sans doute, et diriez comme nous.

ARNOLPHE.

Oui.... Mais que faisoit-il étant seul avec vous ?

AGNÈS.

Il disoit qu'il m'aimoit, d'un amour sans seconde,
Et me disoit des mots les plus gentils du monde,
Des choses que jamais rien ne peut égaler,
Et dont, toutes les fois que je l'entends parler,
La douceur me chatouille, et là-dedans remue
Certain je ne sais quoi, dont je suis toute émue !

ARNOLPHE, *à part.*

O fâcheux examen d'un mystere fatal,
Où l'examinateur souffre seul tout le mal !...
(*A Agnès.*)
Outre tous ces discours, toutes ces gentillesses,
Ne vous faisoit-il point aussi quelques caresses ?

AGNÈS.

Oh ! tant.... Il me prenoit et les mains et les bras,
Et de me les baiser il n'étoit jamais las.

ARNOLPHE.

Ne vous a-t-il point pris, Agnès, quelqu'autre chose ?
(*La voyant interdite.*)
Ouf !

AGNÈS.

Eh ! il m'a...

ARNOLPHE.

Quoi ?

AGNÈS.

Pris...

ARNOLPHE.

Hé ?

AGNÈS.

Le...

ARNOLPHE.

Plaît-il ?

AGNÈS.

Je n'ose,
Et vous vous fâcherez peut-être contre moi ?

ARNOLPHE.

Non.

AGNÈS.

Si fait.

ARNOLPHE.

Mon Dieu, non !

AGNÈS.

Jurez donc votre foi ?

ARNOLPHE.

Ma foi ! soit.

AGNÈS.

Il m'a pris... Vous serez en colere !

ARNOLPHE.

Non.

AGNÈS.

Si.

ARNOLPHE.

Non, non, non, non. Diantre, que de mystere ?
Qu'est-ce qu'il vous a pris ?

AGNÈS.

Il...

ARNOLPHE, *à part.*

Je souffre en damné !

AGNÈS.

Il m'a pris le ruban que vous m'aviez donné....
A vous dire le vrai, je n'ai pu m'en défendre.

ARNOLPHE, *reprenant haleine.*

Passe pour le ruban ! Mais je voulois apprendre,
S'il ne vous a rien fait que vous baiser les bras.

AGNÈS.

Comment ? est-ce qu'on fait d'autres choses ?

ARNOLPHE.

Non pas...
Mais, pour guérir du mal qu'il dit qui le possede,
N'a-t-il pas exigé de vous d'autre remede ?

AGNÈS.

Non.... Vous pouvez juger, s'il en eût demandé,
Que pour le secourir, j'aurois tout accordé.

ARNOLPHE, *à part.*

Grace aux bontés du Ciel, j'en suis quitte à bon compte !
Si j'y retombe plus, je veux bien qu'on m'affronte !
(*A Agnès.*)
Chut !.... De votre innocence, Agnès, c'est un effet.
Je ne vous en dis mot. Ce qui s'est fait, est fait.
Je sais qu'en vous flattant, le galant ne desire
Que de vous abuser, et puis après s'en rire.

AGNÈS.

Oh ! point.... Il me l'a dit, plus de vingt fois, à moi.

ARNOLPHE.

Ah ! vous ne savez pas ce que c'est que sa foi !...
Mais enfin apprenez qu'accepter des cassettes,
Et de ces beaux blondins écouter les sornettes ;
Que se laisser par eux, à force de langueur,
Baiser ainsi les mains et chatouiller le cœur,
Est un péché mortel, des plus gros qu'il se fasse !

AGNÈS.

Un péché, dites-vous ? et la raison, de grace !

ARNOLPHE.

La raison ?... La raison est l'arrêt prononcé,
Que par ces actions le Ciel est courroucé.

AGNÈS.

Courroucé ?... Mais pourquoi faut-il qu'il s'en courrouce ?
C'est une chose, hélas ! si plaisante et si douce !
J'admire quelle joie on goûte à tout cela ;
Et je ne savois point encor ces choses-là !

ARNOLPHE.

Oui, c'est un grand plaisir que toutes ces tendresses,
Ces propos si gentils et ces douces caresses;
Mais il faut le goûter en toute honnêteté,
Et qu'en se mariant le crime en soit ôté.

AGNÈS.

N'est-ce plus un péché lorsque l'on se marie?

ARNOLPHE.

Non.

AGNÈS.

Mariez-moi donc promptement, je vous prie!

ARNOLPHE.

Si vous le souhaitez, je le souhaite aussi,
Et pour vous marier on me revoit ici.

AGNÈS.

Est-il possible?

ARNOLPHE.

Oui.

AGNÈS.

Que vous me ferez aise!

ARNOLPHE.

Oui, je ne doute point que l'hymen ne vous plaise.

AGNÈS.

Vous nous voulez, nous deux....

ARNOLPHE, *l'interrompant.*

Rien de plus assuré!

AGNÈS.

Que, si cela se fait, je vous caresserai!

ARNOLPHE.

Hé! la chose sera de ma part réciproque!

AGNÈS.

Je ne reconnois point, pour moi, quand on se moque.
Parlez-vous tout de bon?

ARNOLPHE.

Oui, vous le pourrez voir.

AGNÈS.

Nous serons mariés?

ARNOLPHE.

Oui.

AGNÈS.

Mais quand?

ARNOLPHE.

Dès ce soir.

AGNÈS, *riant.*

Dès ce soir?

ARNOLPHE.

Dès ce soir. Cela vous fait donc rire?

AGNÈS.

Oui.

ARNOLPHE.

Vous voir bien contente est ce que je desire.

AGNÈS.

Hélas! que je vous ai grande obligation,
Et qu'avec lui j'aurai de satisfaction!

ARNOLPHE.

Avec qui?

AGNÈS.

Avec.... là....

ARNOLPHE.

Là?... là n'est pas mon compte.

A choisir un mari vous êtes un peu prompte.
C'est un autre, en un mot, que je vous tiens tout prêt;
Et quant au Monsieur là, je prétends, s'il vous plaît,
Dût le mettre au tombeau le mal dont il vous berce,
Qu'avec lui désormais vous rompiez tout commerce;
Que venant au logis pour votre compliment,
Vous lui fermiez au nez la porte honnêtement;
Et lui jettant, s'il heurte, un grès par la fenêtre,
L'obligiez, tout de bon, à ne plus y paroître.
M'entendez-vous, Agnès? Moi, caché dans un coin,
De votre procédé je serai le témoin.

AGNÈS.

Las! il est si bien fait! C'est....

ARNOLPHE, *l'interrompant.*

Ah! que de langage!

AGNÈS.

Je n'aurai pas le cœur....

ARNOLPHE, *l'interrompant.*

Point de bruit davantage.
Montez là-haut.

AGNÈS.

Mais, quoi! voulez-vous....

ARNOLPHE, *l'interrompant.*

C'est assez.
Je suis maître, je parle; allez, obéissez.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARNOLPHE, AGNÈS, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE, *à Agnès.*

Oui, tout a bien été; ma joie est sans pareille!
Vous avez là suivi mes ordres à merveille,
Confondu de tout point le blondin séducteur,
Et voilà de quoi sert un sage directeur.
Votre innocence, Agnès, avoit été surprise:
Voyez, sans y penser, où vous vous étiez mise?
Vous enfiliez tout droit, sans mon instruction,
Le grand chemin d'enfer et de perdition.
De tous ces Damoiseaux on sait trop les coutumes:
Ils ont de beaux canons, force rubans et plumes,
Grands cheveux, belles dents et des propos fort doux;
Mais, comme je vous dis, la griffe est là-dessous,
Et ce sont vrais satans, dont la gueule altérée,
De l'honneur féminin cherche à faire curée:
Mais, encore une fois, grace au soin apporté,
Vous en êtes sortie avec honnêteté.
L'air dont je vous ai vu lui jetter cette pierre,
Qui de tous ses desseins a mis l'espoir par terre,

Me confirme encor mieux à ne point différer
Les noces où je dis qu'il vous faut préparer.
Mais avant toute chose, il est bon de vous faire
Quelque petit discours qui vous soit salutaire....
(*A Georgette et à Alain.*)
Un siege au frais ici.... Vous, si jamais en rien....
(*Alain prend un siége à l'entrée de la maison d'Agnès, et le donne à Arnolphe.*)

GEORGETTE.

De toutes vos leçons nous nous souviendrons bien.
Cet autre Monsieur-là nous en faisoit accroire;
Mais....

ALAIN.

S'il entre jamais, je veux jamais ne boire!
Aussi-bien est-ce un sot; il nous a l'autre fois
Donné deux écus d'or qui n'étoient point de poids.

ARNOLPHE.

Ayez donc pour souper tout ce que je desire;
Et pour notre contrat, comme je viens de dire,
Faites venir ici, l'un ou l'autre, au retour,
Le Notaire qui loge au coin du carrefour.
(*Alain et Georgette s'en vont.*)

SCENE II.

ARNOLPHE, AGNÈS.

(Agnès tire de sa poche un sac à ouvrage, et se met à travailler.)

ARNOLPHE, *s'asseyant.*

Agnès, pour m'écouter, laissez-là votre ouvrage;
Levez un peu la tête, et tournez le visage.
(*Mettant le doigt sur son front.*)
Là, regardez-moi-là durant cet entretien;
Et, jusqu'au moindre mot, imprimez-le vous bien....
Je vous épouse, Agnès; et, cent fois la journée,
Vous devez bénir l'heur de votre destinée,
Contempler la bassesse où vous avez été,
Et dans le même tems admirez ma bonté,
Qui, de ce vil état de pauvre Villageoise,
Vous fait monter au rang d'honorable Bourgeoise,
Et jouir de la couche et des embrassemens
D'un homme qui fuyoit tous ces engagemens,
Et dont, à vingt partis fort capables de plaire,
Le cœur a refusé l'honneur qu'il vous veut faire.
Vous devez toujours, dis-je, avoir devant les yeux
Le peu que vous étiez sans ce nœud glorieux,
Afin que cet objet d'autant mieux vous instruise
A mériter l'état où je vous aurai mise,
A toujours vous connoître, et faire qu'à jamais
Je puisse me louer de l'acte que je fais.
Le mariage, Agnès, n'est pas un badinage:
A d'austeres devoirs le rang de femme engage;

Et vous n'y montez pas, à ce que je prétends,
Pour être libertine et prendre du bon tems.
Votre sexe n'est-là que pour la dépendance.
Du côté de la barbe est la toute-puissance.
Bien qu'on soit deux moitiés de la société,
Ces deux moitiés pourtant n'ont point d'égalité.
L'une est moitié suprême, et l'autre subalterne:
L'une en tout est soumise à l'autre qui gouverne;
Et ce que le soldat, dans son devoir instruit,
Montre d'obéissance au chef qui le conduit,
Le valet à son maître, un enfant à son pere,
A son supérieur le moindre petit frere,
N'approche point encor de la docilité,
Et de l'obéissance, et de l'humilité,
Et du profond respect où la femme doit être
Pour son mari, son chef, son seigneur et son maître.
Lorsqu'il jette sur elle un regard sérieux,
Son devoir aussi-tôt est de baisser les yeux,
Et de n'oser jamais le regarder en face,
Que quand d'un doux regard il lui veut faire grace.
C'est ce qu'entendent mal les femmes d'aujourd'hui;
Mais ne vous gâtez pas sur l'exemple d'autrui.
Gardez-vous d'imiter ces coquettes vilaines,
Dont, par toute la ville, on chante les fredaines,
Et de vous laisser prendre aux assauts du malin;
C'est-à-dire, d'ouïr aucun jeune blondin.
Songez qu'en vous faisant moitié de ma personne,
C'est mon honneur, Agnès, que je vous abandonne;
Que cet honneur est tendre, et se blesse de peu,
Que sur un tel sujet il ne faut point de jeu,

Et qu'il est aux enfers des chaudieres bouillantes,
Où l'on plonge à jamais les femmes mal-vivantes.
Ce que je vous dis-là ne sont pas des chansons,
Et vous devez du cœur dévorer ces leçons.
Si votre ame les suit, et fuit d'être coquette,
Elle sera toujours, comme un lis, blanche et nette;
Mais s'il faut qu'à l'honneur elle fasse un faux bond,
Elle deviendra lors noire comme un charbon.
Vous paroîtrez à tous un objet effroyable,
Et vous irez un jour, vrai partage du diable,
Bouillir dans les enfers à toute éternité,
Dont vous veuille garder la céleste bonté!

(*Agnès fait une profonde révérence.*)

Faites la révérence.... Ainsi qu'une novice
Par cœur dans le Couvent doit savoir son office,
Entrant au mariage il en faut faire autant;
Et voici dans ma poche un Écrit important
Qui vous enseignera l'office de la femme....

(*Il tire un livre de sa poche.*)

J'en ignore l'Auteur, mais c'est quelque bonne ame;
Et je veux que ce soit votre unique entretien.

(*Il se leve, et donne le livre à Agnès.*)

Tenez; voyons un peu si vous le lirez bien.

(*Agnès prend le livre.*)

AGNÈS,

AGNÈS, *lisant.*

LES MAXIMES DU MARIAGE,

OU

LES DEVOIRS DE LA FEMME MARIÉE,

AVEC SON EXERCICE JOURNALIER.

I. MAXIME.

« Celle qu'un lien honnête
» Fait entrer au lit d'autrui,
» Doit se mettre dans la tête,
» Malgré le train d'aujourd'hui,
» Que l'homme qui la prend, ne la prend que pour lui. »

ARNOLPHE.

Je vous expliquerai ce que cela veut dire;
Mais, pour l'heure présente, il ne faut rien que lire.

AGNÈS, *poursuivant.*

II. MAXIME.

« Elle ne se doit parer
» Qu'autant que peut desirer
» Le mari qui la possede:
» C'est lui que touche seul le soin de sa beauté;
» Et pour rien doit être compté
» Que les autres la trouvent laide.

III. MAXIME.

» Loin ces études d'œillades,
» Ces eaux, ces blancs, ces pommades,
» Et mille ingrédiens qui font des teints fleuris;

» A l'honneur, tous les jours, ce sont drogues
» mortelles,
» Et les soins de paroître belles
» Se prennent peu pour les maris.

IV. MAXIME.

» Sous sa coîffe, en sortant, comme l'honneur
» l'ordonne,
» Il faut que de ses yeux elle étouffe les coups;
» Car pour bien plaire à son époux,
» Elle ne doit plaire à personne.

V. MAXIME.

» Hors ceux dont au mari la visite se rend,
» La bonne regle défend
» De recevoir aucune ame;
» Ceux qui, de galante humeur,
» N'ont affaire qu'à Madame
» N'accommodent pas Monsieur.

VI. MAXIME.

» Il faut des présens des hommes
» Qu'elle se défende bien;
» Car, dans le siecle où nous sommes,
» On ne donne rien pour rien.

VII. MAXIME.

» Dans ses meubles, dût-elle en avoir de l'ennui,
» Il ne faut écritoire, encre, papier, ni plumes:
» Le mari doit, dans les bonnes coutumes,
» Écrire tout ce qui s'écrit chez lui.

VIII. MAXIME.

» Ces sociétés déréglées,
» Qu'on nomme belles assemblées,

» Des femmes tous les jours corrompent les esprits;
» En bonne politique on les doit interdire;
» Car c'est là que l'on conspire
» Contre les pauvres maris.

IX. MAXIME.

» Toute femme qui veut à l'honneur se vouer
» Doit se défendre de jouer,
» Comme d'une chose funeste;
» Car le jeu fort décevant
» Pousse une femme souvent
» A jouer de tout son reste.

X. MAXIME.

» Des promenades du tems,
» Ou repas qu'on donne aux champs
» Il ne faut point qu'elle essaye.
» Selon les prudens cerveaux,
» Le mari dans ces cadeaux
» Est toujours celui qui paye. »

XI. MAXIME.

ARNOLPHE.

Vous acheverez seule; et, pas à pas, tantôt
Je vous expliquerai ces choses comme il faut.
Je me suis souvenu d'une petite affaire.
Je n'ai qu'un mot à dire, et ne tarderai guere.
Rentrez; et conservez ce livre chérement.
Si le Notaire vient, qu'il m'attende un moment.

(*Agnès rentre.*)

SCENE III.

ARNOLPHE, *seul.*

Je ne puis faire mieux que d'en faire ma femme.
Ainsi que je voudrai, je tournerai cette ame;
Comme un morceau de cire entre mes mains elle est,
Et je lui puis donner la forme qui me plaît.
Il s'en est peu fallu que, durant mon absence,
On ne m'ait attrapé, par son trop d'innocence!
Mais il vaut beaucoup mieux, à dire vérité,
Que la femme qu'on a peche de ce côté.
De ces sortes d'erreurs le remede est facile.
Toute personne simple aux leçons est docile;
Et, si du bon chemin on la fait écarter,
Deux mots incontinent l'y peuvent rejetter.
Mais une femme habile est bien une autre bête!
Notre sort ne dépend que de sa seule tête,
De ce qu'elle s'y met rien ne la fait gauchir,
Et nos enseignemens ne font-là que blanchir.
Son bel esprit lui sert à railler nos maximes,
A se faire souvent des vertus de ses crimes,
Et trouver, pour venir à ses coupables fins,
Des détours à duper l'adresse des plus fins.
Pour se parer du coup en vain on se fatigue:
Une femme d'esprit est un diable en intrigue;
Et dès que son caprice a prononcé tout bas
L'arrêt de notre honneur, il faut passer le pas.

Beaucoup d'honnêtes gens en pourroient bien que dire.
Enfin mon étourdi n'aura pas lieu d'en rire;
Par son trop de caquet il a ce qu'il lui faut.
Voilà de nos François l'ordinaire défaut;
Dans la possession d'une bonne-fortune,
Le secret est toujours ce qui les importune,
Et la vanité sotte a pour eux tant d'appas
Qu'ils se pendroient plutôt que de ne causer pas!
Oh! que les femmes sont du Diable bien tentées,
Lorsqu'elles vont choisir ces têtes éventées!
Et que.... Mais le voici. Cachons-nous toujours bien,
Et découvrons un peu quel chagrin est le sien.

SCENE IV.

HORACE, ARNOLPHE.

HORACE, *saluant Arnolphe.*

Je reviens de chez vous, et le destin me montre
Qu'il n'a pas résolu que je vous y rencontre.
Mais j'irai tant de fois qu'enfin quelque moment....

ARNOLPHE, *l'interrompant et le saluant aussi.*

Eh! mon Dieu, n'entrons point dans ce vain compliment.
Rien ne me fâche tant que ces cérémonies;
Et si l'on m'en croyoit elles seroient bannies.
C'est un maudit usage, et la plupart des gens
Y perdent sottement les deux tiers de leur tems.

(*Il se couvre.*)

Mettons donc, sans façon... Hé bien, vos amourettes ?
Puis-je, Seigneur Horace, apprendre où vous en êtes ?
J'étois tantôt distrait par quelque vision ;
Mais depuis là-dessus j'ai fait réflexion.
De vos premiers progrès j'admire la vîtesse,
Et dans l'événement mon ame s'intéresse.

HORACE.

Ma foi ! depuis qu'à vous s'est découvert mon cœur,
Il est à mon amour arrivé du malheur.

ARNOLPHE.

Oh ! oh ! comment cela ?

HORACE.

La fortune cruelle
A ramené des champs le Patron de la belle.

ARNOLPHE.

Quel malheur !

HORACE.

Et de plus, à mon très-grand regret,
Il a su de nous deux le commerce secret.

ARNOLPHE.

D'où diantre a-t-il si-tôt appris cette aventure ?

HORACE.

Je ne sais ; mais enfin c'est une chose sûre.
Je pensois aller rendre, à mon heure, à peu près,
Ma petite visite à ses jeunes attraits,
Lorsque, changeant pour moi de ton et de visage,
Et servante et valet m'ont bouché le passage ;
Et d'un : « Retirez vous ; vous nous importunez ! »
M'ont assez rudement fermé la porte au nez.

ARNOLPHE.

La porte au nez?

HORACE.

Au nez!

ARNOLPHE.

La chose est un peu forte!

HORACE.

J'ai voulu leur parler au travers de la porte;
Mais à tous mes propos ce qu'ils ont répondu,
C'est: » Vous n'entrerez point; Monsieur l'a défendu. »

ARNOLPHE.

Ils n'ont donc point ouvert?

HORACE.

Non; et de la fenêtre,
Agnès m'a confirmé le retour de ce maître,
En me chassant de-là d'un ton plein de fierté,
Accompagné d'un grès que sa main m'a jetté.

ARNOLPHE.

Comment! d'un grès?

HORACE.

D'un grès, de taille non petite,
Dont on a, par ses mains, régalé ma visite.

ARNOLPHE.

Diantre! ce ne sont pas des prunes que cela?
Et je trouve fâcheux l'état où vous voilà.

HORACE.

Il est vrai, je suis mal par ce retour funeste!

ARNOLPHE.

Certes, j'en suis fâché pour vous, je vous proteste!

HORACE.

Cet homme me rompt tout!

ARNOLPHE.

Oui; mais cela n'est rien;
Et de vous raccrocher vous trouverez moyen?

HORACE.

Il faut bien essayer, par quelque intelligence,
De vaincre du jaloux l'exacte vigilance.

ARNOLPHE.

Cela vous est facile; et la fille, après tout,
Vous aime?

HORACE.

Assurément!

ARNOLPHE.

Vous en viendrez à bout?

HORACE.

Je l'espere!

ARNOLPHE.

Le grès vous a mis en déroute;
Mais cela ne doit pas vous étonner.

HORACE.

Sans doute;
Et j'ai compris d'abord que mon homme étoit-là,
Qui, sans se faire voir, conduisoit tout cela.
Mais ce qui m'a surpris, et qui va vous surprendre,
C'est un autre incident que vous allez entendre,
Un trait hardi qu'a fait cette jeune beauté,
Et qu'on n'attendroit point de sa simplicité.
Il le faut avouer, l'amour est un grand maître!
Ce qu'on ne fut jamais il nous enseigne à l'être,

Et souvent de nos mœurs l'absolu changement
Devient par ses leçons l'ouvrage d'un moment.
De la nature en nous il force les obstacles,
Et ses effets soudain ont de l'air des miracles.
D'un avare à l'instant il fait un libéral,
Un vaillant d'un poltron, un civil d'un brutal;
Il rend agile à tout l'ame la plus pesante,
Et donne de l'esprit à la plus innocente.
Oui, ce dernier miracle éclate dans Agnès;
Car, tranchant avec moi par ces termes exprès:
« Retirez-vous. Mon ame aux visites renonce,
» Je sais tous vos discours, et voilà ma réponse, »
Cette pierre, ou ce grès dont vous vous étonniez,
Avec un mot de lettre est tombée à mes pieds;
Et j'admire de voir cette lettre ajustée
Avec le sens des mots et la pierre jettée.
D'une telle action n'êtes-vous pas surpris?
L'amour sait-il pas l'art d'aiguiser les esprits?
Et peut-on me nier que ses flammes puissantes
Ne fassent dans un cœur des choses étonnantes?
Que dites-vous du tour, et de ce mot d'écrit?
Hé! n'admirez-vous point cette adresse d'esprit?
Trouvez-vous pas plaisant de voir quel personnage
A joué mon jaloux dans tout ce badinage?
Dites?

ARNOLPHE.

Oui, fort plaisant!

HORACE.

Riez-en donc un peu.

(*Arnolphe rit d'un air forcé.*)

Cet homme, gendarmé d'abord contre mon feu,
Qui chez lui se retranche, et de grès fait parade,
Comme si j'y voulois monter par escalade,
Qui, pour me repousser, dans son bizarre effroi,
Anime du dedans tous ses gens contre moi,
Et qu'abuse à ses yeux, par sa machine même,
Celle qu'il veut tenir dans l'ignorance extrême.
Pour moi, je vous l'avoue, encor que son retour
En un grand embarras jette ici mon amour,
Je tiens cela plaisant, autant qu'on sauroit dire:
Je ne puis y songer sans de bon cœur en rire;
Et vous n'en riez pas assez à mon avis.

ARNOLPHE, *avec un ris forcé.*

Pardonnez-moi, j'en ris tout autant que je puis.

HORACE.

Mais il faut qu'en ami je vous montre sa lettre.
Tout ce que son cœur sent, sa main a su l'y mettre;
Mais en termes touchans et tout pleins de bonté,
De tendresse innocente et d'ingénuité,
De la maniere, enfin, que la pure nature
Exprime de l'amour la premiere blessure.

ARNOLPHE, *à part.*

Voilà, friponne! à quoi l'écriture te sert;
Et contre mon dessein l'art t'en fut découvert!

HORACE, *lisant.*

« Je veux vous écrire, et je suis bien en peine par où » je m'y prendrai. J'ai des pensées que je desirerois » que vous sussiez; mais je ne sais comment faire » pour vous les dire, et je me défie de mes paroles. » Comme je commence à connoître qu'on m'a tou-

» jours tenue dans l'ignorance, j'ai peur de mettre » quelque chose qui ne soit pas bien, et d'en dire » plus que je ne devrois. En vérité, je ne sais ce que » vous m'avez fait ; mais je sens que je suis fâchée » à mourir de ce qu'on me fait faire contre vous ; » que j'aurai toutes les peines du monde à me passer » de vous, et que je serois bien-aise d'être à vous. » Peut-être qu'il y a du mal à dire cela ; mais enfin je » ne puis m'empêcher de le dire, et je voudrois que » cela se pût faire sans qu'il y en eût. On me dit » fort que tous les jeunes hommes sont des trompeurs, » qu'il ne les faut point écouter et que tout ce » que vous me dites n'est que pour m'abuser ; mais » je vous assure que je n'ai pu encore me figurer cela » de vous, et je suis si touchée de vos paroles que » je ne saurois croire qu'elles soient menteuses. Di- » tes-moi franchement ce qui en est ; car enfin, » comme je suis sans malice, vous auriez le plus grand » tort du monde si vous me trompiez, et je pense » que j'en mourrois de déplaisir. »

ARNOLPHE, *à part.*

Hon, chienne !

HORACE.

Qu'avez-vous ?

ARNOLPHE.

Moi ? Rien. C'est que je tousse.

HORACE.

Avez-vous jamais vu d'expression plus douce ?
Malgré les soins maudits d'un injuste pouvoir,
Un plus beau naturel se peut-il faire voir ?

Et n'est-ce pas, sans doute, un crime punissable
De gâter méchamment ce fond d'ame admirable;
D'avoir, dans l'ignorance et la stupidité,
Voulu de cet esprit étouffer la clarté?
L'amour a commencé d'en déchirer le voile;
Et si, par la faveur de quelque bonne étoile,
Je puis, comme j'espere, à ce franc animal,
Ce traître, ce bourreau, ce faquin, ce brutal....

ARNOLPHE, *l'interrompant.*

Adieu.

HORACE.

Comment! si vîte?

ARNOLPHE.

Il m'est dans la pensée
Venu, tout maintenant, une affaire pressée.

HORACE.

Mais ne sauriez-vous point, comme on la tient de près,
Qui dans cette maison pourroit avoir accès?
J'en use sans scrupule; et ce n'est pas merveille
Qu'on se puisse, entre amis, servir, à la pareille.
Je n'ai plus là-dedans que gens pour m'observer;
Et servante et valet, que je viens de trouver,
N'ont jamais, de quelque air que je m'y sois pu prendre,
Adouci leur rudesse à me vouloir entendre.
J'avois pour de tels coups certaine vieille en main,
D'un génie, à vrai dire, au-dessus de l'humain.
Elle m'a dans l'abord servi de bonne sorte;
Mais, depuis quatre jours, la pauvre femme est morte.
Ne me pourriez-vous point ouvrir quelque moyen?

ARNOLPHE.

ARNOLPHE.

Non, vraiment; et, sans moi, vous en trouverez bien.

HORACE.

Adieu donc.... Vous voyez ce que je vous confie?

(*Il s'en va.*)

SCENE V.

ARNOLPHE, *seul.*

Comme il faut devant lui que je me mortifie!
Quelle peine à cacher mon déplaisir cuisant!
Quoi! pour une innocente, un esprit si présent?
Elle a feint d'être telle à mes yeux, la traîtresse!
Ou le diable à son ame a soufflé cette adresse.
Enfin me voilà mort par ce funeste écrit.
Je vois qu'il a, le traître! empaumé son esprit,
Qu'à ma suppression, il s'est ancré chez elle;
Et c'est mon désespoir et ma peine mortelle!
Je souffre doublement dans le vol de son cœur,
Et l'amour y pâtit aussi-bien que l'honneur.
J'enrage de trouver cette place usurpée,
Et j'enrage de voir ma prudence trompée!
Je sais que, pour punir son amour libertin,
Je n'ai qu'à laisser faire à son mauvais destin,
Que je serai vengé d'elle par elle-même;
Mais il est bien fâcheux de perdre ce qu'on aime!
Ciel! puisque pour un choix j'ai tant philosophé,
Faut-il de ses appas m'être si fort coëffé?

F

Elle n'a ni parens, ni support, ni richesse:
Elle trahit mes soins, mes bontés, ma tendresse;
Et, cependant, je l'aime, après ce lâche tour,
Jusqu'à ne me pouvoir passer de cet amour !....
Sot ! n'as-tu point de honte ?... Ah ! je creve, j'enrage,
Et je soufflerterois mille fois mon visage !....
Je veux entrer un peu, mais seulement pour voir
Quelle est sa contenance après un trait si noir....
Ciel ! faites que mon front soit exempt de disgrace;
Ou bien, s'il est écrit qu'il faille que j'y passe,
Donnez-moi, tout au moins, pour de tels accidens,
La constance qu'on voit à de certaines gens !

(Il entre dans la maison d'Agnès.)

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ARNOLPHE, *seul.*

J'AI peine, je l'avoue, à demeurer en place,
Et de mille soucis mon esprit s'embarrasse,
Pour pouvoir mettre un ordre, et dedans et dehors,
Qui du godelureau rompe tous les efforts.
De quel œil la traîtresse a soutenu ma vue!
De tout ce qu'elle a fait elle n'est point émue;
Et, bien qu'elle me mette à deux doigts du trépas,
On diroit à la voir qu'elle n'y touche pas!
Plus, en la regardant, je la voyois tranquille,
Plus je sentois en moi s'échauffer une bile,
Et ces bouillans transports dont s'enflammoit mon cœur,
Y sembloient redoubler mon amoureuse ardeur!
J'étois aigri, fâché, désespéré contr'elle,
Et cependant jamais je ne la vis si belle!
Jamais ses yeux aux miens n'ont paru si perçans,
Jamais je n'eus pour eux des desirs si pressans;
Et je sens là-dedans qu'il faudra que je creve,
Si de mon triste sort la disgrace s'acheve!....
Quoi! j'aurai dirigé son éducation

Avec tant de tendresse et de précaution;
Je l'aurai fait passer chez moi dès son enfance,
Et j'en aurai chéri la plus tendre espérance;
Mon cœur aura bâti sur ses attraits naissans,
Et cru la mitonner pour moi, durant treize ans,
Afin qu'un jeune fou, dont elle s'amourache,
Me la vienne enlever, jusques sur la moustache,
Lorsqu'elle est avec moi mariée à demi?
Non, parbleu! non, parbleu! petit sot, mon ami!
Vous aurez beau tourner, ou j'y perdrai mes peines,
Ou je rendrai, ma foi! vos espérances vaines,
Et de moi tout-à-fait vous ne vous rirez point!

SCENE II.

UN NOTAIRE, ARNOLPHE.

LE NOTAIRE, *à part.*

(*A Arnolphe.*)
AH! le voilà.... Bon jour! Me voici, tout à point,
Pour dresser le contrat que vous souhaitez faire.

ARNOLPHE, *se croyant seul, et sans voir, ni entendre le Notaire.*

Comment faire?

LE NOTAIRE.

Il le faut dans la forme ordinaire.

ARNOLPHE, *se croyant seul.*

A mes précautions je veux songer de près.

LE NOTAIRE.
Je ne passerai rien contre vos intérêts.

ARNOLPHE, *se croyant seul.*
Il se faut garantir de toutes les surprises.

LE NOTAIRE.
Suffit qu'entre mes mains vos affaires soient mises.
Il ne vous faudra point, de peur d'être déçu,
Quittancer le contrat que vous n'ayiez reçu.

ARNOLPHE, *se croyant seul.*
J'ai peur, si je vais faire éclater quelque chose,
Que de cet incident par la ville on ne cause.

LE NOTAIRE.
Eh ! bien, il est aisé d'empêcher cet éclat,
Et l'on peut en secret faire votre contrat.

ARNOLPHE, *se croyant seul.*
Mais comment faudra-t-il qu'avec elle j'en sorte?

LE NOTAIRE.
Le douaire se regle au bien qu'on vous apporte.

ARNOLPHE, *se croyant seul.*
Je l'aime, et cet amour est mon grand embarras!

LE NOTAIRE.
On peut avantager une femme, en ce cas.

ARNOLPHE, *se croyant seul.*
Quel traitement lui faire en pareil aventure?

LE NOTAIRE.
L'ordre est que le futur doit douer la future
Du tiers de dot qu'elle a ; mais cet ordre n'est rien,
Et l'on va plus avant lorsque l'on le veut bien.

ARNOLPHE, *se croyant seul.*

Si....

(*Il apperçoit le Notaire.*)

LE NOTAIRE.

Pour le préciput, il les regarde ensemble.
Je dis que le futur peut, comme bon lui semble,
Douer la future.

ARNOLPHE.

Hé?

LE NOTAIRE.

Il peut l'avantager
Lorsqu'il l'aime beaucoup, et qu'il veut l'obliger,
Et cela par douaire, ou préfix, qu'on appelle,
Qui demeure perdu par le trépas d'icelle,
Ou, sans retour, qui va de ladite à ses hoirs,
Ou coutumier, selon les différens vouloirs,
Ou par donation dans le contrat formelle,
Qu'on fait ou pure ou simple, ou qu'on fait mutuelle...

(*Voyant Arnolphe lever les épaules à ce qu'il lui dit.*)

Pourquoi hausser le dos? Est-ce qu'on parle en fat,
Et que l'on ne sait pas les formes d'un contrat?
Qui me les apprendra? Personne, je présume!
Sais-je pas qu'étant joints, on est, par la coutume,
Communs en meubles, biens, immeubles et conquêts,
A moins que par un acte on n'y renonce exprès?
Sais-je pas que le tiers du bien de la future
Entre en communauté, pour....

ARNOLPHE, *l'interrompant.*

Oui, c'est chose sûre,
ous savez tout cela; mais qui vous en dit mot?

LE NOTAIRE.

Vous, qui me prétendez faire passer pour sot,
En me haussant l'épaule et faisant la grimace.

ARNOLPHE.

La peste soit de l'homme et sa chienne de face!....
Adieu. C'est le moyen de vous faire finir.

LE NOTAIRE.

Pour dresser un contrat m'a-t on pas fait venir?

ARNOLPHE.

Oui, je vous ai mandé; mais la chose est remise,
Et l'on vous mandera quand l'heure sera prise....
(*A part.*)
Voyez quel diable d'homme avec son entretien!
(*Il rentre dans la maison d'Agnès.*)

SCENE III.

LE NOTAIRE, *seul.*

Je pense qu'il en tient, et je crois penser bien.

SCENE IV.

ALAIN, GEORGETTE, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE, *à Alain et à Georgette, au devant desquels il va.*

N'êtes-vous pas venu quérir pour votre maître?

ALAIN.

Oui.

LE NOTAIRE.

J'ignore pour qui vous pouvez le connoître;
Mais allez, de ma part, lui dire, de ce pas,
Que c'est un fou fieffé.

GEORGETTE.

Nous n'y manquerons pas.
(*Le Notaire s'en va.*)

SCENE V.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ALAIN, *à Arnolphe.*

Monsieur....

ARNOLPHE.

Approchez-vous. Vous êtes mes fideles,
Mes bons, mes vrais amis, et j'en sais des nouvelles.

ALAIN.

Le Notaire....

ARNOLPHE, *l'interrompant.*

Laissons; c'est pour quelque autre jour.
On veut à mon honneur jouer d'un mauvais tour;
Et quel affront pour vous, mes enfans, pourroit-ce
être,
Si l'on avoit ôté l'honneur à votre maître.
Vous n'oseriez après paroître en nul endroit;
Et chacun, vous voyant, vous montreroit au doigt!
Donc, puisqu'autant que moi l'affaire vous regarde,
Il faut de votre part faire une telle garde
Que ce galant ne puisse, en aucune façon....

GEORGETTE, *l'interrompant.*

Vous nous avez tantôt montré notre leçon.

ARNOLPHE.

Mais à ses beaux discours gardez bien de vous rendre.

ALAIN.

Oh! vraiment!...

GEORGETTE.

Nous savons comme il faut s'en défendre!

ARNOLPHE.

S'il venoit doucement: « Alain, mon pauvre cœur,
» Par un peu de secours soulage ma langueur! »

ALAIN.

» Vous êtes un sot!

ARNOLPHE.

(*A Georgette.*)

Bon! « Georgette, ma mignonne,
» Tu me parois si douce, et si bonne personne! »

GEORGETTE.

» Vous êtes un nigaud?

ARNOLPHE.

(*A Alain.*)

Bon? « Quel mal trouves-tu
» Dans un dessein honnête, et tout plein de vertu? »

ALAIN.

» Vous êtes un fripon!

ARNOLPHE.

(*A Georgette.*)

Fort bien! « Ma mort est sûre,
» Si tu ne prends pitié des peines que j'endure! »

GEORGETTE.

» Vous êtes un benêt, un impudent!

ARNOLPHE.

Fort bien!
(*A Alain.*)
» Je ne suis pas un homme à vouloir rien pour rien.
» Je sais quand on me sert en garder la memoire.
(*Il tire sa bourse, et leur distribue de l'argent, à tous les deux.*
» Cependant, par avance, Alain, voilà pour boire...
» Et voilà pour t'avoir, Georgette, un cotillon....
(*Ils tendent tous deux la main, et prennent l'argent.*)
» Ce n'est de mes bienfaits qu'un simple échantillon.
» Toute la courtoisie enfin dont je vous presse,
» C'est que je puisse voir votre belle maîtresse. »

GEORGETTE, *le poussant.*

» A d'autres!

ARNOLPHE.

Bon cela!

ALAIN, *le poussant aussi.*

» Hors d'ici!

ARNOLPHE.

Bon!

GEORGETTE, *le poussant encore.*

» Mais tôt!

ARNOLPHE.

Bon!... Holà! c'est assez.

GEORGETTE.

Fais-je pas comme il faut?

ALAIN.

Est-ce de la façon que vous voulez l'entendre?

ARNOLPHE.

Oui, fort bien, hors l'argent qu'il ne falloit pas prendre.

GEORGETTE.

Nous ne nous sommes pas souvenus de ce point.

ALAIN.

Voulez-vous qu'à l'instant nous recommencions?

ARNOLPHE.

Point.

Suffit.... Rentrez tous deux.

ALAIN.

Vous n'avez rien qu'à dire?

ARNOLPHE.

Non, vous dis-je, rentrez, puisque je le desire.
Je vous laisse l'argent. Allez; je vous rejoins.
Ayez bien l'œil à tout, et secondez mes soins.
(*Alain et Georgette rentrent dans la maison d'Agnès.*)

SCENE VI.

ARNOLPHE, *seul.*

JE veux pour espion, qui soit d'exacte vue,
Prendre le Savetier du coin de notre rue.
Dans la maison toujours je prétends la tenir,
Y faire bonne garde, et sur-tout en bannir
Vendeuses de rubans, Perruquieres, Coîffeuses,
Faiseuses de mouchoirs, Gantieres, Revendeuses;
Tous ces gens qui sous main travaillent chaque jour
A faire réussir les mysteres d'amour.
Enfin, j'ai vu le monde, et j'en sais les finesses;
Il faudra que mon homme ait de grandes adresses!
Si message ou poulet de sa part peut entrer!

SCENE VII.

HORACE, ARNOLPHE.

HORACE.

LA place m'est heureuse à vous y rencontrer.
Je viens de l'échapper bien belle, je vous jure!
Au sortir d'avec vous, sans prévoir l'aventure,
Seule dans son balcon j'ai vu paroître Agnès,
Qui des arbres prochains prenoit un peu le frais.
Après m'avoir fait signe, elle a su faire en sorte,

Descendant

Descendant au jardin, de m'en ouvrir la porte;
Mais à peine tous deux dans sa chambre étions-nous
Qu'elle a sur les degrés entendu son jaloux;
Et tout ce qu'elle a pu, dans un tel accessoire,
C'est de me renfermer dans une grande armoire.
Il est entré d'abord. Je ne le voyois pas,
Mais je l'oyois marcher, sans rien dire, à grands pas,
Poussant, de tems en tems, des soupirs pitoyables,
Et donnant quelquefois de grands coups sur les tables,
Frappant un petit chien qui pour lui s'émouvoit,
Et jettant brusquement les hardes qu'il trouvoit.
Il a même cassé, d'une main mutinée,
Des vases dont la belle ornoit sa cheminée;
Et, sans doute, il faut bien qu'à ce becque cornu
Du trait qu'elle a joué quelque jour soit venu.
Enfin, après vingt tours, ayant de la maniere,
Sur ce qui n'en peut mais, déchargé sa colere,
Mon jaloux inquiet, sans dire son ennui,
Est sorti de la chambre, et moi de mon étui.
Nous n'avons point voulu, de peur du personnage,
Risquer à nous tenir ensemble davantage:
C'étoit trop hasarder; mais je dois, cette nuit,
Dans sa chambre, un peu tard, m'introduire, sans bruit.
En toussant par trois fois je me ferai connoître,
Et je dois au signal voir ouvrir la fenêtre,
Dont, avec une echelle, et secondé d'Agnès,
Mon amour tâchera de me gagner l'accès.
Comme à mon seul ami, je veux bien vous l'apprendre.
L'alégresse du cœur s'augmente à la répandre;

Et goûtât-on cent fois un bonheur tout parfait,
On n'en est pas content, si quelqu'un ne le sait.
Vous prendrez part, je pense, à l'heur de mes affaires?
Adieu. Je vais songer aux choses nécessaires.

(Il s'en va.)

SCENE VIII.

ARNOLPHE, *seul.*

Quoi! l'astre qui s'obstine à me désespérer
Ne me donnera pas le tems de respirer?
Coup sur coup, je verrai, par leur intelligence,
De mes soins vigilans confondre la prudence?
Et je serai la dupe, en ma maturité,
D'une jeune innocente et d'un jeune éventé?
En sage Philosophe, on m'a vu vingt années
Contempler des maris les tristes destinées,
Et m'instruire avec soin de tous les accidens
Qui font dans le malheur tomber les plus prudens.
Des disgraces d'autrui, profitant dans mon ame,
J'ai cherché les moyens, voulant prendre une femme,
De pouvoir garantir mon front de tous affronts,
Et le tirer de pair d'avec les autres fronts :
Pour ce noble dessein, j'ai cru mettre en pratique
Tout ce que peut trouver l'humaine politique;
Et, comme si du sort il étoit arrêté
Que nul homme ici-bas n'en seroit exempté,
Après l'expérience et toutes les lumieres

Que j'ai pu m'acquérir sur de telles matieres,
Après vingt ans, et plus, de méditation
Pour me conduire en tout avec précaution,
De tant d'autres maris j'aurois quitté la trace
Pour me trouver après dans la même disgrace?...
Ah! bourreau de destin, vous en aurez menti!
De l'objet qu'on poursuit je suis encor nanti.
Si son cœur m'est volé par ce blondin funeste,
J'empêcherai, du moins, qu'on s'empare du reste;
Et cette nuit, qu'on prend pour ce galant exploit,
Ne se passera pas si doucement qu'on croit!
Ce m'est quelque plaisir, parmi tant de tristesse,
Que l'on me donne avis du piége qu'on me dresse,
Et que cet étourdi, qui veut m'être fatal,
Fasse son confident de son propre rival.

SCENE IX.

CHRISALDE, ARNOLPHE.

CHRISALDE.

Hé bien, souperons-nous avant la promenade?

ARNOLPHE.

Non; je jeûne ce soir.

CHRISALDE.

D'où vient cette boutade?

ARNOLPHE.

De grace! excusez-moi: j'ai quelqu'autre embarras.

CHRISALDE.

Votre hymen résolu ne se fera-t-il pas?

ARNOLPHE.

C'est trop s'inquiéter des affaires des autres!

CHRISALDE.

Oh! oh! si brusquement! Quels chagrins sont les vôtres?
Seroit-il point, compere, à votre passion
Arrivé quelque peu de tribulation?
Je le jurerois presque, à voir votre visage!

ARNOLPHE.

Quoi qu'il m'arrive, au moins, aurai-je l'avantage
De ne pas ressembler à de certaines gens,
Qui souffrent doucement l'approche des galans.

CHRISALDE.

C'est un étrange fait qu'avec tant de lumieres
Vous vous effarouchiez toujours sur ces matieres,
Qu'en cela vous mettiez le souverain bonheur,
Et ne conceviez point au monde d'autre honneur.
Etre avare, brutal, fourbe, méchant et lâche
N'est rien à votre avis auprès de cette tache;
Et, de quelque façon qu'on puisse avoir vécu,
On est homme d'honneur, quand on n'est point cocu,
A le bien prendre, au fonds, pourquoi voulez-vous croire
Que de ce cas fortuit dépende notre gloire,
Et qu'une ame bien née ait à se reprocher
L'injustice d'un mal qu'on ne peut empêcher?
Pourquoi voulez-vous, dis-je, en prenant une femme,
Qu'on soit digne à son choix de louange ou de blâme;

Et qu'on s'aille former un monstre plein d'effroi
De l'affront que nous fait son manquement de foi?
Mettez-vous dans l'esprit qu'on peut du cocuage
Se faire, en galant homme, une plus douce image;
Que, des coups du hasard aucun n'étant garant,
Cet accident de soi doit être indifférent,
Et qu'enfin tout le mal, quoi que le monde glose,
N'est que dans la façon de recevoir la chose;
Et, pour se bien conduire en ces difficultés,
Il y faut, comme en tout, fuir les extrémités,
N'imiter pas ces gens un peu trop débonnaires,
Qui tirent vanité de ces sortes d'affaires,
De leurs femmes toujours vont citant les galans,
En font par tout l'éloge et prônent leurs talens;
Témoignent avec eux d'étroites sympathies,
Sont de tous leurs cadeaux, de toutes leurs parties,
Et font qu'avec raison les gens sont étonnés
De voir leur hardiesse à montrer là leur nez.
Ce procédé, sans doute, est tout-à-fait blâmable;
Mais l'autre extrémité n'est pas moins condamnable.
Si je n'approuve pas ces amis des galans,
Je ne suis pas aussi pour ces gens turbulens,
Dont l'imprudent chagrin qui tempête et qui gronde,
Attire, au bruit qu'il fait, les yeux de tout le monde,
Et qui, par cet éclat, semblent ne pas vouloir
Qu'aucun puisse ignorer ce qu'ils peuvent avoir.
Entre ces deux partis il en est un honnête,
Où, dans l'occasion, l'homme prudent s'arrête;
Et, quand on le sait prendre, on n'a point à rougir
Du pis dont une femme avec nous puisse agir.

Quoi qu'on en puisse dire, enfin, le cocuage
Sous des traits moins affreux aisément s'envisage;
Et, comme je vous dis, toute l'habileté
Ne va qu'à le savoir tourner du bon côté.

ARNOLPHE.

Après ce beau discours, toute la confrairie
Doit un remercîment à votre Seigneurie;
Et quiconque voudra vous entendre parler
Montrera de la joie à s'y voir enrôler.

CHRISÀLDE.

Je ne dis pas cela, car c'est ce que je blâme:
Mais, comme c'est le sort qui nous donne une femme,
Je dis que l'on doit faire ainsi qu'au jeu de dez,
Où, s'il ne vous vient pas cé que vous demandez,
Il faut jouer d'adresse, et d'un ame réduite,
Corriger le hasard par la bonne conduite.

ARNOLPHE.

C'est-à-dire, dormir et manger toujours bien,
Et se persuader que tout cela n'est rien.

CHRISALDE.

Vous pensez vous moquer? Mais, à ne vous rien feindre,
Dans le monde je vois cent choses plus à craindre,
Et dont je me ferois un bien plus grand malheur
Que de cet accident, qui vous fait tant de peur.
Pensez-vous qu'à choisir de deux choses prescrites,
Je n'aimasse pas mieux être ce que vous dites
Que de me voir mari de ces femmes de bien,
Dont la mauvaise humeur fait un procès sur rien?
Ces dragons de vertu, ces honnêtes diablesses,

Se retranchant toujours sur leurs sages prouesses,
Qui, pour un petit tort qu'elles ne nous font pas,
Prennent droit de traiter les gens du haut en bas,
Et veulent, sur le pied de nous être fidelles,
Que nous soyions tenus de tout endurer d'elles?
Encore un coup, compere, apprenez qu'en effet
Le cocuage n'est que ce que l'on le fait,
Qu'on peut le souhaiter, pour de certaines causes,
Et qu'il a ses plaisirs, comme les autres choses.

ARNOLPHE.

Si vous êtes d'humeur à vous en contenter,
Quant à moi, ce c'est pas la mienne d'en tâter;
Et, plutôt que subir une telle aventure....

CHRISALDE, *l'interrompant.*

Mon Dieu! ne jurez point de peur d'être parjure!
Si le sort l'a réglé, vos soins sont superflus,
Et l'on ne prendra pas votre avis là-dessus.

ARNOLPHE.

Moi! je serai cocu?

CHRISALDE.

Vous voilà bien malade!
Mille gens le sont bien, sans vous faire bravade,
Qui de mine, de cœur, de biens et de maison
Ne feroient avec vous nulle comparaison!

ARNOLPHE.

Et moi, je n'en voudrois avec eux faire aucune....
Mais cette raillerie, en un mot, m'importune.
Brisons-là, s'il vous plaît.

CHRISALDE.

Vous êtes en courroux?

SCEN

ARNOLP

JE ne puis faire mieux qu
Ainsi que je voudrai, je to
Comme un morceau de ci
Et je lui puis donner la fo
Il s'en est peu fallu que,
On ne m'ait attrapé, par s
Mais il vaut beaucoup mieu
Que la femme qu'on a peci
De ces sortes d'erreurs le r
Toute personne simple aux
Et, si du bon chemin on l
Deux mots incontinent l'y r
Mais une femme habile est
Notre sort ne dépend que de
De ce qu'elle s'y met rien ne
Et nos enseignemens ne font
Son bel esprit lui sert à raille
se faire souvent des vertus
trouver, pour venir à ses
s détours à duper l'adresse
ur se parer du coup en va
e femme d'esprit est un
dès que son caprice a pro
rêt de notre honneur, il

... dont son dos garde le souvenir,
... apprendre à n'y plus revenir.
... pourtant en aucune maniere,
... semblant que je serai derriere.
... l'esprit de servir mon courroux?

ALAIN.

... frapper, Monsieur, tout est à nous;
... quand je bats, si j'y vais de main morte!

GEORGETTE.

... qu'aux yeux elle semble moins forte,
... sa part à le bien étriller!

ARNOLPHE.

... et sur-tout gardez de babiller.

(Alain et Georgette rentrent.)

...CENE XI.

...NOLPHE, *seul.*

... prochain une leçon utile;
... maris qui sont dans cette Ville
... ainsi recevoient le galant,
... cocus ne seroit pas si grand!

(Il rentre dans la maison d'Agnès.)

... *du quatrieme Acte.*

Nous en saurons la cause.... Adieu. Souvenez-vous,
Quoi que sur ce sujet votre honneur vous inspire,
Que c'est être à demi ce que l'on vient de dire
Que de vouloir jurer qu'on ne le sera pas.

ARNOLPHE.

Moi, je le jure encore, et je vais de ce pas
Contre cet accident trouver un bon remede.
(*Chrisalde s'en va, et Arnolphe court heurter à la porte de la maison d'Agnès.*)

SCENE X.

ALAIN, GEORGETTE, ARNOLPHE.

ARNOLPHE.

Mes amis, c'est ici que j'implore votre aide.
Je suis édifié de votre affection,
Mais il faut qu'elle éclate en cette occasion;
Et, si vous m'y servez selon ma confiance,
Vous êtes assurés de votre récompense.
L'homme que vous savez, n'en faites point de bruit,
Veut, comme je l'ai su, m'attraper cette nuit,
Dans la chambre d'Agnès entrer par escalade;
Mais il lui faut, nous trois, dresser une embuscade.
Je veux que vous preniez chacun un bon bâton,
Et, quand il sera près du dernier échelon,
(Car dans le tems qu'il faut j'ouvrirai la fenêtr)
Que tous deux à l'envi vous me chargiez ce traître;

Mais d'un air dont son dos garde le souvenir,
Et qui lui puisse apprendre à n'y plus revenir.
Sans me nommer pourtant en aucune maniere,
Ni faire aucun semblant que je serai derriere.
Aurez-vous bien l'esprit de servir mon courroux?

ALAIN.

S'il ne tient qu'à frapper, Monsieur, tout est à nous;
Vous verrez, quand je bats, si j'y vais de main morte!

GEORGETTE.

La mienne, quoiqu'aux yeux elle semble moins forte,
N'en quitte pas sa part à le bien étriller!

ARNOLPHE.

Rentrez donc, et sur-tout gardez de babiller.

(*Alain et Georgette rentrent.*)

SCENE XI.

ARNOLPHE, *seul.*

VOILA pour le prochain une leçon utile;
Et si tous les maris qui sont dans cette Ville
De leurs femmes ainsi recevoient le galant,
Le nombre des cocus ne seroit pas si grand!

(*Il rentre dans la maison d'Agnès.*)

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

TRAITRES ! qu'avez-vous fait par cette violence?

ALAIN.

Nous vous avons rendu, Monsieur, obéissance.

ARNOLPHE.

De cette excuse en vain vous voulez vous armer.
L'ordre étoit de le battre, et non de l'assommer;
Et c'étoit sur le dos, et non pas sur la tête
Que j'avois commandé qu'on fît choir la tempête....
(*A part.*)
Ciel ! dans quel accident me jette ici le sort !
Et que puis je résoudre à voir cet homme mort?...
(*A Alain et à Georgette.*)
Rentrez dans la maison, et gardez de rien dire
De cet ordre innocent que j'ai pu vous prescrire.
(*Alain et Georgette rentrent.*)

SCENE II.

ARNOLPHE, *seul.*

LE jour s'en va paroître, et je vais consulter
Comment dans ce malheur je me dois comporter....
Hélas! que deviendrai-je? et que dira le pere,
Lorsqu'inopinément il saura cette affaire?

SCENE III.

HORACE, ARNOLPHE.

HORACE, *à part.*

IL faut que j'aille un peu reconnoître qui c'est.

ARNOLPHE, *se croyant seul.*

(*Heurté par Horace, qu'il ne reconnoît pas.*)
Eût-on jamais prévu.... Qui va-là, s'il vous plaît?

HORACE.

C'est vous, Seigneur Arnolphe?

ARNOLPHE.

Oui.... Mais vous....

HORACE.

C'est Horace.
Je m'en allois chez vous, vous prier d'une grace.
Vous sortez bien matin?

ARNOLPHE, *à part.*

Quelle confusion !
Est-ce un enchantement ? est-ce une illusion ?

HORACE.

J'étois, à dire vrai, dans une grande peine;
Et je bénis du Ciel la bonté souveraine
Qui fait qu'à point nommé je vous rencontre ainsi.
Je viens vous avertir que tout a réussi,
Et même beaucoup plus que je n'eusse osé dire,
Et par un incident qui devoit tout détruire.
Je ne sais point par où l'on a pu soupçonner
Cette assignation qu'on m'avoit su donner;
Mais, étant sur le point d'atteindre à la fenêtre,
J'ai, contre mon espoir, vu quelques gens paroître,
Qui, sur moi brusquement levant chacun le bras,
M'ont fait manquer le pied, et tomber jusqu'en bas;
Et ma chûte, aux dépens de quelque meurtrissure,
De vingt coups de bâton m'a sauvé l'avenrure.
Ces gens-là, dont étoit, je pense, mon jaloux,
Ont imputé ma chûte à l'effort de leurs coups;
Et, comme la douleur, un assez long espace,
M'a fait, sans remuer, demeurer sur la place,
Ils ont cru, tout de bon, qu'ils m'avoient assommé,
Et chacun d'eux s'en est aussi tôt alarmé.
J'entendois tout le bruit dans le profond silence.
L'un l'autre ils s'accusoient de cette violence;
Et, sans lumiere aucune, en querellant le sort,
Sont venus doucement tâter si j'étois mort.
Je vous laisse à penser si, dans la nuit obscure,
J'ai d'un vrai trépassé su tenir la figure!

Ils

Ils se sont retirés avec beaucoup d'effroi;
Et, comme je songeois à me retirer, moi,
De cette feinte mort la jeune Agnès émue,
Avec empressement, est devers moi venue;
Car les discours qu'entr'eux ces gens avoient tenus
Jusqu'à son oreille étoient d'abord venus,
Et, pendant tout ce trouble étant moins observée,
Du logis aisément elle s'étoit sauvée;
Mais, me trouvant sans mal, elle a fait éclater
Un transport difficile à bien représenser.
Que vous dirai-je, enfin? cette aimable personne
A suivi les conseils que son amour lui donne;
N'a plus voulu songer à retourner chez soi,
Et de tout son destin s'est commise à ma foi.
Considérez un peu, par ce trait d'innocence,
Où l'expose d'un fou la haute impertinence;
Et quels fâcheux périls elle pourroit courir,
Si j'étois maintenant homme à la moins chérir!...
Mais d'un trop pur amour mon ame est embrasée,
J'aimerois mieux mourir que la voir abusée!
Je lui vois des appas dignes d'un autre sort,
Et rien ne m'en sauroit séparer que la mort.
Je prévois là-dessus l'emportement d'un pere,
Mais nous prendrons le tems d'appaiser sa colere.
A des charmes si doux je me laisse emporter,
Et dans la vie, enfin, il faut se contenter.
Ce que je veux de vous, sous un secret fidele,
C'est que je puisse mettre en vos mains cette belle;
Que dans votre maison, en faveur de mes feux,
Vous lui donniez retraite, au moins, un jour ou deux.

Outre qu'aux yeux du monde il faut cacher sa fuite,
Et qu'on en pourroit faire une exacte poursuite,
Vous savez qu'une fille aussi de sa façon,
Donne avec un jeune homme un étrange soupçon;
Et comme c'est à vous, sûr de votre prudence,
Que j'ai fait de mes feux entiere confidence,
C'est à vous seul aussi, comme ami généreux,
Que je puis confier ce dépôt amoureux.

ARNOLPHE.

Je suis, n'en doutez point, tout à votre service!

HORACE.

Vous voulez bien me rendre un si charmant office?

ARNOLPHE.

Très-volontiers, vous dis-je; et je me sens ravir
De cette occasion que j'ai de vous servir.
Je rends graces au Ciel de ce qu'il me l'envoie,
Et n'ai jamais rien fait avec si grande joie!

HORACE.

Que je suis redevable à toutes vos bontés!
J'avois de votre part craint des difficultés;
Mais vous êtes du monde, et, dans votre sagesse,
Vous savez excuser le feu de la jeunesse.
Un de mes gens la garde au coin de ce détour.

ARNOLPHE.

Mais comment ferons-nous? car il fait un peu jour.
Si je la prends ici, l'on me verra, peut-être;
Et, s'il faut que chez moi vous veniez à paroître,
Des valets causeront. Pour jouer au plus sûr,
Il faut me l'amener dans un lieu plus obscur.
Mon allée est commode, et je l'y vais attendre.

HORACE.

Ce sont précautions qu'il est fort bon de prendre.
Pour moi, je ne ferai que vous la mettre en main;
Et chez moi, sans éclat, je retourne soudain.
(Il s'éloigne.)

SCENE IV.

ARNOLPHE, *seul.*

AH! fortune! ce trait d'aventure propice,
Répare tous les maux que m'a faits ton caprice!
(Il s'enveloppe le nez de son manteau.)

SCENE V.

AGNÈS, HORACE, ARNOLPHE.

HORACE, *à Agnès.*

NE soyez point en peine où je vais vous mener;
C'est un logement sûr que je vous fais donner.
Vous loger avec moi, ce seroit tout détruire....
(Lui montrant la maison d'Arnolphe.)
Entrez dans cette porte, et laissez-vous conduire.
(Arnolphe lui prend la main sans qu'elle le reconnoisse.)

AGNÈS, *à Horace.*

Pourquoi me quittez-vous?

HORACE.

Chere Agnès, il le faut.

AGNÈS.

Songez donc, je vous prie, à revenir bientôt.

HORACE.

J'en suis assez pressé par ma flamme amoureuse.

AGNÈS.

Quand je ne vous vois point je ne suis point joyeuse.

HORACE.

Hors de votre présence on me voit triste aussi.

AGNÈS.

Hélas ! s'il étoit vrai vous resteriez ici !

HORACE.

Quoi ! vous pourriez douter de mon amour extrême ?

AGNÈS.

Non, vous ne m'aimez pas autant que je vous aime!

(*Arnolphe lui tire le bras.*)

Ah ! l'on me tire trop.

HORACE.

C'est qu'il est dangereux,
Chere Agnès, qu'en ce lieu nous soyions vus tous deux;
Et ce parfait ami, de qui la main vous presse,
Suit le zele prudent qui pour nous l'intéresse.

AGNÈS.

Mais suivre un inconnu que....

HORACE, *l'interrompant.*

N'appréhendez rien.
Entre de telles mains vous ne serez que bien.

AGNÈS.

Je me trouverois mieux entre celles d'Horace,
(*A Arnolphe, qui la tire encore par le bras.*)
Et j'aurois.... Attendez.

HORACE, *à Agnès.*

Adieu. Le jour me chasse.

AGNÈS.

Quand vous verrai-je donc?

HORACE.

Bientôt, assurément!

AGNÈS.

Que je vais m'ennuyer jusques à ce moment!

HORACE, *en s'en allant.*

Grace au Ciel! mon bonheur n'est plus en concurrence,
Et je puis maintenant dormir en assurance!
(*Il s'en va.*)

SCENE VI.

ARNOLPHE, AGNÈS.

ARNOLPHE, *toujours caché dans son manteau, et déguisant sa voix.*

VENEZ, ce n'est pas-là que je vous logerai,
Et votre gîte ailleurs est par moi préparé.
Je prétends en lieu sûr mettre votre personne....
(*Se faisant reconnoître.*)
Me connoissez-vous?

AGNÈS, *effrayée.*

Hai !

ARNOLPHE.

Mon visage, fripponne !
Dans cette occasion rend vos sens effrayés,
Et c'est à contre-cœur qu'ici vous me voyez ?
Je trouble en ses projets l'amour qui vous possede ?...

(*Agnès regarde si elle ne verra point Horace.*)

N'appelez point des yeux le galant à votre aide ;
Il est trop éloigné pour vous donner secours....
Ah ! ah! si jeune encor, vous jouez de ces tours !
Votre simplicité, qui semble sans pareille,
Demande si l'on fait les enfans par l'oreille;
Et vous savez donner des rendez-vous la nuit,
Et, pour suivre un galant, vous évader, sans bruit?
Tu-dieu ! comme avec lui votre langue cajole !
Il faut qu'on vous ait mise à quelque bonne école.
Que diantre, tout d'un coup, vous en a tant appris ?
Vous ne craignez donc plus de trouver des esprits ?
Et ce galant, la nuit, vous a donc enhardie?
Ah ! coquine ! en venir à cette perfidie !
Malgré tous mes bienfaits former un tel dessein !
Petit serpent ! que j'ai réchauffé dans mon sein,
Et qui, dès qu'il se sent, par une humeur ingrate,
Cherche à faire du mal à celui qui le flatte !

AGNÈS.

Pourquoi me criez-vous ?

ARNOLPHE.

J'ai grand tort, en effet !

AGNÈS.

Je n'entends pas de mal dans tout ce que j'ai fait.

ARNOLPHE.

Suivre un galant n'est pas une action infâme!.

AGNÈS.

C'est un homme qui dit qu'il me veut pour sa femme.
J'ai suivi vos leçons, et vous m'avez prêché
Qu'il se faut marier pour ôter le péché.

ARNOLPHE.

Oui; mais pour femme, moi, je prétendois vous prendre,
Et je vous l'avois fait, me semble, assez entendre!

AGNÈS.

Oui; mais, à vous parler franchement, entre nous,
Il est plus pour cela, selon mon goût, que vous.
Chez vous le mariage est fâcheux et pénible,
Et vos discours en font une image terrible;
Mais, las! il le fait, lui, si rempli de plaisirs
Que de se marier il donne des desirs.

ARNOLPHE.

Ah! c'est que vous l'aimez, traîtresse!

AGNÈS.

Oui, je l'aime.

ARNOLPHE.

Et vous avez le front de le dire à moi-même?

AGNÈS.

Et pourquoi, s'il est vrai, ne le dirois-je pas?

ARNOLPHE.

Le deviez-vous aimer, impertinente?

AGNÈS.

Hélas!

Est-ce que j'en puis mais ? Lui seul en est la cause;
Et je n'y songeois pas lorsque se fit la chose.

ARNOLPHE.

Mais il falloit chasser cet amoureux desir.

AGNÈS.

Le moyen de chasser ce qui fait du plaisir?

ARNOLPHE.

Et ne saviez-vous pas que c'étoit me déplaire?

AGNÈS.

Moi? Point du tout. Quel mal cela vous peut-il faire?

ARNOLPHE.

Il est vrai, j'ai sujet d'en être réjoui!
Vous ne m'aimez donc pas, à ce compte?

AGNÈS.

Vous?

ARNOLPHE.

Oui.

AGNÈS.

Hélas! non.

ARNOLPHE.

Comment, non?

AGNÈS.

Voulez-vous que je mente?

ARNOLPHE.

Pourquoi ne m'aimer pas, Madame l'impudente?

AGNÈS.

Mon Dieu! ce n'est pas moi que vous devez blâmer;
Que ne vous êtes-vous, comme lui, fait aimer?
Je ne vous en ai pas empêché, que je pense?

ARNOLPHE.

Je m'y suis efforcé de toute ma puissance ;
Mais les soins que j'ai pris, je les ai perdus tous !

AGNÈS.

Vraiment, il en sait donc là-dessus plus que vous ;
Car à se faire aimer il n'a point eu de peine !

ARNOLPHE, *à part.*

Voyez comme raisonne et répond la vilaine !
Peste ! une précieuse en diroit-elle plus ?
Ah ! je l'ai mal connue, ou, ma foi ! là-dessus
Une sotte en sait plus que le plus habile homme !....
(*A Agnès.*)
Puisqu'en raisonnemens votre esprit se consomme ;
La belle raisonneuse, est-ce qu'un si long-tems
Je vous aurai pour lui nourrie à mes dépens ?

AGNÈS.

Non ; il vous rendra tout, jusques au dernier double.

ARNOLPHE, *à part.*

Elle a de certains mots où mon dépit redouble,
(*A Agnès.*)
Me rendra-t-il, coquine ! avec tout son pouvoir,
Les obligations que vous pouvez m'avoir ?

AGNÈS.

Je ne vous en ai pas de si grandes qu'on pense !

ARNOLPHE.

N'est-ce rien que les soins d'élever votre enfance ?

AGNÈS.

Vous avez là-dedans bien opéré, vraiment !
Et m'avez fait en tout instruire joliment !
Croit-on que je me flatte, et qu'enfin, dans ma tête,

Je ne juge pas bien que je suis une bête?
Moi-même, j'en ai honte, et, dans l'âge où je suis,
Je ne veux point passer pour sotte, si je puis.

ARNOLPHE.

Vous fuyez l'ignorance, et voulez, quoi qu'il coûte,
Apprendre du blondin quelque chose?

AGNÈS.

Sans doute.
C'est de lui que je sais ce que je peux savoir,
Et, beaucoup plus qu'à vous, je pense lui devoir.

ARNOLPHE, *à part.*

Je ne sais qui me tient qu'avec une gourmade
Ma main de ce discours ne venge la bravade!...
J'enrage quand je vois sa piquante froideur;
Et quelques coups de poing satisferoient mon cœur!

AGNÈS.

Hélas! vous le pouvez, si cela peut vous plaire!

ARNOLPHE, *à part.*

Ce mot et ce regard désarme ma colere,
Et produit un retour de tendresse de cœur
Qui de son action efface la noirceur....
Chose étrange d'aimer, et que, pour ces traîtresses,
Les hommes soient sujets à de telles foiblesses!
Tout le monde connoît leur imperfection,
Ce n'est qu'extravagance et qu'indiscrétion;
Leur esprit est méchant, et leur ame fragile.
Il n'est rien de plus foible et de plus imbécille,
Rien de plus infidele; et, malgré tout cela,
Dans le monde on fait tout pour ces animaux-là!...

(*A Agnès.*)

Eh ! bien, faisons la paix. Va, petite traîtresse !
Je te pardonne tout, et te rends ma tendresse ;
Considere, par-là, l'amour que j'ai pour toi,
Et, me voyant si bon, en revanche, aime-moi.

AGNÈS.

Du meilleur de mon cœur, je voudrois vous complaire !
Que me coûteroit-il, si je le pouvois faire ?

ARNOLPHE.

Mon pauvre petit cœur, tu le peux, si tu veux.
Écoute seulement ce soupir amoureux ;
Vois ce regard mourant, contemple ma personne,
Et quitte ce morveux, et l'amour qu'il te donne !
C'est quelque sort qu'il faut qu'il ait jetté sur toi,
Et tu seras cent fois plus heureuse avec moi.
Ta forte passion est d'être brave et leste ?
Tu le seras toujours ; va, je te le proteste !
Sans cesse, nuit et jour, je te caresserai,
Je te bouchonnerai, baiserai, mangerai !
Tout comme tu voudras, tu te pourras conduire....
Je ne m'explique point, et cela, c'est tout dire....

(*A part.*)

Jusqu'où la passion peut-elle faire aller ?...

(*A Agnès.*)

Enfin, à mon amour rien ne peut s'égaler !
Quelle preuve veux-tu que je t'en donne, ingrate !
Me veux-tu voir pleurer ? veux-tu que je me batte ?
Veux-tu que je m'arrache un côté de cheveux ?
Veux-tu que je me tue ? Oui, dis, si tu le veux,
Je suis tout prêt, cruelle ! à te prouver ma flamme !

AGNÈS.

Tenez, tous vos discours ne me touchent point l'ame.
Horace, avec deux mots, en feroit plus que vous!

ARNOLPHE.

Ah! c'est trop me braver, trop pousser mon courroux!
Je suivrai mon dessein, bête, trop indocile!
Et vous dénicherez à l'instant de la Ville!
Vous rebutez mes vœux, et me mettez à bout;
Mais un cul de Couvent me vengera de tout!

SCENE VII.

ALAIN, ARNOLPHE, AGNÈS.

ALAIN, *à Arnolphe, sans voir Agnès.*

Je ne sais ce que c'est, Monsieur; mais il me semble
Qu'Agnès et le corps mort s'en sont allés ensemble!

ARNOLPHE, *lui montrant Agnès.*

La voici.... Dans ma chambre allez me la nicher....
(*A part.*)
Ce ne sera pas-là qu'il la viendra chercher;
Et puis, c'est seulement pour une demi-heure.
Je vais, pour lui donner une sûre demeure,
(*A Alain.*)
Trouver une voiture.... Enfermez-vous des mieux;
Et, sur-tout, gardez-vous de la quitter des yeux.
(*Alain emmene Agnès dans la maison d'Arnolphe.*)

SCENE VIII.

SCENE VIII.

ARNOLPHE, *seul.*

Peut-être que son ame, étant dépaysée,
Pourra de cette amour être désabusée !

SCENE IX.

HORACE, ARNOLPHE.

HORACE.

Ah ! je viens vous trouver, accablé de douleur !
Le Ciel, Seigneur Arnolphe, a conclu mon malheur ;
Et, par un trait fatal d'une injustice extrême,
On me veut arracher à la beauté que j'aime.
Pour arriver ici, mon pere a pris le frais.
J'ai trouvé qu'il mettoit pied à terre, ici près,
Et la cause, en un mot, d'une telle venue,
Qui, comme je disois, ne m'étoit pas connue,
C'est qu'il m'a marié, sans m'en écrire rien,
Et qu'il vient en ces lieux célébrer ce lien.
Jugez, en prenant part à mon inquiétude,
S'il pouvoit m'arriver un contre-tems plus rude.
Cet Enrique, dont hier je m'informois à vous,
Cause tout le malheur dont je ressens les coups ;
Il vient, avec mon pere, achever ma ruine,

Et c'est sa fille unique à qui l'on me destine.
J'ai, dès leurs premiers mots, pensé m'évanouir;
Et d'abord, sans vouloir plus long-tems les ouïr,
Mon pere ayant parlé de vous rendre visite,
L'esprit plein de frayeur, je l'ai devancé vîte.
De grace! gardez-vous de lui rien découvrir
De mon engagement qui le pourroit aigrir,
Et tâchez, comme en vous il prend grande créance,
De le dissuader de cette autre alliance!

ARNOLPHE.

Oui-da!

HORACE.

Conseillez-lui de différer un peu,
Et rendez, en ami, ce service à mon feu!

ARNOLPHE.

Je n'y manquerai pas!

HORACE.

C'est en vous que j'espere!

ARNOLPHE.

Fort bien!

HORACE.

Et je vous tiens mon véritable pere!
(*Appercevant Oronte s'approcher.*)
Dites-lui que mon âge.... Ah! je le vois venir!...
Écoutez les raisons que je vous puis fournir!

SCENE X.

ORONTE, ENRIQUE, CHRISALDE, HORACE, ARNOLPHE.

(Horace et Arnolphe se retirent dans un coin du Théatre, et parlent quelque tems bas ensemble.)

ENRIQUE, *à Chrisalde.*

Aussi-tôt qu'à mes yeux je vous ai vu paroître,
Quand on ne m'eût rien dit, j'aurois su vous connoître.
J'ai reconnu les traits de cette aimable sœur,
Dont l'hymen autrefois m'avoit fait possesseur;
Et je serois heureux, si la Parque cruelle
M'eût laissé ramener cette épouse fidelle,
Pour jouir avec moi des sensibles douceurs
De revoir tous les siens, après nos longs malheurs.
Mais, puisque du destin la fatale puissance
Nous prive, pour jamais, de sa chere présence,
Tâchons de nous résoudre et de nous contenter
Du seul fruit amoureux qui m'en est pu rester.
Il vous touche de près, et, sans votre suffrage,
J'aurois tort de vouloir disposer de ce gage.
Le choix du fils d'Oronte est glorieux de soi;
Mais il faut que ce choix vous plaise comme à moi.

CHRISALDE.

C'est de mon jugement avoir mauvaise estime
Que douter si j'approuve un choix si légitime.

ARNOLPHE, *à demi-voix, à Horace.*

Oui, je veux vous servir de la bonne façon!

HORACE, *à demi-voix.*

Gardez, encore un coup....

ARNOLPHE, *l'interrompant.*

N'ayez aucun soupçon!

(*Arnolphe quitte Horace, pour aller embrasser Oronte.*)

ORONTE, *à Arnolphe, en l'embrassant.*

Ah! que cette embrassade est pleine de tendresse!

ARNOLPHE.

Que je sens à vous voir une grande alégresse!

ORONTE.

Je suis ici venu....

ARNOLPHE, *l'interrompant.*

Sans m'en faire récit,
Je sais ce qui vous mene.

ORONTE.

On vous l'a déja dit?

ARNOLPHE.

Oui.

ORONTE.

Tant mieux!

ARNOLPHE.

Votre fils à cet hymen résiste,
Et son cœur prévenu n'y voit rien que de triste:
Il m'a même prié de vous en détourner;
Et moi, tout le conseil que je vous puis donner,
C'est de ne pas souffrir que ce nœud se differe,
Et de faire valoir l'autorité de pere.

Il faut, avec vigueur, ranger les jeunes gens,
Et nous faisons contr'eux à leur être indulgens.

HORACE, *à part.*

Ah! traître!

CHRISALDE, *à Arnolphe.*

Si son cœur a quelque répugnance,
Je tiens qu'on ne doit pas lui faire résistance.
Mon frere, que je crois, sera de mon avis.

ARNOLPHE.

Quoi! se laissera-t-il gouverner par son fils?
Est-ce que vous voulez qu'un pere ait la mollesse
De ne savoir pas faire obéir la jeunesse?
Il seroit beau, vraiment, qu'on le vît aujourd'hui
Prendre loi de qui doit la recevoir de lui!
Non, non, c'est mon intime, et sa gloire est la mienne.
Sa parole est donnée; il faut qu'il la maintienne,
Qu'il fasse voir ici de fermes sentimens,
Et force de son fils tous les attachemens.

ORONTE.

C'est parler comme il faut; et, dans cette alliance,
C'est moi qui vous réponds de son obéissance!

CHRISALDE, *à Arnolphe.*

Je suis surpris, pour moi, du grand empressement
Que vous me faites voir pour cet engagement,
Et ne puis deviner quel motif vous inspire....

ARNOLPHE, *l'interrompant.*

Je sais ce que je fais, et dis ce qu'il faut dire.

ORONTE.

Oui, oui, Seigneur Arnolphe, il est....

CHRISALDE, *l'interrompant.*

Ce nom l'aigrit;

C'est Monsieur de la Souche. On vous l'a déja dit.

ARNOLPHE.

Il n'importe !

HORACE, *à part.*

Qu'entends-je?

ARNOLPHE, *se tournant vers Horace, à demi-voix.*

Oui; c'est-là le mystere,

Et vous pouvez juger ce que je devois faire?

HORACE, *à part.*

En quel trouble....

SCENE XI.

GEORGETTE, ENRIQUE, ORONTE, CHRISALDE, HORACE, ARNOLPHE.

GEORGETTE, *à Arnolphe.*

MONSIEUR, si vous n'êtes auprès,
Nous aurons de la peine à retenir Agnès;
Elle veut, à tous coups, s'échapper, et peut-être
Qu'elle se pourroit bien jetter par la fenêtre.

ARNOLPHE.

Faites-la moi venir...: Aussi-bien, de ce pas,
Prétends-je l'emmener....

(*Georgette rentre.*)

SCENE XII.

ORONTE, ENRIQUE, CHRISALDE, HORACE, ARNOLPHE.

ARNOLPHE, *à demi-voix, à Horace.*

Ne vous en fâchez pas !
Un bonheur continu rendroit l'homme superbe ;
Et chacun a son tour, comme dit le proverbe !

HORACE, *à part.*

Quels maux peuvent, ô Ciel ! égaler mes ennuis !
Et s'est-on jamais vu dans l'abîme où je suis !

ARNOLPHE, *à Oronte.*

Pressez vîte le jour de la cérémonie !
J'y prends part, et déja, moi-même, je m'en prie.

ORONTE.

C'est bien là mon dessein !

SCENE XIII.

AGNÈS, ALAIN, GEORGETTE, ORONTE, ENRIQUE, CHRISALDE, HORACE, ARNOLPHE.

ARNOLPHE, *à Agnès.*

Venez, Belle! venez,
Qu'on ne sauroit tenir, et qui vous mutinez!...
(*Lui montrant Horace.*)
Voici votre galant, à qui, pour récompense,
Vous pouvez faire une humble et douce révérence...,
(*A Horace.*).
Adieu. L'événement trompe un peu vos souhaits;
Mais tous les amoureux ne sont pas satisfaits!

AGNÈS, *à Horace.*

Me laissez-vous, Horace, emmener de la sorte?

HORACE.

Je ne sais où j'en suis, tant ma douleur est forte!

ARNOLPHE, *à Agnès.*

Allons, causeuse! allons.

AGNÈS.

Je veux rester ici!

ORONTE, *à Arnolphe.*

Dites-nous ce que c'est que ce mystere-ci?
Nous nous regardons tous, sans le pouvoir comprendre.

ARNOLPHE.

Avec plus de loisir, je pourrai vous l'apprendre.
Jusqu'au revoir!

ORONTE.

Où donc prétendez-vous aller?
Vous ne nous parlez point comme il nous faut parler.

ARNOLPHE, *montrant Horace.*

Je vous ai conseillé, malgré tout son murmure,
D'achever l'hyménée.

ORONTE.

Oui; mais, pour le conclure,
Si l'on vous a dit tout, ne vous a-t-on pas dit
Que vous avez chez vous celle dont il s'agit;
La fille qu'autrefois de l'aimable Angélique,
Sous des liens secrets, eut le Seigneur Enrique?
Sur quoi votre discours étoit-il donc fondé?

CHRISALDE, *à part.*

Je m'étonnois aussi de voir son procédé!

ARNOLPHE.

Quoi?

CHRISALDE.

D'un hymen secret ma sœur eut une fille,
Dont on cacha le sort à toute la famille.

ORONTE, *à Arnolphe.*

Et qui, sous de feints noms, pour ne rien découvrir,
Par son époux, aux champs, fut donné à nourrir.

CHRISALDE, *à Arnolphe.*

Et, dans ce tems, le sort lui déclarant la guerre,
L'obligea de sortir de sa natale terre.

ORONTE, *à Arnolphe.*

Et d'aller essuyer mille périls divers
Dans ces lieux séparés de nous par tant de mers.

CHRISALDE, *à Arnolphe.*

Où ses soins ont gagné ce que dans sa patrie
Avoient pu lui ravir l'imposture et l'envie.

ORONTE, *à Arnolphe.*

Et de retour en France, il a cherché d'abord
Celle à qui de sa fille il confia le sort,

CHRISALDE, *à Arnolphe.*

Et cette paysanne a dit, avec franchise,
Qu'en vos mains, à quatre ans, elle l'avoit remise.

ORONTE, *à Arnolphe.*

Et qu'elle l'avoit fait, sur votre charité,
Par un accablement d'extrême pauvreté.

CHRISALDE, *à Arnolphe.*

Et lui, plein de transport et d'alégresse en l'ame,
A fait jusqu'en ces lieux conduire cette femme.

ORONTE, *à Arnolphe.*

Et vous allez, enfin, la voir venir ici,
Pour rendre, aux yeux de tous, ce mystere éclairci.

CHRISALDE, *à Arnolphe.*

Je devine, à-peu-près, quel est votre supplice;
Mais le sort en cela ne vous est que propice.
Si n'être point cocu vous semble un si grand bien,
Ne vous point marier en est le vrai moyen.

ARNOLPHE, *s'en allant tout transporté et ne pouvant parler.*

Ouf!

(*Alain et Georgette rentrent, avec Arnolphe.*)

SCENE XIV et derniere.

ENRIQUE, ORONTE, CHRISALDE, AGNÈS, HORACE.

ORONTE.

D'ou vient qu'il s'enfuit sans rien dire?

HORACE.

Ah! mon pere,
Vous saurez pleinement ce surprenant mystere!
Le hasard en ces lieux avoit exécuté
Ce que votre sagesse avoit prémédité.
J'étois, par les doux nœuds d'une amour mutuelle,
Engagé de parole avecque cette belle;
Et c'est elle, en un mot, que vous venez chercher,
Et pour qui mon refus a pensé vous fâcher.

ENRIQUE.

Je n'en ai point douté d'abord que je l'ai vue,
Et mon ame depuis n'a cessé d'être émue....
(*A Agnès.*)
Ah! ma fille, je cede à des transports si doux!

CHRISALDE.

J'en ferois, de bon cœur, mon frere, autant que vous;
Mais ces lieux et cela ne s'accommodent gueres.
Allons dans la maison débrouiller ces mysteres,
Payer à notre ami ses soins officieux,
Et rendre grace au Ciel, qui fait tout pour le mieux!

FIN.